Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

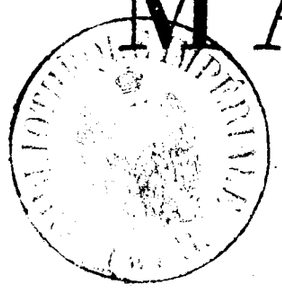
Bibliothèque nationale de France

RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.



RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN,

TRADUITES PAR DACIER.

Edition ornée de Figures dessinées par MOREAU le jeune.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez SAUGRAIN, graveur, rue du Cimetière S. André, n.° 10.

AN IX. — (1800.)

LA VIE

DE

MARC AURELE ANTONIN.

Marc Aurèle naquit à Rome sur le mont Celius le 25 d'avril *, sous le second consulat de son grand-père maternel, et fut appelé Catilius Severus. Adrien l'appela ensuite Annius Verissimus, en faisant allusion à l'amour qu'il avait pour la vérité. Mais ayant pris la robe virile il reprit le nom de sa maison, et fut appelé Annius Verus, jusqu'à ce qu'ayant passé dans la famille des Auréliens, par l'adoption d'Antonin le pieux, il prit le nom de son père adoptif, et fut appelé Marc Aurèle. Il perdit son père fort jeune, et fut élevé dans la maison de son grand-père, qui prit tant de soin de son éducation, que dès qu'il fut hors

* An de J. C. 121.

des mains des femmes, il lui donna un gouverneur d'une vertu consommée et d'un mérite généralement reconnu, et lui choisit tous les plus habiles maîtres. Euphorion lui montra à lire; Geminus, excellent comédien, lui enseigna à prononcer; Andron fut choisi pour lui apprendre la musique et la géométrie. Il eut pour grammairiens dans la langue grecque, Alexandre; et dans la latine, Trosius Aper, Pollion, et Eutychius Proculus Africain. Ses maîtres pour l'éloquence grecque furent Annius Marcus, Caninius Celer et Hérode; et pour l'éloquence latine, Cornelius Fronto. Mais comme il avait un esprit mâle et droit, et qu'il n'aimait que la vérité, il ne s'amusa pas longtemps à ces sortes d'études; il passa de bonne heure à une science plus relevée et plus nécessaire, et s'attacha uniquement à la philosophie des stoïciens. Il eut pour cet effet près de lui Sextus de Chéronée, petit-fils de Plutarque, Junius Rusticus, Claudius Maximus, Cinna Catulus, qui étaient les plus habiles stoïciens de ce temps-là. Il eut aussi un grand philosophe péripateticien, appelé Claudius Severus.

Il conserva toujours pour ses précepteurs toute la reconnaissance qu'ils pouvaient attendre d'un prince qui connaissait parfaitement le prix de leurs travaux; et cette reconnaissance alla si loin, qu'il fit dresser des statues à Fronton et à Rusticus; qu'il éleva au consulat ce même Rusticus et Proculus, en se chargeant de fournir aux frais auxquels cette charge engageait ce dernier qui n'était pas riche; et qu'il fit toujours l'honneur à Rusticus de le saluer avant son capitaine des gardes. Il fit plus encore: sachant que les biens périssables ne sont pas suffisans pour payer les biens solides, c'est-à-dire, les vertus que les préceptes de ces grands hommes avaient ou fait naître ou cultivées en lui, il voulut que le public fût informé de tout ce qu'il devait à leurs soins; et c'est par cet aveu qu'il commence les admirables réflexions qu'il nous a laissées. Rare espèce de reconnaissance qu'il n'imita de personne, et que personne n'a imitée depuis! Quand les hommes ont quelques vertus, il leur est naturel de croire qu'ils ne les tiennent que d'eux-mêmes; et ils croiraient en perdre la meilleure partie, ou en ternir l'éclat,

s'ils avouaient qu'ils les dûssent à un travail étranger. Marc Aurèle était l'ennemi déclaré de cet amour-propre ; aussi regarda-t-il toujours ses maîtres comme ses dieux : car après leur mort il leur fit faire des statues d'or, qu'il plaça parmi celles de ses dieux domestiques : il visita souvent leurs tombeaux, y fit des sacrifices, et les couvrit de toutes sortes de fleurs.

Comme tout le bien qui se tire de la philosophie revient à ceux qui la pratiquent, on peut dire que cette science ne suffit pas aux princes, si elle n'est accompagnée de la justice, dont les fruits ne tendent qu'à l'utilité du public. Marc Aurèle ne négligea pas une science si importante, et qui est la source de la prospérité des états. Il la cultiva avec beaucoup de soin : car il apprit le droit sous L. Volusius Mecianus, le plus habile jurisconsulte de ce temps-là.

Dès sa plus tendre enfance, il s'attira la bienveillance d'Adrien qui voulut l'avoir toujours près de lui, et qui le fit chevalier à six ans, honneur qu'on n'avait jamais fait à cet âge.

Comme c'était alors la coutume des jeunes gens

de qualité de passer par le sacerdoce avant que de monter aux charges, il fut fait à huit ans salien, c'est-à-dire, prêtre de Mars; et bien loin de s'acquitter de cet emploi comme les jeunes gens s'acquittent ordinairement des charges, qu'ils ne regardent que comme un passage à des dignités plus considérables auxquelles ils se voient assurés de parvenir, il en remplit toutes les fonctions et tous les devoirs avec autant d'assiduité et d'exactitude que ceux qui avaient borné là toute leur ambition. Il fut intendant de la musique, et chef de l'ordre; et tous ceux qui de son temps entrèrent dans ce corps, ou qui en sortirent, il les reçut et les congédia sans qu'on lui lût les formules sacrées, qu'il savait toutes par cœur. Aussi était-ce une de ses maximes, de ne rien faire qu'avec la dernière exactitude, et, comme il disait lui-même, sans y employer toutes les règles de l'art. Ce fut dans cet ordre qu'il reçut le premier augure de son élévation à l'empire: car, comme tous les prêtres jetaient des couronnes de fleurs, selon la coutume, sur le petit lit où était la statue de Mars, celle que Marc Aurèle jeta se trouva justement

posée sur la tête du dieu, comme si on l'y avait mise avec la main, et il n'appartenait qu'à l'empereur de couronner cette statue.

Il prit la robe virile à quinze ans, et fiança, par l'ordre d'Adrien, la fille de L. Cejonius Commodus. Peu de temps après on lui confia le gouvernement de Rome pendant que les consuls allèrent au mont d'Albe pour y célébrer les fêtes latines. Il s'acquitta de cet emploi comme un des plus graves magistrats aurait pu faire, et tint la table de l'empereur avec beaucoup de sagesse et de dignité.

Il donna à sa sœur Annia Cornificia, qui était mariée à Numidius Quadratus, tous les biens de la succession de son père, et permit à sa mère de lui donner aussi les siens, afin, dit-il, que son mari n'eût aucun reproche à lui faire.

Il eut quelque goût pour la peinture, et travailla sous Diognetus, qui était en même temps et grand peintre et grand philosophe.

Il aima beaucoup la lutte, la course, la paume et la chasse, qu'il ne regardait pas tant comme des divertissemens, que comme d'innocens remèdes que la nature ordonne pour conserver la santé : il

était même persuadé, comme Socrate et Aristippe, que l'exercice du corps n'est pas inutile pour acquérir la vertu. Avant que ses fatigues et ses occupations continuelles eussent altéré sa santé, on le vit souvent à la chasse attaquer seul les plus grands sangliers, et en venir heureusement à bout. Mais la passion qu'il eut pour la philosophie l'emporta sur toutes les autres. Cette passion fut si forte dès son enfance, qu'à douze ans il avait déja l'habit des philosophes stoïciens, pratiquait leurs austérités, et couchait à terre sur son manteau, et que sa mère eut toutes les peines du monde à obtenir de lui, qu'il couchât sur un bois de lit couvert d'une simple peau. La nature l'avait formé pour être le restaurateur de cette philosophie qui avait toujours été la plus fidèle dépositaire de la vertu: car il avait tant de constance et de gravité, que, dans son enfance même, ni la joie ni la tristesse ne purent jamais lui faire changer de visage. Mais cette gravité n'avait rien d'incommode pour ses amis ni pour ceux qui l'approchaient; elle était sans tristesse, comme sa sagesse était sans orgueil, et sa complaisance sans bassesse.

Adrien ayant perdu Cejonius Commodus qu'il avait adopté, chercha à remplir cette place, et jeta les yeux sur Marc Aurèle; mais l'ayant trouvé trop jeune, car il n'avait pas encore dix-huit ans, il adopta Antonin le pieux, à condition qu'il adopterait Marc Aurèle, et L. Verus fils de celui qui venait de mourir. Marc Aurèle fut donc adopté * à l'âge de dix-huit ans. Il songea la veille qu'il avait les épaules et les mains d'ivoire, et qu'ayant voulu essayer si elles pourraient porter de grands fardeaux, il les trouva plus fortes que de coutume.

La nouvelle de son adoption ne fit que l'affliger; et ses domestiques lui ayant demandé pourquoi un si grand honneur le rendait si triste, il les entretint longtemps des maux qui sont inséparables de la royauté.

Quelques jours après son adoption, Adrien alla au sénat, et y demanda pour lui une dispense d'âge pour la charge de questeur. Ce fut la dernière grace qu'il reçut de cet empereur, qui mourut bientôt après à Baïes. Marc Aurèle lui fit des

* An de J. C. 139.

funérailles magnifiques, qui furent suivies d'un combat de gladiateurs.

Après la mort d'Adrien, Antonin le pieux rompit le mariage que Marc Aurèle, pour obéir à ce prince, avait contracté avec la fille de Lucius Commodus, et lui offrit sa fille Faustine, qu'il avait fiancée à Verus, lequel n'était pas encore en âge d'être marié; et il fit monter son prétendu gendre de la charge de questeur au consulat, contre l'usage, lui donna le titre de César *, le fit colonel d'une des six compagnies de chevaliers, assista aux jeux qu'il fit avec ses collègues, l'associa malgré lui à tous les honneurs de l'empire, et le reçut dans le collége des grands-prêtres par un décret du sénat.

Marc Aurèle accablé de tous ces honneurs qu'il n'avait pas souhaités, et obligé d'assister à tous les conseils pour se rendre capable de gouverner seul un jour, n'en avait que plus de passion pour la philosophie, à laquelle il donnait tout le temps qu'il pouvait dérober à ses occupations. L'empereur Antonin le pieux ne contribuait pas peu à

* An de J. C. 140.

l'entretenir dans l'amour qu'il avait pour l'étude de la sagesse : car, outre qu'il l'y engageait de plus en plus par son exemple, il fit venir pour lui d'Athènes Apollonius de Chalcis, célèbre philosophe stoïcien, dont le commerce ne fut pas inutile à ce jeune prince. On ne peut s'empêcher de rapporter ici une particularité qui sert à faire connaître le caractère du philosophe et celui de l'empereur. Dès qu'Apollonius fut arrivé à Rome, Antonin le pieux lui manda qu'*il n'avait qu'à venir, et qu'on lui donnerait son disciple.* Le stoïcien répondit *que c'était au disciple à aller trouver le maître, et non pas au maître à aller trouver le disciple.* On rapporta sa réponse à l'empereur, qui dit en riant : *Apollonius a eu moins de peine à venir d'Athènes à Rome, qu'il n'en a à venir de son hôtellerie au palais*, et lui envoya Marc Aurèle.

Ce fut environ dans ce temps-là que ce prince perdit son gouverneur. Il fut si touché de sa mort, qu'oubliant sa constance ordinaire et sa fermeté, il ne put s'empêcher de verser des larmes; et comme les courtisans l'en raillaient, l'empereur leur dit :

Souffrez qu'il soit homme, car ni la philosophie ni l'empire n'ôtent point les passions.

Il épousa Faustine * deux ans après son second consulat. Cette princesse était d'une très-grande beauté, mais d'une humeur trop galante pour faire le bonheur d'un mari; elle suivit l'exemple de sa mère, et peu touchée de la sagesse de ce jeune prince, elle chercha des gens qui ne comptassent pas pour rien les appas dont elle se voyait pourvue. Marc Aurèle en eut une fille la première année de son mariage, et il fut honoré en même temps de la puissance du tribunat et du titre de proconsul, qui étaient ordinairement attachés à la majesté de l'empire.

Le sénat ajouta à ces dignités un honneur qu'on avait inventé pour Auguste, et que les siècles suivans avaient extrêmement augmenté. Tous les décrets du sénat ne se faisaient que sur le rapport du consul qui présidait, et qui seul avait le droit de rapporter. Les consuls se démirent de ce droit en faveur d'Auguste, à qui par un décret solennel ils donnèrent le pouvoir de faire un rapport tous

* An de J. C. 147.

les jours de sénat, c'est-à-dire, de proposer chaque jour au sénat une affaire telle qu'il voudrait, et de quelque nature qu'elle fût. Dès que la flatterie a porté les hommes à donner atteinte à leurs priviléges, il est bien difficile qu'ils y gardent quelques mesures, et qu'ils trouvent où s'arrêter. Ce qu'on avait accordé à Auguste pour un rapport, fut ensuite accordé aux autres empereurs pour trois, pour quatre et pour cinq; et ce fut ce dernier privilége qu'on donna à Marc Aurèle. Privilége d'une si vaste étendue et d'un pouvoir si immense, qu'il suffisait seul pour rendre inutiles toutes les assemblées du sénat.

Marc Aurèle ne se servit pas de cette autorité pour se rendre plus absolu, il ne l'employa qu'à maintenir la liberté, et qu'à augmenter la félicité du peuple.

Il n'abusa pas non plus du crédit qu'il avait auprès de l'empereur, qui n'avançait que ceux qui lui étaient recommandés de sa part : car il eut toujours un très-grand soin de ne lui proposer que des gens dignes des places qu'il voulait leur procurer. A mesure que son pouvoir augmentait,

sa soumission pour lui devenait plus grande : il lui rendait toujours les mêmes respects que s'il n'avait été que simple particulier, et il semblait que l'amour qu'il avait pour lui croissait de jour en jour : car pendant vingt-trois ans qu'il fut dans son palais il ne le quitta point, et ne coucha que deux fois dehors.

Cette grande assiduité et toutes ces marques de tendresse avaient si fort touché Antonin le pieux, qu'il n'écouta jamais les discours de ceux qui tâchaient de lui donner des soupçons contre Marc Aurèle, et de lui faire douter de la sincérité de son affection. Un jour un de ses courtisans se promenant avec lui dans un jardin, et voyant Lucile, mère de Marc Aurèle, à genoux devant une statue d'Apollon dans un lieu écarté, lui dit à l'oreille : *Que croyez-vous que Lucile demande à ce dieu de si bon cœur ? Elle lui demande que vous mouriez, et que son fils règne.* Ce mot, qui sous un tyran aurait été funeste et à la mère et au fils, fut méprisé de l'empereur qui était trop assuré de la bonne foi et de la probité de Marc Aurèle, pour rien croire qui lui fût désavantageux.

L'union de ces deux princes dura entière et parfaite jusqu'à la mort d'Antonin, qui étant tombé malade à Lorium, et se voyant hors de toute espérance de guérir, fit entrer ses amis, ses capitaines des gardes et ses principaux officiers, confirma en leur présence l'adoption qu'il avait faite de Marc Aurèle, le nomma seul son successeur sans parler de Verus; et le tribun étant venu à l'ordre, il lui donna pour dernier mot, l'*équanimité*, comme pour dire qu'il n'avait plus rien à desirer, puisqu'il laissait un tel successeur à l'empire; et sur le moment même il fit porter de sa chambre dans celle de Marc Aurèle la statue d'or de la Fortune, qui, comme un gage assuré de la félicité publique, était toujours dans la chambre des empereurs.

Après la mort de ce prince *, le sénat obligea Marc Aurèle à prendre les rênes du gouvernement. Mais la première marque que ce nouvel empereur voulut donner de son autorité, fut de la partager avec Lucius Verus : il lui donna ** la

* An. de J. C. 161.

** Le sixième d'avril; il avait régné un mois tout seul.

puissance tribunitienne, le nomma empereur, et voulut gouverner conjointement avec lui. Ce fut la première fois que Rome se vit régie par deux souverains; spectacle bien surprenant pour une ville qui avait vu souvent verser presque tout le sang de ses citoyens pour le choix d'un maître.

Le même jour Marc Aurèle prit le nom d'Antonin, et le donna à son collègue en lui faisant fiancer sa fille Lucile; et pour mieux témoigner la joie qu'ils avaient de ce mariage et de leur union, ils établirent un fonds considérable pour l'entretien des nouveaux citoyens qui étaient en fort grand nombre. Au sortir du sénat les deux empereurs allèrent ensemble visiter les compagnies des gardes, et donnèrent cinq cents écus à chaque soldat, et aux officiers à proportion. Après cela ils firent les funérailles de leur père, qu'ils portèrent dans le tombeau d'Adrien. Ils ordonnèrent des fêtes pour célébrer le deuil, et procédèrent ensuite, selon la coutume, à la cérémonie de sa consécration qui se passa de cette manière. On fit une statue de cire très-ressemblante au mort; on la mit sur un lit d'ivoire couvert d'é-

toffes d'or, et fort exhaussé, qu'on dressa à l'entrée du palais. Tous les sénateurs vêtus de robes noires étaient assis à la gauche, et à la droite étaient les dames de la première qualité en simples habits blancs, sans pierreries et sans aucune parure. Cela continua de même sept jours entiers pendant lesquels on voyait entrer et sortir des médecins qui allaient comme pour visiter le malade, et qui à chaque visite disaient que son mal empirait, et qu'il allait mourir. Enfin, après qu'ils eurent annoncé sa mort, les plus nobles, et les plus jeunes des sénateurs et des chevaliers, portèrent le lit sur leurs épaules le long de la rue Sacrée, et le posèrent au milieu de l'ancienne place où les magistrats se démettaient de leurs charges. Aux deux côtés de la place il y avait deux échafauds : sur l'un était un chœur de jeunes garçons, et sur l'autre un chœur de jeunes filles, tous enfans de la première qualité, qui chantaient des hymnes et des cantiques en l'honneur du mort, sur les tons les plus lugubres. Les cantiques finis, les mêmes sénateurs et chevaliers reprirent le lit, et le portèrent hors de la ville dans le champ de

Mars, au milieu duquel on avait fait un petit bâtiment de bois à plusieurs étages, et en forme de pyramide. Le premier étage était carré, et comme une espèce de petite chambre qui était remplie de toutes sortes de matières combustibles, et garnie par dehors d'étoffes d'or, de statues d'ivoire, et de rares tableaux. Le second était un peu plus petit, de la même figure et orné de même, avec cette seule différence qu'il était ouvert des quatre côtés. Sur celui-là il y en avait un troisième plus petit, qui était suivi d'un quatrième sur lequel il y avait encore quelques autres étages toujours plus petits, de manière que le dernier finissait en pointe. On mit le lit et la statue de cire dans le second étage, qu'on remplit de toutes sortes d'aromates, de gommes, d'herbes et de plantes odoriférantes; les villes, les peuples et les particuliers se piquant à l'envi d'honorer leur prince de ces derniers présens. Les chevaliers firent des courses de chevaux autour de cette pyramide, en bon ordre, et en réglant leur marche à l'harmonie de plusieurs instrumens militaires. A cette espèce de tournoi succédèrent des courses de chariots,

sur lesquels étaient montés de jeunes gens vêtus de robes bordées de pourpre, avec des masques qui représentaient au naturel le visage des plus fameux capitaines et des plus grands empereurs.

Ces courses finies, les successeurs à l'empire s'approchèrent du bûcher, et y mirent le feu avec des flambeaux ; les consuls, les sénateurs et les chevaliers firent ensuite la même chose chacun de son côté. Tout fut embrâsé dans un moment, et en même temps on vit partir du haut du bûcher un aigle qui s'envola, et qu'on perdit d'abord de vue. Les peuples croyaient que c'était cet aigle qui portait au ciel l'ame de l'empereur, à qui dès ce moment on rendait le même culte qu'aux dieux immortels.

Après cette cérémonie, les deux empereurs firent chacun l'oraison funèbre de leur père, lui établirent un grand-prêtre qu'ils prirent dans sa famille, instituèrent en son honneur une société de prêtres qu'ils appelèrent Auréliens, et finirent ces funérailles par des combats de gladiateurs.

Antonin n'eut pas plutôt achevé l'apothéose de son père, qu'il se vit accablé d'une infinité de

requêtes que lui présentaient incessamment les prêtres payens, les philosophes, et même les gouverneurs de province, pour obtenir de lui la liberté de persécuter les chrétiens, que la clémence d'Adrien et d'Antonin le pieux avaient défendus longtemps contre leurs poursuites. L'empereur, qui n'était pas moins ennemi de la violence et de l'injustice que son père et que son aïeul, et qui d'ailleurs voulait gouverner son état selon leurs maximes, s'opposa fortement à cette rage aveugle; et pour en garantir les chrétiens qui vivaient dans les provinces les plus éloignées, il écrivit à l'assemblée générale d'Asie, qui se tenait cette année-là à Ephèse, cette lettre admirable qu'Eusèbe nous a conservée :

« Je suis persuadé que les dieux auront soin de « faire que les chrétiens ne puissent se cacher à « leurs yeux. Il est plus de leur intérêt que du vôtre « de punir ceux qui refusent de les reconnaître. Les « persécutions que vous leur faites en les traitant « d'impies, ne servent qu'à les fortifier davantage « dans leurs sentimens; et puisqu'ils croient mou- « rir pour leur Dieu, la mort ne leur doit-elle pas

« paraître plus agréable que la vie ? C'est par-là « qu'ils sont toujours vainqueurs, aimant mieux « mourir que de se soumettre à vos ordres. Pour « ce qui est des tremblemens de terre qui sont arri- « vés et qui arrivent encore, il est bon de vous « avertir de faire une sérieuse et juste comparaison « de l'état où vous êtes dans ces rencontres, avec « celui où ces gens-là sont. La confiance qu'ils ont « en Dieu augmente à mesure que le danger est « plus grand ; et vous, vous perdez d'abord cou- « rage. Ils s'humilient alors plus profondément de- « vant Dieu ; et vous, vous êtes si ignorans et si « aveugles, que vous ne vous contentez pas d'ou- « blier tous vos dieux, et le culte que vous devez « au Dieu immortel, vous persécutez encore et « poursuivez jusqu'à la mort des chrétiens qui le « servent et qui l'adorent. Plusieurs gouverneurs « de province ont souvent écrit sur le sujet de ceux « de cette secte à notre père d'immortelle mé- « moire, qui leur a toujours répondu de ne leur « faire aucun trouble, à moins qu'ils ne fussent « convaincus de quelque entreprise contre l'état. « En me conformant donc à ses maximes, j'ai fait

« la même réponse à ceux qui m'en ont écrit ; et « si quelqu'un continue de les inquiéter sous pré- « texte qu'ils sont chrétiens, j'ordonne que les ac- « cusés, quoique reconnus chrétiens, soient absous, « et les accusateurs punis. » Cette lettre fut publiée à Ephèse au temple commun de l'Asie.

On obéit à cet ordre, la paix et le calme régnèrent dans tout l'empire, et le commencement de ce règne fut aussi heureux et aussi tranquille, que si l'esprit d'Antonin le pieux eût passé à ses deux enfans. Cependant il n'y avait rien de plus opposé que les humeurs et les inclinations de ces deux princes.

Marc Antonin était constant et modeste, grave et complaisant, clément et juste ; aussi indulgent pour les autres que sévère pour lui, insensible à la vaine gloire, inébranlable dans ses desseins, qu'il formait toujours après y avoir bien pensé, et jamais par passion ni par caprice ; ennemi des délateurs, pieux sans affectation, modéré en toutes choses, toujours égal, toujours le maître de lui-même, toujours soumis à la raison, incapable de déguisement, toujours en garde contre l'amour-

propre ; jamais ni impatient, ni inquiet ; très-prompt à pardonner les plus grandes fautes quand elles ne regardaient que lui seul, et inexorable quand la dernière nécessité, c'est-à-dire, l'intérêt du public, le forçait à les punir. Il avait des lois égales pour tout le monde, et laissait une entière liberté à ses sujets. Il avait toujours en vue le bien de l'état en tout ce qu'il faisait, et jamais ni son plaisir, ni son intérêt, ni sa gloire particulière. Enfin, ne pensant qu'à faire du bien aux hommes et à être soumis à Dieu, il suivait en tout la justice, et ne disait jamais que la vérité.

Lucius Verus n'avait aucunes de ces qualités ; il était emporté et dissolu, et la plus grande de ses vertus, c'était de n'avoir aucun de ces vices atroces qui font d'un prince légitime un véritable tyran. Mais cette opposition d'humeurs ne parut pas les premières années ; le respect qu'il ne pouvait s'empêcher d'avoir pour son frère, ou la reconnaissance, l'obligèrent à cacher ce naturel vicieux pendant qu'il fut près de lui. Il fit semblant même de vouloir se conformer entièrement à ses mœurs, et imiter la sagesse de sa vie ; il se

gouvernait en tout de manière qu'on aurait dit que Marc Antonin était seul empereur : car Verus avait pour lui les mêmes déférences, ou plutôt les mêmes soumissions qu'un lieutenant avait pour un proconsul, ou un gouverneur de province pour l'empereur même. Mais il est bien difficile que le vice soit longtemps contraint ; cette violence ne sert qu'à l'irriter : aussi ce prince ne perdit-il pas la première occasion que le hasard lui offrit de le faire paraître.

Commode vint au monde sur la fin de cette première année du règne d'Antonin. La naissance de ce prince, dont la vie devait déshonorer la nature, fut signalée par tous les fléaux les plus terribles. Le Tibre commença les calamités publiques par une inondation qui renversa une grande partie de Rome, entraîna quantité de bétail, ruina toute la campagne, et causa une très-grande famine. Les deux empereurs remédièrent promptement à ces maux en distribuant partout les secours dont on avait besoin. Cette inondation fut suivie de tremblemens de terre, d'embrâsemens de villes, et d'une corruption générale de l'air,

qui produisit tout d'un coup une infinité d'insectes qui ravagèrent ce que les eaux avaient épargné, et tout l'univers retentit du bruit des guerres qui éclatèrent presque en même temps. Les Parthes, sous la conduite de leur roi Vologèse, surprirent l'armée romaine qui était en Arménie, la taillèrent en pièces, et entrèrent dans la Syrie, d'où ils chassèrent Attilius Cornelianus qui en était gouverneur. Les Cattes portèrent le fer et le feu dans l'Allemagne et dans le pays des Grizons, et les Anglais commencèrent à se révolter.

Calpurnius Agricola fut envoyé contre les Anglais, Aufidius Victorinus contre les Cattes, et l'expédition contre les Parthes fut réservée à Verus qui partit quelques jours après.

Marc Antonin, que la prudence et la nécessité des affaires obligeaient de demeurer à Rome, accompagna ce prince jusqu'à Capoue, lui fit toutes sortes d'honneurs, et lui donna ses amis et ses principaux officiers pour le suivre, soit qu'il voulût s'assurer de sa conduite par ce moyen, ou qu'il n'eût d'autre dessein que de rendre la cour de ce jeune prince plus magnifique, soit enfin, ce

qui est même plus vraisemblable, qu'il voulût par là lui donner un frein, et retenir ou corriger par un reste de pudeur les mauvaises inclinations qu'il voyait en lui. Mais toutes ses précautions furent inutiles : Verus qui était las de se contraindre, ne fit aucun compte des amis que Marc Antonin lui avait donnés. Dès qu'il l'eut perdu de vue, et que n'étant plus retenu par le respect ni par la crainte il put suivre son naturel, il oublia la défaite des légions romaines, ne se souvint plus que la Syrie était en état de se révolter, se plongea dans toutes sortes d'infâmes débauches, et fit de si grands excès qu'il tomba dangereusement malade à Canuse. La nouvelle de cette maladie étant portée à Rome, Antonin qui ne faisait que d'y arriver, repartit aussitôt pour l'aller voir, et avant son départ fit en plein sénat des vœux, qu'il accomplit religieusement dès qu'il fut de retour, et qu'il sut que Verus s'était embarqué.

La maladie que ce jeune prince avait eue à Canuse ne le corrigea point; il continua ses débauches en chemin; et il ne fut pas plutôt en Syrie, qu'il s'oublia entièrement à Daphné, un des fau-

bourgs d'Antioche, dont l'entrée était comme défendue aux honnêtes gens, depuis que la bonté de son climat et la beauté de ses bois, de ses fleurs et de ses fontaines, y eurent fait placer le trône de l'impureté. Verus augmenta même la corruption de ce lieu par des excès qui jusqu'alors avaient été inconnus à ses habitans, peuple le plus débauché de la terre.

Cependant ses lieutenans firent la guerre aux Parthes* avec beaucoup de succès. Statius Priscus soumit Artaxate : Cassius et Martius Verus mirent en fuite Vologèse, prirent Séleucie, brûlèrent et ravagèrent Babylone et Ctésiphonte, et rasèrent le superbe palais des Parthes. Leurs troupes qui venaient de remporter de si grandes victoires, et qui avaient défait des armées de cinq cent mille hommes, eurent à combattre à leur retour la faim et les maladies, qui en emportèrent plus de la moitié. Cassius ne ramena en Syrie qu'une petite partie de son armée. Cela n'empêcha pas que Verus, enflé de ses victoires, ne prît d'abord le nom superbe de vainqueur de l'Arménie et des

* An de J. C. 163, 164, 165.

Parthes, comme s'il l'avait légitimement acquis au milieu de ses voluptés.

Cependant Marc Antonin qui feignait d'ignorer ses débauches, crut que le plus sûr moyen de l'en retirer était d'achever son mariage. Il remit donc sans différer entre les mains de sa sœur sa fille Lucile, qui était une des plus belles princesses du monde, la fit partir pour la Syrie, et l'accompagna jusqu'à Brindes. On dit qu'il avait résolu de la mener lui-même à Verus; mais qu'il en fut détourné par les bruits qu'on sema, qu'il n'allait en Syrie que pour s'attribuer l'honneur d'avoir terminé cette guerre. Avant que de quitter Brindes, il vit embarquer la princesse, et écrivit aux proconsuls et aux gouverneurs des provinces pour leur défendre d'aller au devant d'elle, et de faire pour sa réception les cérémonies pratiquées en ces occasions, et qui ne servaient, disait-il, qu'à fouler les peuples.

Verus qui avait cru que Marc Antonin menait lui-même sa fille, et qui craignait qu'il n'apprît là ses désordres, partit pour l'aller recevoir à Ephèse, d'où il repartit peu de jours après la

célébration de son mariage, et retourna à Antioche avec l'impératrice, qui y mena bientôt une vie peu différente de celle de son mari, et fort conforme aux exemples que lui avait donnés sa mère Faustine.

Après que Verus eut donné un roi aux Arméniens et entièrement subjugué les Parthes, il revint à Rome * et partagea l'honneur du triomphe avec Marc Antonin. Son retour pensa être funeste à tout l'empire, car il porta la peste dans tous les lieux où il passa. On marque l'origine de cette peste, et l'on conte que dans le sac de Babylone des soldats étant entrés dans le temple d'Apollon pour le piller, trouvèrent dans un endroit souterrain un petit coffre d'or qui ne fut pas plutôt ouvert, qu'il en sortit un air empoisonné qui s'étendit jusques dans les Gaules, et porta partout la mortalité. Mais il y a plus d'apparence que c'était une suite des maladies qui avaient affligé l'armée de Cassius au retour de la défaite des Parthes.

A peu près dans ce même temps-là les Allemands se révoltèrent, et firent une irruption dans

* An de J. C. 167 ou 168.

l'Italie, où ils ravagèrent tout ce qui se trouva sur leur chemin. Pertinax *, homme d'une valeur éprouvée, mais dont les envieux avaient rendu la fidélité suspecte, et qui par tout le crédit de ses amis n'avait pu parvenir qu'à commander quelques troupes auxiliaires, fut choisi contre l'attente des courtisans, avec Claudius Pompejanus son meilleur ami, pour aller s'opposer à ce torrent qui menaçait Rome. Antonin les fit l'un et l'autre ses lieutenans, et voulut qu'ils partageassent avec lui l'honneur de cette expédition. Pertinax, qui sentit le prix de cette grace et de cette confiance, n'oublia rien pour faire que l'empereur n'eût pas sujet de s'en repentir, et ne donna pas moins de marques de sa fidélité, que de son expérience et de son courage. On attaqua brusquement les ennemis qui attendirent de pied ferme, et qui se battirent avec beaucoup de résolution. Le combat fut long et opiniâtre : mais enfin ils furent taillés en pièces, et parmi leurs morts on trouva beaucoup de femmes armées qui avaient été tuées en combattant près de leurs

* Il fut empereur.

maris et de leurs enfans. Quelque grande que fût cette victoire et quelque plaisir qu'elle fît à l'empereur, il eut pourtant la force de résister à ses troupes victorieuses, qui le priaient d'augmenter leur paie. Il leur répondit, que de leur donner de l'argent pour cet heureux succès ce serait leur faire des libéralités aux dépens du sang de leurs pères et de leurs parens, dont il devait rendre compte à Dieu qui est le seul juge des princes; et, en quelques dangers qu'il se trouvât, il eut toujours tant de sagesse et de fermeté, que ni la crainte ni la complaisance ne purent jamais l'obliger à passer en rien les bornes de la plus exacte justice. Il fut proclamé *imperator* pour la cinquième fois, les victoires de Verus lui ayant déja fait donner quatre fois le même titre. La nuit avant le combat on lui amena dans sa tente un espion qu'on avait pris dans le camp. L'empereur voulut l'interroger, mais il répondit : *J'ai si grand froid que je ne saurais parler; c'est pourquoi, si vous voulez apprendre quelque chose, ordonnez auparavant qu'on me donne quelque robe, si vous en avez.* Antonin ne se fâcha

point de cette hardiesse, et fit ce qu'il demandait.

Il ne faut pas oublier ici l'action d'un soldat, qui étant de garde une nuit sur le bord du Danube, et ayant entendu de l'autre côté la voix de quelques soldats romains que les ennemis avaient pris, passa le fleuve à la nage tout armé, délivra ses camarades, et les ramena par le même chemin dans le camp.

L'année suivante il s'éleva une guerre plus dangereuse que celles qu'on venait de terminer : les Marcomans et les Quades, peuples très-belliqueux, prirent les armes, et jetèrent l'épouvante dans l'esprit de tous les Romains qui se voyaient peu en état de résister à des ennemis si puissans, pendant que la peste ravageait la campagne et les villes, et remplissait presque toutes leurs places de monceaux de morts. L'empereur fut le seul qui ne désespera pas de la protection du ciel : son premier soin fut de l'appaiser par des sacrifices; il fit des processions autour de la ville; les statues des dieux furent servies et adorées sur leurs lits pendant sept jours; et de peur d'oublier le service

qui leur était le plus agréable, il fit pratiquer tous les cultes étrangers, et fit venir pour cet effet de tous côtés des sacrificateurs et des prêtres. Mais ce qui est encore plus étonnant, il rétablit les cérémonies d'Isis qui avaient été défendues du temps d'Auguste, et il ne fit pas difficulté d'adorer une déesse dont on avait abattu le temple sous le règne de Tibère, brûlé les ornemens, jeté la statue dans le Tibre, et fait mourir les prêtres. On immola en cette occasion tant de victimes, que les railleurs dont aucune calamité ne saurait lier la langue, s'en moquaient ouvertement, et disaient que si l'empereur revenait victorieux, il ne trouverait plus de bœufs dans tout l'empire.

Quand il eut satisfait à sa piété, il partit * et emmena avec lui Verus, qui aurait bien voulu demeurer seul à Rome pour y continuer ses débauches, ce qu'Antonin voulut empêcher. Les deux empereurs prirent donc ensemble le chemin d'Aquilée : ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils marchèrent contre les Marcomans qui n'étaient pas campés loin de là, les chassèrent de leurs retran-

* An de J. C. 169.

chemens, et en firent un grand carnage. Furius Victorinus, capitaine des gardes, fut tué dans ce combat avec une partie des meilleures troupes. Cela n'empêcha pas les deux empereurs de continuer leurs attaques avec beaucoup de vigueur: ils pressèrent si vivement les ennemis, qu'enfin la division se mit dans leur armée, la plûpart de leurs alliés retirèrent leurs troupes, tuèrent les auteurs de la révolte, et demandèrent la paix. Verus content de leurs soumissions, et soupirant après les plaisirs de Rome, pressait Antonin de leur accorder leurs demandes et de s'en retourner. *Quel plus grand avantage pouvez-vous espérer,* lui disait-il, *que celui qu'on vous offre? Voulez-vous réduire vos ennemis au désespoir, et les forcer à connaître notre faiblesse? Profitons de leur ignorance et de leur frayeur, et souffrons qu'ils pensent plutôt à la retraite qu'à la vengeance.* Mais Antonin lui représentait, qu'il n'y avait aucune confiance à prendre sur les démarches de ces barbares; qu'ils ne faisaient semblant de rentrer en leur devoir, que pour éloigner l'orage qui allait fondre sur eux; qu'il

fallait profiter de leur désordre, et ne pas leur donner le temps de se réunir après que l'armée romaine serait encore plus affaiblie; et en même temps il ordonna aux troupes de marcher.

Les deux empereurs passèrent les Alpes, poursuivirent les ennemis, les battirent en plusieurs rencontres, les dissipèrent entièrement, et revinrent sans avoir fait aucune perte considérable. L'hiver était déja avancé, et ils avaient résolu d'en attendre la fin à Aquilée; mais la peste les obligea d'en partir avec peu de troupes. Dans ce voyage Verus fut frappé d'apoplexie près d'Altinum, où on le porta, et où il mourut. Son corps fut conduit à Rome par Antonin, qui lui rendit les derniers devoirs de la même manière qu'il les avait rendus à son père, et qui ne fut pas apparemment fâché d'en faire un dieu. Il était même juste qu'il eût de la joie de cette mort, et cela convenait parfaitement à la sagesse dont il faisait profession, et à la tendresse qu'il avait pour ses peuples. Mais ce qu'un historien ajoute, qu'il la témoigna publiquement dans le remerciement qu'il fit au sénat, n'est nullement vraisemblable,

et ne mérite pas d'être cru. Il dit que l'empereur insinua, *que la guerre contre les Parthes n'avait été si heureusement terminée que par ses conseils;* et qu'il déclara, *que n'ayant plus à partager la souveraineté avec un homme noyé dans les délices, il allait commencer un règne nouveau.* Antonin était trop modeste et trop sage pour parler ainsi, et cela ne s'accorde ni avec ses maximes, ni avec le portrait qu'il fait de Verus dans son premier livre, ni enfin avec le sujet d'un discours qu'il ne faisait au sénat que pour le remercier d'avoir ordonné la consécration de Verus. Ses ennemis firent sans doute courir ce bruit pour donner quelque couleur à la calomnie qu'ils semèrent en même temps, que l'empereur ayant découvert que Verus avait résolu de l'empoisonner, se hâta de le prévenir et l'empoisonna, ou qu'il gagna son médecin qu'il le fit mourir par une saignée. Un soupçon de cette nature ne peut jamais tomber sur Marc Antonin; aussi la plupart le firent tomber sur Faustine, et l'on publia que cette princesse, au désespoir que Verus eût découvert à Lucile le commerce criminel qu'il avait avec elle,

se vengea de sa perfidie en l'empoisonnant. Mais l'opinion la plus générale fut que cette mort était l'ouvrage de Lucile, qui ne pouvant souffrir la passion que Verus avait pour sa propre sœur Fabia, et moins jalouse de la tendresse de son mari que de l'autorité de sa belle-sœur, qui avec une insolence proportionnée à son crime, abusait du crédit qu'elle avait auprès de son frère et la traitait avec mépris, aima mieux faire tomber sa vengeance sur lui que sur sa rivale : car elle jugea par son humeur altière, qu'elle la punirait davantage en la précipitant ainsi du faîte de la grandeur où cet inceste l'avait élevée, et en la réduisant à l'état d'une simple particulière, qui privée de tout appui, ne pourrait plus s'égaler à la fille et à la veuve d'un empereur.

Après la consécration de Verus, Antonin craignant que les affranchis qui avaient gouverné ce prince en Syrie, et qui avaient été les ministres de ses débauches, ne portassent à Rome une peste plus contagieuse que celle dont on sentait encore de si tristes effets, prit le parti de les éloigner de la cour ; et pour le faire d'une manière qui ne

blessât pas si ouvertement la mémoire de son frère, il les dispersa en leur donnant des charges considérables qui, sous le nom spécieux de récompenses, n'étaient qu'un véritable mais honnête exil; il ne retint qu'Eclectus seul, dont il était plus assuré.

Le désordre et la licence des guerres réveillèrent la rage des payens, qui oubliant les ordres de l'empereur, recommencèrent à persécuter les chrétiens dans les provinces éloignées. Saint Polycarpe fut la première victime immolée à leur fureur, et les flammes de son bûcher furent comme le signal qui fit rallumer la persécution dans les Gaules et en Asie. On prétend même qu'Antonin y donna les mains; car le gouverneur des Gaules lui ayant écrit pour lui demander ce qu'il voulait ordonner de quelques prisonniers chrétiens, il lui répondit *qu'il n'avait qu'à faire mourir ceux qui confesseraient, et à relâcher les autres.* Mais son intention n'était pas que l'on condamnât à la mort ceux qui avoueraient qu'ils étaient chrétiens, il voulait seulement qu'on fît mourir ceux qui ne pourraient nier les crimes dont on

les accusait. Car ces magistrats et ces officiers voyant que le seul moyen de les opprimer et de surprendre l'empereur était de rendre leur innocence suspecte, les avaient accusés des crimes les plus atroces, qu'ils expliquaient dans leurs requêtes où ils avaient joint les dépositions de quelques esclaves qui, intimidés par des menaces, ou gagnés par des promesses, avaient avoué dans les tourmens tout ce qu'on avait voulu. Ainsi cet ordre obtenu sur un faux exposé, et conçu en termes généraux, fut expliqué à leur fantaisie, et pris dans le sens qui lâchait la bride à leur fureur. Sous les meilleurs princes, les gouverneurs, les officiers d'armée et les magistrats n'ont-ils pas souvent abusé de leur pouvoir dans les provinces, sans qu'on doive imputer leurs violences et leurs injustices aux ordres des empereurs? Qu'on examine d'un côté les circonstances des temps et des lieux, et que l'on considère de l'autre les mœurs d'Antonin, sa charité, sa justice, sa fermeté, on ne croira jamais qu'il ait autorisé la persécution après l'avoir longtemps défendue, et qu'il l'ait autorisée lorsqu'il régnait seul, et pendant une

peste et une guerre qui épuisaient tout l'empire. Comment accordera-t-on cette prétendue persécution avec la maxime de cet empereur, que ceux qui sont privés de la vérité le sont malgré eux, et doivent attirer la compassion et non pas la haine? Enfin une marque très-sûre qu'Antonin ne persécuta jamais les chrétiens, c'est que pendant son règne Rome, ne vit pas verser le sang d'un seul martyr dans l'enceinte de ses murailles.

Avant que l'année du deuil de Verus fût finie, Antonin remaria * sa fille Lucile à Claudius Pompejanus, qui était déja vieux, et fils d'un simple chevalier, mais qui avait toutes les qualités qui peuvent rendre un homme considérable, et l'élever aux plus grands honneurs; la fidélité, la probité, le courage, l'ancienne sévérité, l'expérience, et, ce qui n'accompagne pas toujours le mérite, une très-grande réputation. Cela obligea l'empereur à le préférer aux plus grands seigneurs : car il ne cherchait que la vertu, qu'il mettait infiniment au dessus des richesses et de la naissance. La jeune impératrice et sa mère ne furent pas

* An de J. C. 170.

trop contentes de ce mariage; mais Antonin ayant conservé à sa fille toutes les marques de sa première grandeur, elles se consolèrent l'une et l'autre. Il sembla à Faustine que sa fille ne perdait rien, puisqu'elle conservait toujours le rang d'impératrice; et Lucile qui voulait continuer de vivre à sa fantaisie, trouva quelque douceur à penser qu'elle avait épousé plutôt un esclave qu'un mari.

Après ce mariage, Antonin délivré du soin de sa fille, partit* pour aller finir la guerre contre les Marcomans, qui réunis avec les Quades, les Sarmates, les Vandales et autres peuples, revenaient plus fiers et plus formidables qu'auparavant. Les guerres contre Annibal et contre les Cimbres n'avaient pas paru plus terribles. L'empereur eut du désavantage dans les premiers combats, car il y a de l'apparence que ce fut pendant cette guerre qu'il perdit cette bataille considérable qui pensa être suivie de la perte d'Aquilée, ce qui arriva de cette sorte.

Alexandre le faux prophète, dont Lucien a écrit la vie, était alors en si grande réputation, qu'on

* An. de J. C. 170.

le regardait comme un dieu. Il eut l'insolence d'envoyer à l'empereur cet oracle :

Que deux esclaves de Cybèle*,
Avec tout ce que l'Inde a de parfums divers,
Soient au dieu du Danube incessamment offerts :
La victoire, à ce prix, remplira l'univers
Des fruits et des douceurs d'une paix éternelle.

Antonin obéit à cet oracle par superstition, ou pour profiter de l'ardeur que cette promesse donnait à ses soldats. On jeta dans le fleuve deux lions, avec quantité d'herbes, d'aromates et de fleurs. Les lions n'eurent pas plutôt traversé le Danube, qu'ils furent assommés par les ennemis. La bataille étant donnée ensuite, les Romains furent si maltraités, qu'ils perdirent plus de vingt-cinq mille hommes, et que les Barbares les poursuivirent jusques à Aquilée, qu'ils auraient prise si l'empereur n'eût rallié ses troupes. L'affront qu'elles venaient de recevoir ranima leur courage; elles battirent les ennemis, et les chassèrent enfin de la Pannonie.

Pendant qu'il était occupé à cette guerre, les Maures ravagèrent l'Espagne ; et les pâtres d'E-

* Deux lions.

gypte, qui étaient alors une espèce de bandits, prirent les armes, et sous la conduite d'un prêtre nommé Isidore, homme de main, surprirent une garnison romaine*. Car s'étant déguisés et ayant pris les habits de leurs femmes, ils firent semblant de vouloir remettre quelque argent entre les mains de l'officier qui commandait dans la place. Cet officier trop crédule ayant donné dans le piége, fut égorgé avec toute sa garnison. Enflés de ce premier succès ils immolèrent un prisonnier, et sur ses entrailles fumantes qu'ils mangèrent ensuite, confirmèrent par des sermens leur révolte, et promirent de ne s'abandonner jamais. Ils battirent ensuite plusieurs fois les troupes romaines, et ils auraient pris Alexandrie si Antonin n'eût rappelé Cassius d'Asie où il commandait, et ne l'eût envoyé contre ces pâtres. Cassius n'avait pas assez de troupes pour attaquer ces barbares qui étaient en fort grand nombre, qui se battaient en désespérés, et qui avaient un chef d'une valeur extraordinaire ; mais il fut assez heureux pour mettre

* Quelques historiens mettent cette guerre d'Egypte deux ans plus tôt, en 168.

la division dans leur camp, et il sut si bien profiter de leur désordre, qu'il les défit et les dissipa.

Les Maures ne furent pas mieux traités en Espagne ; les lieutenans de l'empereur en tuèrent une grande partie, et chassèrent les autres.

Cependant Antonin continuait à repousser les rebelles du Nord, qu'il fatigua si fort par les avantages considérables qu'il avait tous les jours sur eux, qu'il les réduisit à recevoir les conditions qu'il voulut leur imposer, et s'en retourna à Rome où il célébra les décennales selon la coutume, et fit les vœux ordinaires en ces occasions.

Pendant la paix il s'occupait tout entier à corriger les désordres des lois et de la police. Afin que ceux qui seraient d'une naissance libre eussent toujours le moyen de faire leurs preuves, il ordonna que chaque citoyen de Rome irait au trésor du temple de Saturne, où se gardaient tous les actes publics, déclarer tous les enfans qui lui naîtraient, et dans les provinces il établit des notaires pour tenir les registres de toutes les naissances.

Il défendit sagement qu'après cinq ans on fît

aucune recherche sur l'état et sur la condition des morts. Et afin que les crimes ne demeurassent pas impunis, et que les particuliers ne souffrissent plus tant du retardement que les jours de fêtes apportaient aux procès, à l'exemple d'Auguste il augmenta le nombre des jours de palais, de sorte qu'il y en eut deux cent trente : en quoi il fit deux grands biens tout à la fois. Car en hâtant ainsi l'expédition des affaires, il retranchait au peuple une grande partie des occasions qui ne font que l'entretenir dans la paresse et dans la débauche.

Il pourvut à la sureté des pupilles, en établissant un préteur qu'on appelait tutélaire, parce qu'il donnait les tuteurs, et qu'il connaissait de toutes les affaires qui concernaient les tutèles. Il réforma la loi * qui ne donnait des curateurs aux mineurs que pour cause de démence ou de débauche, et il voulut qu'on en donnât à tous sans exception.

Il eut toujours un si grand soin d'empêcher les mariages illégitimes et au degré défendu, qu'il rompit celui d'une femme de qualité qui avait

* *Lætoria.*

épousé son oncle depuis plusieurs années, mais il légitima les enfans. On trouve encore le rescript qu'il lui envoya par un affranchi; il est écrit au nom de Verus et d'Antonin, et mérite bien d'avoir ici sa place. « Nous sommes touchés de « la longueur du temps qu'il y a que vous êtes « avec votre oncle, et du nombre de vos enfans. « D'ailleurs, nous considérons que vous avez été « mariée par votre aïeule dans un âge où vous ne « pouviez pas encore être instruite de nos coutu- « mes et de nos lois. Toutes ces raisons jointes « ensemble nous portent à confirmer l'état des « enfans que vous avez eus de ce mariage contracté « depuis plus de quarante ans, et à les légitimer « comme s'ils étaient nés d'un mariage permis. »

Il modéra les dépenses publiques, et diminua le nombre des spectacles et des jeux, pour empêcher ses sujets d'être trop attachés à des divertissemens frivoles, et de se ruiner en frais inutiles et superflus, et dont il naissait souvent des inimitiés capitales entre les meilleures familles. Il régla aussi le salaire des comédiens.

Il eut un très-grand soin de pourvoir à l'entretien

des rues et des grands chemins. Il réforma tous les désordres des encans et des usures. Il adoucit extrêmement la loi du vingtième denier que devaient payer les étrangers qui recevaient des legs et des successions, quoique cette loi eût été déja fort adoucie par Trajan. Il ordonna que les enfans succéderaient à leurs mères mortes sans testament.

Il réforma l'ordonnance qui pour engager ceux qui n'étaient pas originaires d'Italie, et qui briguaient les charges de Rome, à regarder cette ville et toute l'Italie comme leur patrie, les obligeait à mettre le tiers de leur bien en fonds dans l'Italie même ; Antonin se contenta qu'ils y en employassent le quart.

Il fit au sénat tous les honneurs dont il put s'aviser. Car non-seulement il lui renvoya beaucoup de causes qui devaient être jugées dans son conseil ; mais il voulut qu'il les jugeât souverainement et sans appel. Il réservait d'ordinaire les charges d'édiles et de tribuns pour ceux de cet ordre qui étaient les plus pauvres, et qu'on ne pouvait accuser de leur pauvreté. Il ne reçut ja-

mais personne dans ce corps que du consentement de tous les sénateurs, et après l'avoir bien examiné. Toutes les fois qu'il s'agissait de la vie de quelqu'un d'eux, il instruisait lui-même l'affaire avec un très-grand soin, la rapportait ensuite au sénat, et empêchait les chevaliers d'assister au jugement de ces sortes de causes. Il ne manquait jamais de se trouver à ces assemblées autant qu'il le pouvait, quoiqu'il n'eût rien à rapporter; et lorsqu'il avait quelque rapport à faire, il prenait la peine de s'y rendre de la Campanie même. La plûpart des administrateurs ou des curateurs qu'il donnait aux villes, il les prenait dans le sénat; et il était persuadé, comme Auguste, que tout ce qu'un prince peut faire pour honorer et augmenter la dignité des premiers magistrats, relève d'autant sa puissance et affermit son autorité, qui ne peut et ne doit être fondée que sur la justice. Ce qu'il faisait pour le sénat n'empêchait pas qu'il n'étendît ses bontés sur les autres ordres de magistrature, et sur tous les particuliers. Personne, de quelque condition qu'il fût, ne lui paraîssait indigne de ses soins; il les porta jusques sur les

gladiateurs et sur les danseurs de corde : car il ordonna que les premiers ne combattraient qu'avec des épées sans pointe ou avec des fleurets ; et il fit mettre sous les autres des lits de plume et des matelas, pour prévenir les dangers de leur chûte : au lieu de matelas on mit ensuite pendant longtemps des toiles et des rets.

Il fit des lois très-sévères pour empêcher qu'on ne violât la sainteté des tombeaux. Il ordonna aussi que les pauvres seraient enterrés aux dépens du public. Mais voici une marque bien singulière de son indulgence. Une troupe de voleurs cherchant à piller Rome, leur capitaine pour en faire naître l'occasion s'avisa de monter sur un figuier sauvage qui était au champ de Mars, et après avoir entretenu quelque temps le peuple de plusieurs prédictions, il lui dit que le même jour qu'on le verrait tomber de ce figuier et se changer en cigogne, le feu tomberait du ciel et consumerait le monde. Le peuple toujours superstitieux et crédule, ne manqua pas de recevoir cette prophétie avec étonnement et avec respect : ils accouraient tous les jours en foule autour du figuier,

pendant que les camarades du devin profitaient de leur crédulité et de leur absence. Enfin le jour de la métamorphose si attendue et si terrible étant venu, le fourbe se laissa tomber du figuier, et en tombant lâcha une cigogne qu'il avait dans le sein, et se perdit dans la foule. Le peuple étonné de ce miracle, et croyant déja voir le ciel en feu, remplit Rome de tumulte et de confusion. L'empereur, averti de cette aventure, se fit amener le prophète, et après avoir tiré de lui la vérité, sous promesse qu'il lui pardonnerait, n'en fit que rire, et lui tint parole.

Il tâcha par toutes sortes de voies de corriger les désordres des femmes et des jeunes gens, sans connaître l'intérêt qu'il y avait lui-même. Car il ignora toujours les déréglemens de Faustine, comme on le peut voir par des lettres qu'il lui écrivait peu de temps avant sa mort; et d'ailleurs il n'y a nulle apparence que, s'il les eût connus, il eût plutôt pris le parti de les dissimuler, que celui d'y apporter les remèdes nécessaires: il était incapable d'une indulgence si honteuse, et que les lois punissaient même dans les particuliers. Un

historien rapporte pourtant, qu'il répondit un jour à quelques-uns de ses amis qui lui conseillaient de répudier Faustine pour sa mauvaise conduite, *Il faudrait donc lui rendre sa dot;* et ce mot a plu à une infinité de gens.

Il n'y a rien que l'on doive tant craindre que d'opposer son sentiment particulier à un consentement général et à une approbation publique. Mais comme il n'y a qu'un seul historien qui le rapporte, et un historien même dont la bonne foi, le jugement et l'exactitude ne sont pas trop recommandables, on peut fort bien croire que ce mot doit moins son heureux succès à son propre mérite, qu'au peu de réflexion qu'on y a faite en le recevant. En effet, il semble que quand même l'empire aurait été véritablement la dot de Faustine, comme il faut le supposer pour sauver l'historien, cette réponse aurait toujours été froide et indigne d'Antonin, qui n'était pas capable d'acheter l'empire de tout le monde par une lâcheté; mais il est si peu vrai que l'empire fût la dot de Faustine, qu'il avait été destiné à ce prince indépendamment de ce mariage; et qu'Adrien en le

faisant adopter, l'avait obligé de fiancer la fille de Lucius Commodus.

La plaisanterie que firent les comédiens devant lui sur le nom de Tertullus, galant de Faustine, ne prouve rien *; Antonin pouvait expliquer cela pour d'autres que pour lui.

Adrien avait déja défendu d'aller en carrosse, en litière et à cheval dans les villes. Antonin renouvela cette défense sous des peines très-expresses : car il ne pouvait souffrir qu'on employât à un usage ordinaire une chose dont César et Auguste ne s'étaient servis que pour leurs triomphes, ou dans les jours de quelque cérémonie extraordinaire.

Il était persuadé qu'un des plus grands maux que les princes puissent faire, c'est de donner les charges de magistratures à des gens indignes; et, prenant toutes les précautions possibles pour s'em-

* On joua une pièce où un acteur demandait à un autre : « Comment se nomme le galant de la dame? » Celui-ci répondait comme en cherchant, *Tullus*, *Tullus*, *Tullus*. Le premier, impatient d'entendre le véritable nom, le pressait en lui disant : « Comment dites-vous ? » Et l'autre répondit enfin, *Dixi*, *Ter-tullus*. Ce qui signifie, je vous l'ai dit trois fois, *Tullus*, et je vous ai dit que c'est *Tertullus*.

pêcher de tomber dans ce malheur, il refusait sans peine ce qu'on lui demandait injustement. Un homme d'une très-mauvaise réputation lui ayant demandé une charge, et reçu cette réponse, *Purgez-vous auparavant des mauvais bruits qui courent de vous*, lui repartit sans balancer : *Je vois des préteurs qui ne sont pas plus honnêtes gens que moi.* L'empereur ne s'offensa pas de cette liberté, il travailla seulement à ne s'attirer plus de pareils reproches.

Quand il trouvait des gens qui servaient utilement le public, il leur donnait les louanges qui leur étaient dues, et s'en servait toujours dans les choses où ils avaient si bien réussi ; et il disait, qu'*il ne dépend pas d'un prince de rendre ses sujets tels qu'il voudrait, mais qu'il dépend de lui de s'en servir utilement en les employant à ce qu'ils savent faire.* Aucune considération ne pouvait l'empêcher de traiter chacun selon son mérite, et selon les qualités qu'il reconnaissait en lui. Jamais prince n'a plus aimé à enrichir ses amis : il élevait les uns aux principales dignités ; et ceux à qui le genre de vie qu'ils avaient choisi ne

permettait pas de prendre le chemin des emplois et des charges, il les comblait de présens, et leur donnait des pensions qui pouvaient les consoler du parti que leur peu d'ambition leur avait fait prendre ; mais en même temps il avait un très-grand soin de ne faire jamais tomber ces pensions que sur ceux dont l'état pouvait tirer quelque utilité : car il avait retenu cette sage maxime de son père Antonin le pieux, qui disait qu'*il n'y a rien de plus honteux, ni même de plus injuste, que de faire manger la république à des gens qui ne contribuent point à l'enrichir par leur travail.* Les pauvres ne recouraient jamais à lui en vain, et il prenait tant de plaisir à les assister, qu'il regardait comme un des plus grands bonheurs de sa vie de n'avoir jamais manqué de fonds pour le faire, et qu'il en remerciait Dieu de tout son cœur.

Dans la punition des crimes, il adoucissait les peines ordonnées par les lois. Il était si exact à faire rendre la justice, surtout dans les procès criminels, qu'un jour il reprit sévérement un préteur qui avait mal jugé quelques personnes de qualité, et les avait condamnées avec trop de pré-

cipitation, et qu'il l'obligea à revoir le procès, en lui disant : *C'est la moindre chose que puisse faire un magistrat établi pour rendre la justice au peuple, que de se donner la patience d'entendre des accusés de cette condition.* Un autre préteur ayant malversé dans une affaire importante, l'empereur, au lieu de le priver de sa charge, se contenta de transférer pour quelque temps son autorité et toute sa juridiction à l'autre préteur. Enfin il tâchait par toutes sortes de voies de détourner les hommes du mal, et de les porter au bien : il récompensait leurs bonnes actions, et couvrait autant qu'il pouvait leurs mauvaises par son indulgence, ou les corrigeait par des châtimens plus salutaires que rigoureux.

Comme toutes les actions des princes ne sont jamais indifférentes, et qu'elles font aux peuples ou beaucoup de bien ou beaucoup de mal, l'attachement que Marc Antonin eut pour la philosophie pensa être fort nuisible aux Romains : car il fit naître tout d'un coup tant de philosophes qui, pour surprendre les bienfaits du prince, prirent l'habit de la philosophie sans en avoir les

vertus, que non-seulement ils furent à charge aux particuliers, mais à l'état même. L'empereur corrigea ce désordre dès qu'il s'en fut aperçu, car il n'accorda plus les immunités et les graces aux philosophes qui ne l'étaient que de nom, mais seulement à ceux qui l'étaient en effet, et qui après une pratique constante de toutes les vertus avaient plutôt mérité que choisi ce titre.

Il disait souvent qu'un empereur ne doit jamais rien faire avec précipitation et comme en passant, et que la plus petite négligence est capable de lui attirer sur les choses les plus essentielles des reproches fâcheux. Quand on plaidait devant lui, il donnait aux avocats tout le temps qu'ils demandaient : car il trouvait qu'il y a de l'imprudence et de la témérité à vouloir prescrire un certain temps à des causes dont on ignore l'importance et l'étendue, surtout puisque la patience est une partie de la justice, et qu'il vaut bien mieux souffrir que les avocats disent des choses inutiles, que de les empêcher de dire les nécessaires. Il examinait les moindres affaires avec autant d'exactitude et de soin que les plus importantes, per-

suadé de cette vérité, que la justice étant toute entière partout, il n'y a rien que de grand dans tout ce qui la regarde. Aussi employait-il souvent dix et douze jours à une même affaire, faisait durer d'ordinaire le conseil jusqu'à la nuit, et ne sortait jamais du sénat qu'après que le consul avait congédié l'assemblée selon la coutume, et prononcé ces paroles : *Nous ne vous retenons plus*. Et ce qui doit rendre cette patience et cette assiduité plus remarquables, il était d'une santé si infirme, qu'il ne pouvait supporter le moindre froid, ni faire qu'un léger repas, qu'il faisait même toujours la nuit : il ne prenait le jour qu'un peu de thériaque pour son estomac. Mais rien n'était capable de l'empêcher de faire ce qu'il croyait devoir à ses sujets, et de remplir toutes les obligations qu'impose nécessairement, comme il le disait lui-même, la condition de législateur et de roi.

Il aurait cru commettre une impiété, que de perdre en choses vaines et inutiles un seul de ses momens ; ceux même qu'il donnait par complaisance aux jeux et aux spectacles n'étaient pas entiérement perdus, car il lisait toujours ou il

écrivait. Dans ses voyages et dans ses expéditions, au milieu des affaires les plus difficiles, il mettait à profit tout le temps que les hommes perdent ordinairement à se divertir ou à se délasser : car il l'employait sans relâche à s'entretenir avec lui-même, et à se demander un compte exact de sa conduite, de ses pensées et de ses desseins; et c'est à ce soin laborieux que nous devons l'ouvrage admirable qu'il nous a laissé. La date des deux premiers livres nous apprend que l'un fut écrit à Carnunte, et l'autre dans le camp au pays des Quades, pendant la plus cruelle guerre qu'ait eue Antonin. Des momens si bien ménagés avaient produit plusieurs autres ouvrages qui se sont perdus. Les Commentaires de sa vie, qu'il laissa à son fils pour son instruction, sont ceux dont on doit le plus regretter la perte.

Il était persuadé que la force des états consiste principalement dans le conseil des sages ; c'est pourquoi il n'entreprenait jamais rien d'un peu important, ni dans la guerre ni dans la paix, sans consulter non-seulement ses conseillers ordinaires, mais encore ceux qui avaient la réputation

d'être les plus habiles, et qu'il choisissait à la cour, à la ville et au sénat; et bien loin d'avoir la fausse ambition de vouloir les entraîner dans ses sentimens, il était ravi de se rendre aux leurs, et il disait toujours: *Il est bien plus juste que je suive le conseil de tant de grands personnages qui sont tous mes amis, qu'il ne l'est que tant de grands personnages suivent les miens.* Et pour guérir ce pernicieux préjugé où l'on est d'ordinaire, qu'il est honteux de changer d'avis, il avait fait une de ses maximes de cette importante vérité, *que l'homme n'est pas moins libre quand il se rend aux conseils des autres, que quand il demeure ferme dans son opinion, et que ce changement est un pur effet de son jugement et de son esprit.*

Il était religieux observateur de sa parole; et pour s'empêcher d'écouter jamais les fausses raisons de ces politiques qui soutiennent qu'un prince prudent et habile n'est pas obligé de la tenir quand elle blesse ses intérêts, et qu'il peut même s'en servir comme d'un appât pour faire tomber dans ses pièges ceux à qui il la donne, il fit cette maxime digne de toute l'attention des

princes et de notre admiration : *Garde-toi bien d'estimer jamais comme utile une chose qui te forcera un jour à manquer de foi.*

Il changeait souvent, selon les besoins de l'état, les gouvernemens des provinces, en prenant pour lui quelques-unes de celles qui étaient gouvernées au nom du sénat et du peuple par des proconsuls, et en donnant en échange quelques-unes des siennes qui étaient conduites par des propréteurs ou des lieutenans ; c'est-à-dire, qu'il donnait au peuple, selon la sage maxime d'Auguste, celles dont il n'avait rien à craindre, et prenait pour lui celles dont il voulait s'assurer.

Il s'informait très-exactement de ce qu'on disait de lui, non pas pour punir ceux qui en parlaient avec trop de liberté, mais pour connaître ce qu'on approuvait ou désapprouvait dans sa conduite, afin de profiter de la censure du public en se corrigeant du mal, et de ses louanges en continuant de faire le bien. Toutes les fois qu'on parlait mal de lui, et qu'on l'accusait de quelque défaut ou de quelque vice qu'il n'avait pas, il répondait, ou par lettres ou de vive voix, à ses accu-

sateurs, bien moins pour se justifier, que pour les désabuser et pour les instruire.

Il ne voulut jamais recevoir les titres ambitieux qu'on avait donnés aux autres princes, ni souffrir qu'on lui élevât des temples et des autels, persuadé qu'il dépend de la vertu seule d'égaler les princes aux dieux, et non pas des suffrages et des flatteries des peuples; et qu'un roi qui règne avec justice a toute la terre pour temple, et tous les gens de bien pour prêtres et pour ministres.

Les Marcomans, qui n'avaient songé qu'à endormir l'empereur par leurs hommages, et qu'à l'éloigner pour profiter de son absence, reprirent les armes avec plus de fureur qu'auparavant. Ils étaient même d'autant plus redoutables, qu'ils avaient attiré dans leur parti tous les peuples depuis l'Illyrie jusqu'au fond des Gaules. L'empereur, qui voyait ses armées affaiblies par la peste et par les pertes qu'il avait faites dans un si grand nombre de combats, et son trésor entiérement épuisé par tant de guerres, se trouva dans un embarras qu'il n'avait encore jamais éprouvé. Il remédia au premier de ces maux en faisant enrô-

ler les gladiateurs, les bandits de Dalmatie et de Dardanie, et les esclaves, ce qui n'avait pas été pratiqué depuis la seconde guerre punique. Mais une chose qui paraît très-remarquable, c'est que les Romains ne pouvaient souffrir que l'empereur voulût assurer leur repos aux dépens de leurs plaisirs. Ils redemandaient leurs gladiateurs, et on n'entendait dans toutes les rues que des séditieux qui disaient avec insolence : *L'empereur prétend donc nous rendre tous philosophes, et nous priver de nos spectacles et de nos jeux?* Antonin ne fut pas fort ému de tous ces murmures, car il connaissait l'esprit des peuples; et il savait que celui qu'ils regardent aujourd'hui comme une bête féroce, ils le regarderont demain comme un dieu s'il suit toujours la raison pour guide.

Il n'était pas si aisé de remédier au mauvais état des finances pour un prince comme Antonin. L'expédient qui lui parut le plus propre et le plus prompt pour faire les fonds nécessaires, fut de suivre l'exemple de Nerva et de Trajan, et de vendre les meubles de l'empire. Mais, comme il n'était pas permis aux particuliers d'avoir des meubles

aussi magnifiques que l'empereur, et de se servir de vaisselle d'or et d'argent; pour faciliter cette vente, Antonin fut obligé de donner cette permission aux personnes de qualité. On fit ensuite un encan de tout ce qu'il avait de plus précieux, et on vendit en détail ses pierreries, ses tableaux, ses vases, ses tapisseries, sa vaisselle d'or et d'argent, ses cristaux, les meubles et les habits d'or et de soie de l'impératrice, et les perles qu'il avait trouvées en grand nombre dans le cabinet d'Adrien. Les Romains, qui n'avaient point d'argent pour secourir un si bon prince dans une guerre où ils avaient autant d'intérêt que lui, n'en manquèrent pas pour acheter ses meubles. Cette vente dura deux mois, et produisit un fonds si considérable, que l'empereur eut abondamment de quoi fournir à tous les frais de la guerre. Après son retour il fit connaître qu'on lui ferait plaisir de lui rendre au même prix ce qu'on avait acheté, et n'usa d'aucune contrainte contre ceux qui voulurent le retenir.

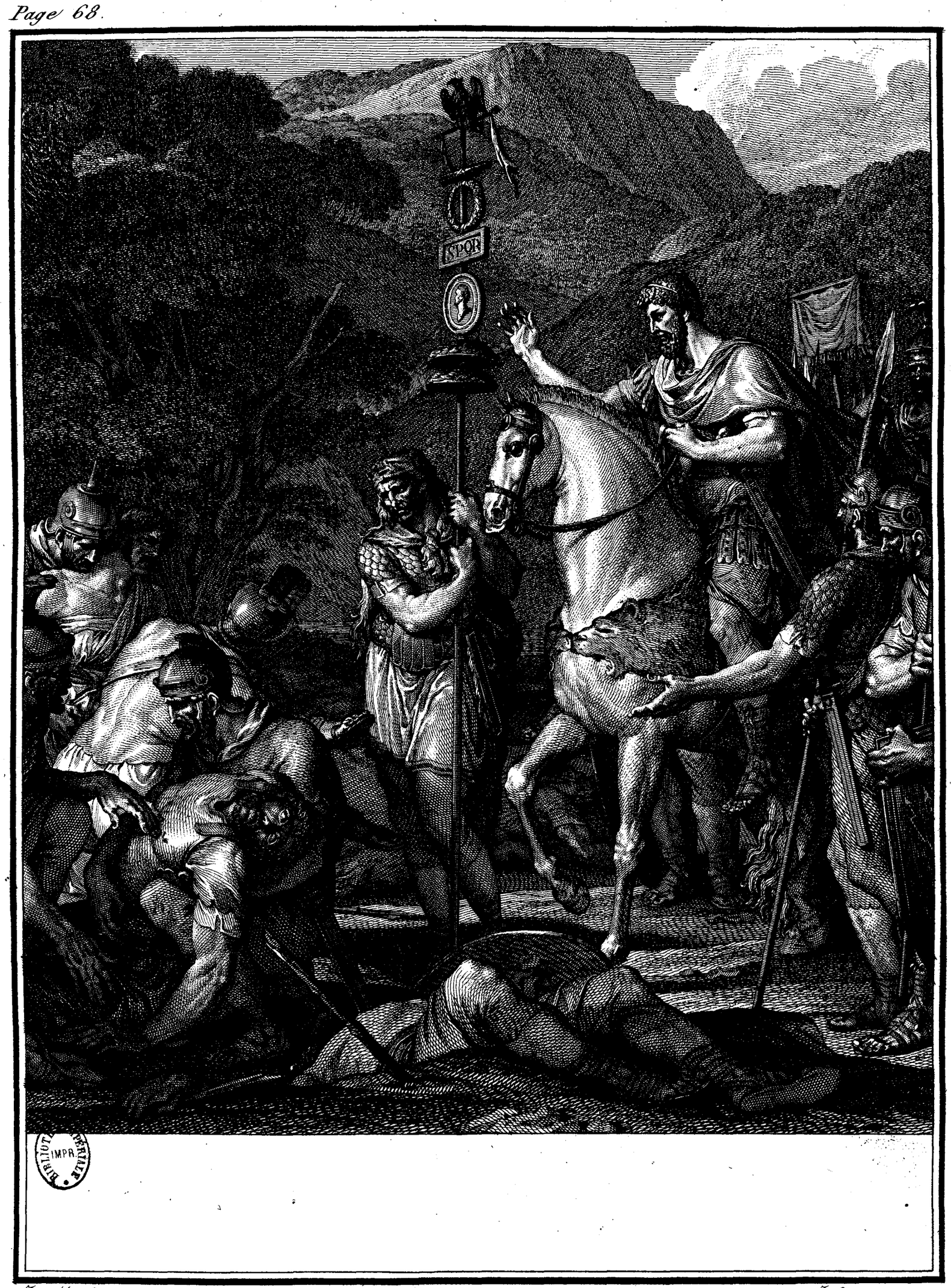
Avant son départ il perdit son second fils Verus César, âgé de sept ans, qui mourut d'un abcès à l'oreille, que ses médecins percèrent mal à pro-

pos. Il supporta courageusement cette perte; défendit que les fêtes de Jupiter, qui se rencontrèrent alors, fussent interrompues par un deuil public; consola lui-même ses médecins, et leur fit des présens; se contenta de faire décerner des statues à son fils, et ordonna qu'on porterait en pompe sa statue d'or aux jeux du cirque, et qu'on insérerait son nom dans le poème des Saliens: après quoi, cherchant des consolations dignes de lui dans le soin de la république, il reprit ses occupations, implora l'assistance des dieux par des sacrifices et par des prières, et marcha contre les ennemis.

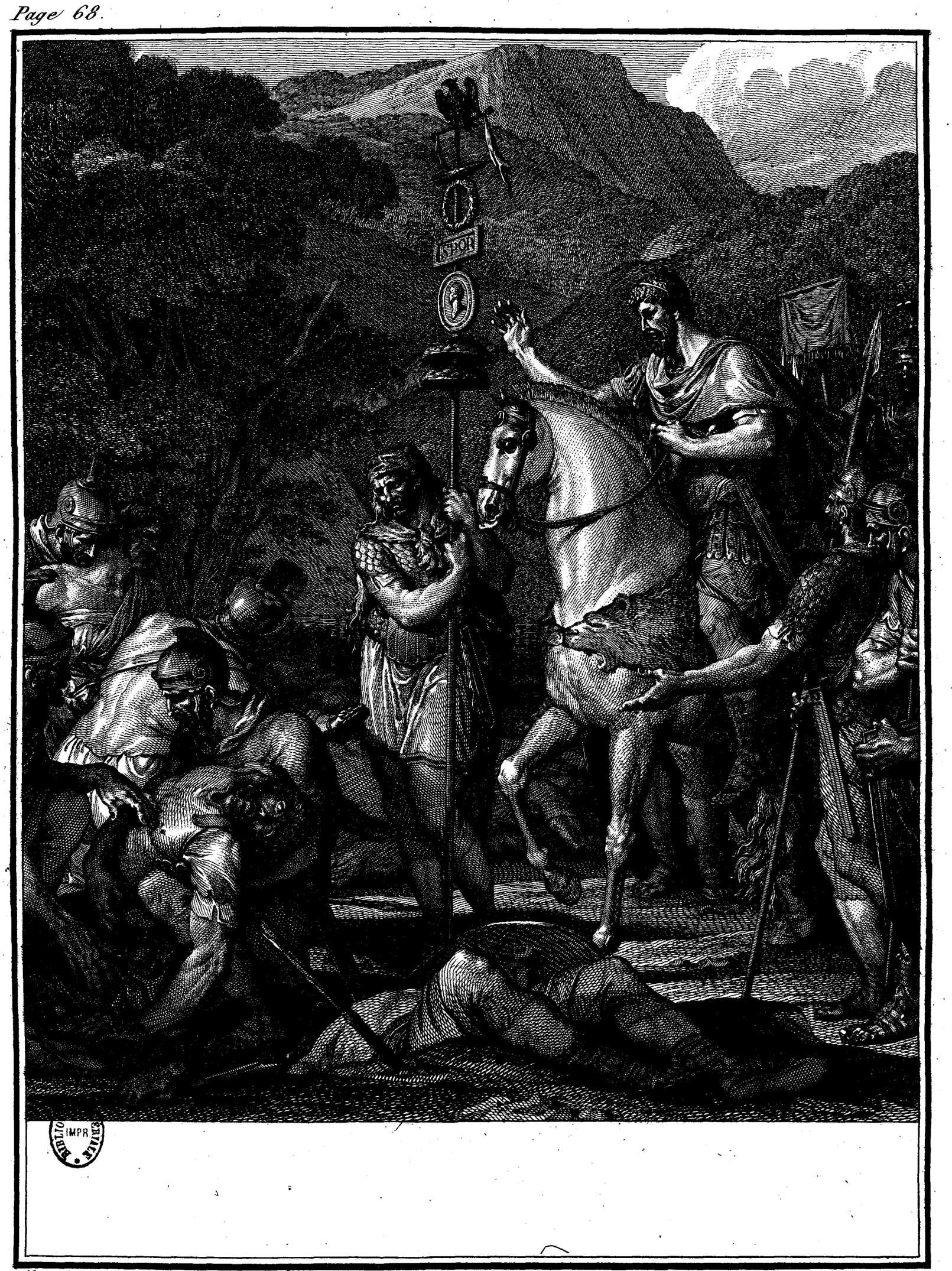
Cette expédition fut plus longue et plus difficile que toutes les autres. L'empereur s'étant rendu à Carnunte dont il fit sa place d'armes, passa le Danube sur un pont de bateaux à la tête de ses troupes, alla attaquer les ennemis, les battit en plusieurs rencontres, brûla leurs granges et leurs maisons, et reçut plusieurs chefs de leurs alliés, qui étonnés de la rapidité de ses victoires, venaient se rendre à lui. Un jour qu'il cherchait lui-même un gué le long d'un fleuve qui s'opposait

à son chemin, et qui servait de rempart aux Barbares, les frondeurs des ennemis qui étaient de l'autre côté, firent pleuvoir sur lui une si grande quantité de pierres, qu'il en aurait été accablé si ses soldats ne l'eussent couvert de leurs boucliers. Cette insulte ne servit qu'à animer davantage ses troupes; elles passèrent le fleuve avec impétuosité, et fondirent sur les ennemis dont elles firent un fort grand carnage. L'empereur alla ensuite visiter le champ de bataille, non pas pour y voir les marques de sa victoire et pour y repaître ses yeux d'un spectacle hideux et cruel, mais pour y donner des larmes de compassion à la misère des hommes, et pour sauver ceux qui seraient encore en état de recevoir du secours; et avant que de continuer sa marche, il fit des sacrifices sur le lieu même.

Les Quades, jugeant bien qu'ils seraient poursuivis, avaient laissé quelques compagnies d'archers, soutenues de quelque cavalerie, comme pour escarmoucher contre les Romains, et pour faire semblant de leur disputer le passage. Les Romains marchèrent en cette occasion avec plus d'ardeur que de conduite, chose assez ordinaire dans les



J. M Moreau le Jne inv.t 1801. J. B Simonet Sculp.t



BIBLIOTHEQUE IMPRIMERIE

J. M Moreau le Jeune inv.t 1801. J. B Simonet Sculp.t

BIBLIOTH. IMPERIALE
IMPR.

heureux succès. Ils attaquèrent brusquement ces archers qui lâchèrent le pied selon l'ordre qu'ils en avaient, et par leur fuite précipitée les attirèrent entre des montagnes sèches et arides où ils furent enfermés de tous côtés. Comme ils ne connaissaient pas encore tout le danger qui les menaçait, et qu'ils croyaient tout possible à leur courage, ils combattirent d'abord avec beaucoup de vigueur, malgré le désavantage du lieu : ils étaient même d'autant plus acharnés au combat, que les ennemis, qui ne voulaient pas mettre au hasard ce qu'ils attendaient du temps, ne faisaient que se défendre au lieu d'attaquer ; les Romains ne comprirent les raisons de cette conduite qu'après que la chaleur excessive qui était renfermée entre ces montagnes, la lassitude, les blessures et la soif, les eurent entiérement abattus. Ils connurent alors, mais trop tard, qu'ils ne pouvaient plus ni se retirer ni combattre, et qu'ils allaient ou mourir de la mort la plus cruelle, ou devenir la proie de leurs ennemis. Dans cette extrémité où la rage même et le désespoir étaient un secours inutile, Antonin, plus touché de leurs maux que des siens,

courait par tous les rangs, et tâchait en vain de relever leurs espérances par des sacrifices auxquels ils ne croyaient plus. Leurs ennemis se disposaient à les attaquer après que le soleil aurait achevé d'épuiser leurs forces. N'attendant donc plus rien ni de leur courage, ni de la fortune, ni de leurs dieux, ils se regardaient comme des victimes prêtes à être immolées : on n'entendait de tous côtés que cris et que gémissemens, et on voyait partout des marques de la désolation la plus horrible, lorsque tout d'un coup des nuées venant à s'épandre et à s'épaissir, couvrirent d'abord le soleil, et versèrent ensuite dans leur camp une pluie très-abondante. Ces pauvres gens qui ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des hommes, et qui n'avaient pas la force de se soutenir, ranimés par la vue de ces eaux qu'ils n'avaient pas attendues, et croyant qu'elles tombaient plus abondamment dans les lieux où ils n'étaient pas, couraient occuper la place que leurs compagnons avaient quittée, et tous avec une égale avidité présentaient en même temps au ciel leur bouche, leurs casques et leurs boucliers.

Pendant qu'ils ne pensaient tous qu'à se désaltérer, et que leur camp était en désordre, les Barbares ne voulant pas laisser échapper une occasion si favorable les attaquèrent de tous côtés. Les Romains combattaient sans cesser de boire ; la plûpart même avalaient le sang qui coulait de leurs blessures, et qui se mêlait avec l'eau dont ils avaient fait provision.

Le secours que le ciel venait de leur envoyer allait leur être inutile, et rien ne pouvait plus les défendre de la fureur de leurs ennemis ; mais par un bonheur encore plus surprenant que celui qui leur était déja arrivé, des mêmes nuages qui faisaient tomber sur les Romains une pluie si bienfaisante, on vit sortir contre les Barbares une grêle épouvantable, accompagnée de tonnerre et de feux. Pendant que les premiers se rafraîchissaient et se désaltéraient tranquillement, les autres étaient consumés par un feu que rien ne pouvait éteindre. On rapporte que quand ce même feu tombait par hasard sur les Romains il était sans effet, au lieu que la pluie qui venait à tomber sur les Barbares augmentait leur feu, de manière qu'ils cherchaient

de l'eau au milieu des eaux : on ajoute même que la plûpart se faisaient de larges blessures pour tâcher d'éteindre avec leur sang le feu qui les dévorait, et que beaucoup d'autres allaient se rendre aux Romains avec leurs femmes et leurs enfans, pour avoir part à cette merveilleuse pluie qui ne devenait salutaire qu'en leur faveur. Pendant qu'Antonin recevait favorablement ceux qui se rendaient à lui, ses soldats, encore plus irrités de l'affront qu'ils avaient reçu, que du souvenir du danger auquel ils venaient d'échapper, taillèrent en pièces tout ce qui osa leur résister, mirent le reste en fuite, et firent beaucoup de prisonniers.

On parla diversement de cette délivrance ; les uns dirent que l'empereur avait employé en cette occasion un magicien d'Egypte nommé Arnuphis, qu'il avait avec lui, et qui attira cet orage par ses enchantemens. Car quel moyen que parmi tant de payens entêtés de leurs superstitions et de leurs folies, il ne s'en trouvât pas un grand nombre qui voulussent faire honneur de ce miracle à leur religion et à leurs dieux ? Mais ce sentiment est assez combattu par ce que Marc Antonin nous apprend

lui-même dans son premier livre, qu'*il n'avait aucun commerce avec les charlatans et les enchanteurs, et qu'il ne croyait rien de tout ce qu'on dit des conjurations des démons et de tous les autres sortilèges de cette nature.*

Les autres, prévenus favorablement pour l'empereur, comme témoins de sa piété et de sa vertu, attribuèrent ce secours à ses seules prières. On rapporte même qu'il dit, en levant les mains au ciel : *Seigneur qui donnez la vie, j'implore votre secours, et je lève vers vous ces mains qui n'ont jamais versé le sang de personne.*

Ce soin que les payens eurent de s'attribuer toute la gloire d'un événement si extraordinaire et si merveilleux, sert au moins à en prouver la vérité; mais cette vérité est d'ailleurs confirmée par tous les monumens qui peuvent conserver le plus sûrement à la postérité la mémoire des actions des hommes. Sans craindre donc le reproche ou d'être trop crédules, ou de vouloir appuyer la religion chrétienne sur l'erreur et sur le mensonge, fondemens qu'elle n'a jamais connus, nous dirons qu'on ne peut avoir aucune raison solide

pour rejeter le témoignage de ceux qui ont écrit dans ce même temps, que le capitaine des gardes ayant averti l'empereur que Dieu ne refusait rien aux chrétiens, qu'il y en avait un grand nombre dans la légion de Mélitène, ville de Cappadoce, et qu'il devait essayer si leurs prières ne lui procureraient pas la délivrance qu'il n'attendait plus d'ailleurs, l'empereur les fit assembler, et qu'ils invoquèrent tous en même temps avec succès le seul véritable Dieu à qui les foudres et les vents obéissent, et qui avait délivré leurs pères d'une infinité de dangers aussi pressans.

Antonin écrivit sur cela au sénat en faveur des chrétiens, et lui ordonna de punir de mort ceux qui les accuseraient : preuve très-convaincante que c'était à leurs seules prières qu'il croyait devoir le secours que le ciel venait de lui envoyer. Tertullien et d'autres auteurs parlent de cette lettre ; mais elle ruinait trop ouvertement les prétentions des payens, pour n'avoir pas été supprimée. C'est uniquement à cet esprit d'erreur et de mensonge qu'il faut imputer la perte d'une lettre si glorieuse aux chrétiens. Celle qu'on trouve dans

les ouvrages de saint Justin martyr * est visiblement supposée; longtemps avant Eusèbe la véritable lettre d'Antonin ne subsistait plus.

Ceux qui ont écrit que cette même légion de Mélitène fut appelée à cause de ce miracle la légion fulminante, se sont fort trompés. Cette légion fulminante avait été créée par Auguste, et on lui avait donné ce nom à cause de la foudre qu'elle portait sur ses boucliers.

L'armée romaine donna alors pour la septième fois le titre d'*Imperator* à Antonin ** qui, contre sa coutume, le reçut sans attendre qu'il lui fût décerné par le sénat; l'impératrice Faustine fut aussi honorée du titre de *Mère des armées* ***.

La nuit même d'une si heureuse journée Antonin retira ses troupes d'un lieu si désavantageux, et se saisit des meilleurs postes où il se fortifia. Il donna ensuite quelques jours à rafraîchir son armée, et après avoir eu par ses coureurs des nouvelles sûres de la marche et de la contenance des

* L'empereur n'écrivait au sénat qu'en latin.

** An de J. C. 174.

*** *Mater castrorum.*

ennemis, il tint conseil, et se mit à les poursuivre. Il les trouva campés au-delà d'une rivière, entre des villages qui fermaient leur camp. Ses troupes passèrent la rivière malgré la résistance des frondeurs et des gens de trait, et chargèrent vivement les Barbares qui, après avoir soutenu le premier effort et perdu leurs meilleurs hommes, lâchèrent le pied. Les Romains en firent un meurtre épouvantable; la campagne était semée de morts; et la plus grande peine qu'eut l'empereur en cette occasion, fut d'arrêter la fureur du soldat qui en se vengeant se délassait de toutes ses fatigues. On fit un grand nombre de prisonniers, et on amena à Antonin des rois chargés de chaînes, avec leurs femmes et leurs enfans.

Après cette victoire l'empereur mena son armée vers le fleuve Granua, qui sépare les Quades d'avec les Sarmates Jazygiens, les plus belliqueux de tous les barbares, et se mit en état de le passer. Après ce fleuve il y en avait encore un autre, et les Sarmates occupaient le terrain qui était entre deux. La légion fulminante fut commandée la première; elle passa sur un pont de bateaux, ren-

versa les Sarmates qui s'opposaient à son passage, et qui furent la plûpart ou noyés ou tués, et planta ses étendards sur le bord du second fleuve. Cependant l'armée acheva de passer ; et Antonin, après avoir fait un sacrifice, marqua l'enceinte de son camp entre les deux rivières, et fit travailler aux retranchemens. Les Barbares étonnés lui envoyèrent des ambassadeurs ; mais leurs propositions n'ayant pas été trouvées justes, Antonin fit sonner la charge, et mena ses troupes au combat. La légion fulminante passa encore la première le second fleuve en présence de l'empereur, et fondit avec tant d'impétuosité sur la cavalerie des Jazygiens, qu'elle la mit en déroute. On fit le dégât dans toute la campagne, et l'on ramena un grand butin d'hommes et de bétail. Les habitans de tous les lieux circonvoisins envoyèrent faire des soumissions à Antonin et lui demander la paix. Il reçut tous leurs ôtages, et sur l'avis qu'on lui donna que les principaux du pays tenaient conseil, selon la coutume de ces Barbares, dans des lieux écartés, il s'avança et fit tant de diligence, qu'il les surprit avant qu'ils pussent être avertis de sa marche.

Ces Barbares étonnés d'une venue si inopinée, et plus remplis d'admiration que de frayeur, se jetèrent à ses pieds. L'empereur les envoya dans son camp, et avec ses meilleures troupes alla attaquer leur armée, qui était campée entre un marais couvert de roseaux et une forêt. Le combat fut opiniâtre, et les Romains se portèrent en cette occasion avec tant de fureur, qu'après avoir rompu les Sarmates, en avoir tué beaucoup, fait un grand nombre de prisonniers, et mis en feu toute la campagne, ils allaient encore chercher avec des flambeaux ceux qui étaient cachés dans les bois et dans les marais. Antonin fit en cette occasion une chose qui lui doit faire encore aujourd'hui plus d'honneur que sa victoire; il alla lui-même dans le bois et dans les roseaux pour sauver ces misérables qu'il exhortait à venir éprouver sa clémence, en se rendant à lui.

Tous ces avantages ne mettaient pas fin à la guerre, il fallait une victoire plus complète pour la terminer. Mais il était difficile de la remporter sur ces Barbares qui, ne combattant jamais avec toutes leurs forces, se réservaient toujours des res-

sources contre l'ennemi. Antonin qui se voyait déja dans la mauvaise saison, n'oubliait rien pour venir promptement à bout de ces peuples : c'est pourquoi, sans s'arrêter aux députés qu'on lui envoyait de toutes parts, plutôt pour l'amuser que pour se rendre, il tâchait de pénétrer jusques dans les lieux où ils avaient assemblé leurs plus grandes forces et retiré tous leurs biens. Cette entreprise était d'autant plus hasardeuse, qu'il y avait une longue marche à faire, beaucoup de lieux difficiles à traverser, que ses troupes étaient continuellement harcelées par les Barbares, et qu'on n'osait marcher que fort lentement, de peur de donner dans quelque embuscade et de s'engager mal à propos en un pays inconnu. Mais enfin toutes ces difficultés furent heureusement surmontées; Antonin arriva dans le lieu où les Sarmates s'étaient fortifiés entre le Danube qui était gelé et un grand bois; et après avoir délibéré de la manière dont on devait les attaquer dans un poste si avantageux, il mit ses troupes en bataille. Les Barbares rangèrent aussi les leurs. La charge sonnée, les Romains lancent leurs javelots et fondent

sur les ennemis, qui les reçoivent avec beaucoup de courage. Le combat fut long et cruel; les Romains, honteux de trouver tant de résistance, redoublent leurs efforts, et pressent si vivement la cavalerie des Sarmates, qu'elle tourne enfin le dos et se jette sur le Danube. L'infanterie de l'empereur s'y jeta en même temps. La mêlée recommença beaucoup plus âpre qu'auparavant. Les ennemis, espérant que les Romains qui n'étaient pas si accoutumés qu'eux à combattre sur la glace, et qui avaient beaucoup de peine à se soutenir, ne pourraient tenir ferme, se rallièrent et tombèrent sur eux de tous côtés. En effet l'infanterie d'Antonin fut ébranlée dès le premier choc, et elle était perdue entiérement, si les soldats ne s'étaient servis de leurs boucliers d'une manière fort nouvelle : ils les mirent sur la glace pour y appuyer un pied. Raffermis par ce moyen ils firent tête à leurs ennemis, et prenant le frein de leurs chevaux, et se jetant avec fureur sur leurs boucliers et sur leurs lances, ils les serraient de si près, qu'ils les renversaient de cheval. Car ces Barbares étant armés à la légère, ne pouvaient résister

aux Romains qui étaient pesamment armés. De tout ce grand nombre de Sarmates il n'en échappa qu'une petite partie qui se retira dans les forts des retranchemens, ou qui se sauva dans la forêt. L'empereur, sans s'amuser à poursuivre les fuyards, fit attaquer ces forts; ils furent emportés malgré la vigoureuse résistance des ennemis qui les défendirent comme leur dernier asyle.

Après cette victoire, Antonin mit ses troupes en quartier d'hiver, et se retira à Syrmium qui était le lieu le plus commode et le plus voisin. Pendant le séjour qu'il y fit, il écouta les plaintes que Demostratus et Praxagoras lui portèrent de la part des Athéniens contre Hérode *, et celles qu'Hérode lui fit contre ces envoyés. Ceux-ci accusaient Hérode de violence et de tyrannie; et, sur l'étroite liaison qu'il avait eue avec Verus, ils voulaient le faire passer pour complice de la prétendue conspiration que ce prince avait faite d'empoisonner Antonin. Et Hérode accusait Demostratus et Praxagoras d'avoir soulevé contre lui

* C'était ce célèbre rhéteur qui avait été précepteur de Marc Antonin et de Verus.

le peuple. Les ennemis d'Hérode étaient secrètement appuyés par les Quintiliens qui commandaient en Grèce, qui avaient beaucoup de crédit, et qui ne cherchaient qu'une occasion de se venger de ce qu'Hérode, en parlant des honneurs dont Antonin les avait comblés, et en faisant allusion à leur pays, car ils étaient originaires de la Troade, avait dit : *Ce Jupiter d'Homère n'est pas supportable d'aimer tant les Troyens.* Ce mot nuisit beaucoup plus à son auteur qu'à ceux contre lesquels il l'avait dit. La protection des Quintiliens ne fut pas inutile à Demostratus et à Praxagoras.

L'empereur et l'impératrice leur donnèrent plusieurs audiences, et les traitèrent avec tant de distinction, qu'Hérode s'en aperçut, et ne douta plus qu'Antonin ne favorisât les Athéniens par complaisance pour Faustine et pour une de ses filles, qui s'intéressaient pour eux. Un matin donc la jalousie d'un côté, et de l'autre la vive douleur qu'il sentit d'un accident qui venait de lui arriver, la foudre ayant tué deux belles esclaves qui le servaient et qu'il appelait ses filles, le troublèrent si fort, que plein de rage il alla chez l'empereur,

s'emporta extrêmement, et lui dit avec insolence: *Voilà les beaux fruits que je tire du commerce de Verus que vous avez envoyé chez moi. Appelez-vous rendre justice, que de me sacrifier à la passion d'une femme et d'un enfant?* Le capitaine des gardes se mit en état de l'arrêter ou de le tuer, mais Antonin l'en empêcha; et sans changer de visage, ni donner la moindre marque d'émotion, il se tourna vers les Athéniens, et leur dit: *Vous n'avez qu'à plaider votre cause, quoiqu'Hérode ne soit pas présentement d'humeur à vous entendre.* Demostratus parla avec tant de force, qu'il arracha des larmes à l'empereur, qui tourna toute sa colère contre les affranchis d'Hérode qu'il trouva les plus coupables, et qu'il punit pourtant, selon sa coutume, avec beaucoup de modération. Il remit entiérement la peine au père de ces deux filles qui avaient été tuées de la foudre, et il dit qu'il était assez puni par la douleur que cette perte lui devait causer.

Ceux qui ont écrit qu'Hérode fut relégué en Epire, ont pris sans doute pour un exil le séjour qu'une longue maladie l'obligea de faire à Oricum

à son retour de la Pannonie. En effet, comment accorder cet exil avec une lettre qu'Hérode écrivit quelque temps après à l'empereur, où il se plaint de ce qu'il ne lui faisait plus l'honneur de lui écrire, et lui demande qu'*était devenu le temps où dans un même jour il recevait jusqu'à trois courriers de sa part?* Comment l'accorder encore avec la réponse d'Antonin qui l'appelle *son ami*, et qui, après avoir dit un mot de ses quartiers d'hiver, donné quelques larmes à la mort de sa femme qu'il venait de perdre, et parlé de sa mauvaise santé, ajoute : « Je souhaite de tout mon cœur « que vous vous portiez bien, que vous ne doutiez « pas de la continuation de ma bienveillance, et « que vous n'ayiez point dans l'esprit que je vous « aie fait injustice en faisant punir quelques cou- « pables, que j'ai même traités plus favorable- « ment qu'ils ne méritaient. Je vous prie de n'en « être pas fâché; et si je vous ai offensé en quelque « autre chose, ou donné le moindre chagrin, de- « mandez-m'en raison dans le temple de la grande « Minerve à Athènes aux mystères des initiations: « car, dans le plus fort même de la guerre, le plus

« grand de tous mes souhaits a été d'y être initié.
« Dieu veuille que vous en fassiez la cérémonie! »
On n'écrit pas de cette manière à un homme qu'on a banni.

Le printemps ne fut pas plutôt venu, qu'Antonin, qui ne voulait pas donner aux Barbares le temps d'assembler de nouvelles forces, se mit en campagne pour les prévenir. Il passa le Danube et battit plusieurs fois les ennemis, qui perdant enfin toute espérance de pouvoir résister à un chef qui joignait la diligence et la vigilance au courage et à la sagesse, lui envoyèrent offrir des ôtages et lui demander la paix. Il n'était plus occupé qu'à répondre à leurs envoyés, et à recevoir plusieurs rois qui venaient eux-mêmes lui rendre hommage. Celui des Sarmates lui rendit seul cent mille prisonniers qu'il avait faits sur les Romains, et lui donna huit mille hommes de ses troupes, dont on envoya la meilleure partie contre les Anglais. L'empereur imposait à ces peuples des conditions plus ou moins dures, selon qu'ils avaient plus ou moins de pente à la révolte, et ils étaient tous en état de subir ce qu'il lui plairait d'ordonner; de

sorte que les terres des Marcomans, des Quades et des Sarmates allaient devenir provinces de l'empire, si la nouvelle de la révolte de Cassius *, qui s'était fait déclarer empereur en Syrie, ne fût arrivée dans ce temps-là. Cette nouvelle surprit l'empereur et releva le courage des Barbares, qui se prévalant de cette occasion, et toujours plus jaloux de leur liberté que de leur parole, obligèrent Antonin à leur remettre la plus grande partie des charges qu'il leur avait imposées, et à faire de nouveaux traités de paix bien moins avantageux pour lui que ceux qu'ils avaient jurés; et c'est sans doute par cette raison que, contre sa coutume, il ne spécifia pas les conditions de cette paix dans la lettre qu'il écrivit au sénat pour lui rendre compte de sa conduite.

Le dessein de s'emparer de l'empire ne pouvait jamais être fait par un homme plus capable que Cassius de le faire réussir; car il avait pour cela toutes les qualités nécessaires. Les victoires qu'il avait remportées en Arménie, en Arabie et en Egypte, lui avaient acquis l'estime et l'amour des

* An de J. C. 165.

soldats. Il avait de l'audace et de la fermeté ; il était patient dans les travaux et dissolu dans les plaisirs, prodigue de son bien et avide de celui des autres; il savait, selon les occasions, être doux et sévère, impie et religieux; et en fortifiant par le travail un naturel plein de finesses et de ruses, il avait acquis une adresse merveilleuse à cacher les vices qui étaient en lui, et à faire paraître les vertus qui n'y étaient pas. C'était lui qui avait rétabli la discipline dans les troupes, et il y était si sévère et si exact, qu'il ne pardonnait pas la moindre faute, et qu'il s'appelait lui-même un second Marius.

Il faisait mourir sans quartier les soldats qui avaient pris quelque chose par force dans les lieux où ils étaient en garnison. Pendant qu'il commandait l'armée en Allemagne, quelques compagnies auxiliaires ayant surpris sur les bords du Danube un corps de trois mille Sarmates fort en désordre, l'attaquèrent et le taillèrent en pièces; mais Cassius, au lieu de récompenser les capitaines de ces compagnies, les fit mettre tous en croix, en disant qu'ils ne devaient pas combattre sans ordre:

car que savaient-ils si ce n'était point là des embûches des ennemis, et s'ils n'exposaient pas les armes romaines à recevoir un très-grand affront? Cette cruauté excita une furieuse sédition dans les troupes. Cassius, qui entendit le bruit des soldats mutinés, sortit nu du lieu où il s'exerçait, et s'adressant aux plus hardis, leur dit d'un ton ferme et avec un visage menaçant: *Tuez votre général, si vous l'osez, et à la licence ajoutez le crime.* Cette hardiesse intimida les soldats, qui ne craignent que quand ils ne sont pas craints, et fit perdre courage aux ennemis qui, jugeant qu'une armée où l'on observait une discipline si exacte et si rigoureuse, qu'on punissait même des vainqueurs, était invincible, ne cherchèrent plus qu'à faire la paix. Cassius fut encore le premier qui fit couper les mains ou les jarrets aux déserteurs, et qui défendit aux soldats de porter d'autres provisions que du lard, du biscuit et du vinaigre. Il faisait lui-même toutes les semaines la revue de ses soldats, visitait leurs armes et leurs habits, et leur faisait faire l'exercice : car il disait que *c'était une honte de faire exercer des athlètes et des*

gladiateurs, et de ne pas faire exercer des soldats, qui trouvent le travail bien plus supportable quand ils y sont accoutumés. Il leur défendait sur toutes choses les superfluités et les délices; et quand il en surprenait quelqu'un en faute, il le faisait camper tout un hiver. Cette sévérité pour la discipline avait obligé Antonin de lui donner les légions qui s'étaient corrompues en Syrie pendant le voyage de Verus. Voici une lettre que l'empereur écrivit sur cela à un de ses lieutenans:

« J'ai donné à Cassius les légions que les débau-« ches de la Syrie et de Daphné avaient entiére-« ment corrompues, et que Cesonius Vectilianus « avait trouvées comme noyées dans les bains « chauds. Je crois que vous approuverez ma con-« duite, surtout connaissant vous-même Cassius « pour un homme de la sévérité et de la discipline « des anciens Cassius: car ce n'est que par-là que « les soldats peuvent être gouvernés. Vous savez « ce vers si célèbre d'un bon poète: * *La disci-« pline ancienne et l'ancienne sévérité, sont les « seuls soutiens de l'empire.* Faites seulement que

* Ennius.

« les convois ne manquent pas à mon armée ; et « si je connais bien Cassius, je vous réponds qu'ils « ne seront pas perdus. »

La réponse que ce lieutenant fit à l'empereur, sert encore à faire connaître les mœurs et la réputation de Cassius ; la voici :

« Vous avez très-bien fait de donner les légions « de Syrie à Cassius : car rien n'est plus nécessaire « à des soldats corrompus par les délices des Grecs, « qu'un général un peu sévère : il leur aura bientôt « retranché leurs bains chauds, et arraché les es- « sences et les fleurs dont ils se parfument. Les vi- « vres pour l'armée sont prêts : rien ne manque « sous un bon capitaine, car on ne demande et « on ne dépense que peu. »

Ce Cassius avec ses mœurs sévères était pourtant Syrien, fils de cet Héliodore qui, à cause de sa grande habileté dans la rhétorique, était parvenu à être secrétaire d'Adrien, et avait été ensuite gouverneur d'Egypte.

Mais la fortune qui ne saurait changer la naissance des hommes, leur donne d'ordinaire l'envie de la déguiser. Cassius ne se vit pas plutôt dans

quelque élévation, qu'il s'avisa de se faire descendre de cet ancien Cassius qui conjura contre César : car la conformité des noms fait souvent plus des deux tiers de la preuve. Après avoir fondé sa généalogie sur cette conformité, il voulut l'établir et la confirmer en imitant celui dont il se disait descendu. Comme lui il avait une haine secrète contre le nom d'empereur, et disait qu'*il n'y avait rien de plus insupportable que ce nom qui ne pouvait jamais être éteint : car celui qui l'éteignait le faisait toujours revivre ;* et il se piquait, comme lui, de vouloir rétablir l'ancienne république. *Que les dieux favorisent seulement le bon parti,* disait-il d'ordinaire, *les Cassius rendront encore à la république toute son autorité.* Cette haine fortifiée par une ambition démesurée, et flattée par quelques prédictions de devins qui ne manquent jamais dans ces rencontres, avait pensé éclater dès le temps même d'Antonin le pieux. Cassius, quoiqu'alors fort jeune, avait conspiré contre lui ; mais Héliodore, homme plein de sagesse et de gravité, étouffa cette conspiration dès sa naissance, espérant que son fils deviendrait plus sage et se corri-

gerait avec le temps. Cassius pendant la vie de son père fit semblant d'avoir profité de ses avis ; mais cette contrainte ne fit qu'irriter sa passion qui devint enfin si forte, qu'il ne pouvait presque plus la cacher. L'empereur Verus fut le premier qui s'en aperçut dans son voyage de Syrie; et, ravi d'avoir trouvé cette occasion de perdre un homme qui par ses grands exploits avait excité sa jalousie, il en écrivit en ces termes à Antonin :

« Cassius aspire à la royauté, comme cela m'a « paru, et comme cela avait déja paru sous le rè- « gne de mon aïeul votre père. Je vous prie donc « de le faire observer. Tout ce que nous faisons lui « déplaît, et il amasse de grandes richesses : il se « moque ouvertement de l'amour que nous avons « pour l'étude, et nous appelle, vous, une vieille « philosophie ridée, et moi, un petit débauché. « Voyez donc ce que vous avez à faire. Je n'ai au- « cune haine contre lui ; mais prenez bien garde « que vous et vos enfans ne vous trouviez mal un « jour d'avoir souffert dans vos armées un homme « que les soldats écoutent volontiers, et qu'ils « voient avec plaisir. »

Antonin imputa ce soupçon à la jalousie de Verus, ou à quelque haine particulière, et lui répondit :

« J'ai lu votre lettre, qui est plus digne d'un « homme soupçonneux et timide que d'un empe- « reur, et qui fait tort à notre règne. Si les dieux « ont résolu de donner l'empire à Cassius, il n'est « pas en notre pouvoir de l'empêcher. Vous savez « le mot de votre aïeul Adrien, *Personne n'a ja- « mais tué son successeur;* et si c'est contre l'or- « dre des dieux qu'il aspire à la royauté, il se per- « dra lui-même, sans que nous devenions cruels. « Ajoutez à cela qu'il n'est pas aisé de faire le pro- « cès à un homme que personne n'accuse, et qui, « comme vous dites, est si aimé des soldats. D'ail- « leurs, dans les crimes de lèze-majesté, le public « croit presque toujours qu'on fait injustice à ceux « même qui en sont visiblement convaincus. Avez- « vous oublié ce qu'Adrien disait sur cela : *Il n'y « a rien de plus malheureux que la condition des « princes; on ne croit jamais qu'on ait conspiré « contre eux, que quand on les voit assassinés?* « Domitien est le premier qui a dit ce beau mot,

« mais j'ai mieux aimé vous le citer d'Adrien,
« parce que les mots des tyrans n'ont pas tant de
« poids et d'autorité que ceux des bons princes.
« Que Cassius ait donc ses mœurs et ses manières,
« sur-tout puisqu'il est grand capitaine, sévère,
« vaillant et nécessaire à l'état. Car pour ce que
« vous insinuez dans votre lettre, que sa mort peut
« seule mettre mes enfans en sureté; que mes en-
« fans périssent, si Cassius mérite plus qu'eux d'être
« aimé, et s'il est plus expédient pour la république
« que Cassius vive que les enfans d'Antonin. »

L'événement seul fit connaître à l'empereur que Verus avait bien jugé des desseins de Cassius, et qu'il l'avait mieux connu que lui; mais il est ordinaire à la vertu de juger toujours favorablement des autres.

L'amour que les peuples avaient pour Antonin rendait bien difficile l'exécution des desseins de Cassius; et, quelque appuyé qu'il fût des peuples d'Egypte et de Syrie, il n'en serait jamais venu à bout, s'il ne s'était servi de la fausse nouvelle qui courut de la mort d'Antonin. On a prétendu même qu'il avait supposé cette nouvelle, et que Faustine

voyant son mari vieux et cassé par les maladies et par les fatigues, son fils Commode trop jeune pour lui succéder, et craignant elle-même de tomber du trône, était d'intelligence avec lui, et par un trait de politique fort extraordinaire, avait réveillé son ambition en lui offrant son lit, avec l'empire qu'elle prétendait conserver par ce moyen à ses enfans. Mais il n'y a pas d'apparence que Faustine eût pris de si fausses mesures, et il ne faut que le caractère seul de Cassius pour la justifier. Quoi qu'il en soit, il publia la nouvelle de cette mort avec toutes les marques d'une affliction très-sincère, et il y ajouta que l'armée de Pannonie ayant trouvé Commode trop jeune pour être empereur, l'avait nommé en sa place. Il n'en fallut pas davantage pour se faire confirmer ce titre; et après avoir disposé des principales charges de l'armée qu'il donna à ses amis, il songea à s'assurer de tout ce qui pouvait lui faire tête, et soumit en peu de temps tout le pays depuis la Syrie jusqu'au mont Taurus. En même temps il écrivit à son fils qui était gouverneur d'Alexandrie *, cette lettre

* Ou à son gendre Druncianus.

qui était comme une espèce de manifeste : « Il n'y « a rien de plus misérable qu'un état qui nourrit « dans son sein ces sortes de gens que toutes les « richesses du monde ne pourraient assouvir. Marc « Antonin est assurément un très-bon homme, « mais pour un vain titre de clémence il souffre « ceux dont il n'approuve pas lui-même la vie. Où « est ce Cassius dont nous portons inutilement le « nom ? où est Caton le censeur ? où est la disci- « pline de nos ancêtres ? Elle est morte avec ces « grands hommes, et aujourd'hui on ne la cherche « même plus. Antonin s'amuse à philosopher ; il « recherche quelle est la nature des éléments et « celle de l'ame, il parle tout le jour de ce qui est « honnête et juste, et n'a aucun soin de la républi- « que. Vous voyez donc que pour lui faire repren- « dre son ancienne forme, il faut nécessairement « employer le fer et le feu. Quoi ! je souffrirais ces « gouverneurs de province, s'il faut appeler gou- « verneurs et proconsuls des gens qui croient que « le sénat et Antonin ne leur ont donné les pro- « vinces qu'afin qu'ils s'y enrichissent, et qu'ils y « vivent dans les plaisirs ! Vous avez ouï dire que

« le capitaine des gardes de notre philosophe n'é-
« tait qu'un misérable la veille de son élévation à
« cette dignité, et que tout d'un coup il est devenu
« fort riche. D'où pensez-vous que viennent ces ri-
« chesses, si ce n'est des entrailles de la république
« et des biens des particuliers ? Mais à la bonne
« heure qu'ils soient si opulents, le trésor public
« s'enrichira de leurs dépouilles. Que les dieux fa-
« vorisent seulement le bon parti, les Cassius ren-
« dront encore à la république toute son autorité. »

Martius Verus, lieutenant-général qui, comme je l'ai déja dit, avait eu beaucoup de part aux victoires que Cassius avait remportées en Arménie, et qui commandait alors en Cappadoce, dépêcha des courriers à Antonin. Ce prince, craignant que Cassius ne trouvât moyen de se saisir de Commode ou de s'en défaire, écrivit d'abord secrètement à Rome pour le faire venir, et tâchait cependant de cacher cette nouvelle à ses troupes; mais dès qu'il sut qu'elle était divulguée, que le camp en était ému, et que les soldats faisaient des assemblées, il les fit appeler et leur parla en ces termes : « Mes compagnons, je ne viens ici ni pour

« me fâcher ni pour me plaindre ; car que sert-il
« de se fâcher contre la providence qui dispose de
« tout comme il lui plaît ? Peut-être que les plain-
« tes pourraient être plus permises quand on souf-
« fre injustement comme je fais. En effet, n'est-
« il pas bien fâcheux d'être incessamment jeté
« comme par des tempêtes dans de nouvelles
« guerres, et bien horrible de se voir engagé à
« une guerre civile ? Mais n'est-il pas encore et
« plus fâcheux et plus horrible de voir qu'il n'y
« a plus de fidélité parmi les hommes, et qu'un
« de ceux que je croyais le plus dans mes intérêts
« s'est soulevé contre moi sans que je lui aie jamais
« fait la moindre injustice, et que j'aie manqué
« en quoi que ce soit à son égard ? Où est désor-
« mais la vertu qui pourra être en sûreté ? où est
« l'amitié qu'on trouvera fidèle ? La bonne foi
« n'est-elle pas morte, et que peut-on espérer des
« hommes après cela ? Si ce danger ne regardait
« que moi seul, je ne m'en mettrais pas fort en
« peine, car je ne suis pas immortel ; mais comme
« c'est une révolte publique, nous sommes tous
« menacés également. Je voudrais bien que Cassius

« voulût venir ici, et que nous vidassions tous nos « différends devant vous ou devant le sénat, dans « les formes ordinaires de la justice. Car sans com- « bat de tout mon cœur je lui céderais l'empire, si « on jugeait que ce fût une chose utile à l'état. Ce « n'est que pour l'état que je supporte tant de tra- « vaux depuis si longtemps, et que je m'expose à « tant de fatigues; ce n'est que pour lui que je vis « depuis si longtemps éloigné d'Italie, vieux et « infirme comme je suis, et que je ne prends ni « un seul repas sans chagrin, ni un seul moment « de sommeil tranquille. Mais Cassius ne consen- « tirait jamais à cette proposition : car comment « se fierait-il à moi après sa noire perfidie? Cepen- « dant, mes compagnons, prenez courage; les Cili- « ciens, les Syriens, les Egyptiens et les Juifs n'ont « jamais été et ne seront jamais si vaillans que « vous, quand ils seraient autant au dessus de vous « en nombre qu'ils sont présentement au dessous. « Cassius lui-même, tout grand capitaine qu'il est, « et après toutes les grandes actions qu'il a faites, « ne doit être compté pour rien : car que peut « faire un aigle qui ne mène au combat que des

« colombes, et un lion qui ne mène que des biches?
« D'ailleurs, ce n'est pas Cassius qui a vaincu les
« Arabes et les Parthes, c'est vous. Et quelque
« réputation qu'il ait acquise dans cette guerre,
« n'avez-vous pas Martius Verus qui ne lui cède
« en rien, et qui a autant ou plus contribué que
« lui à toutes nos victoires? Mais à l'heure qu'il est
« Cassius a peut-être appris que je suis en vie, et
« s'est repenti de sa témérité : car s'il ne m'avait
« cru mort, il n'aurait jamais fait cette entreprise.
« Et quand il y persisterait encore, dès qu'il ap-
« prendra que nous marchons contre lui, la crainte
« et la honte lui feront également tomber les ar-
« mes des mains. La seule chose que j'appréhende,
« mes compagnons, c'est que Cassius, n'ayant pas
« le front de soutenir notre présence et de paraî-
« tre à nos yeux, ne se tue lui-même, ou que quel-
« qu'un, sachant que nous allons le combattre, ne
« nous rende ce méchant office, et ne me ravisse
« le prix le plus glorieux que je puisse attendre de
« ma victoire. Quel est donc ce prix? De pardon-
« ner à un ennemi; de témoigner de l'amitié à un
« homme qui a violé tous les droits de l'amitié, et

« de demeurer fidèle à un perfide. Cela vous paraî-
« tra peut-être incroyable, mais vous ne devez pas
« laisser d'en être persuadés : car enfin tout ce qu'il y
« a de bien n'a pas entièrement quitté la terre, et il
« nous reste encore quelques traces de l'ancienne
« vertu. Si les dieux me font la grace de mettre une
« heureuse fin à ces désordres, j'aurai la satisfaction
« de vous faire voir ce qui vous paraît présentement
« impossible ; et je tirerai au moins ce bien de ce
« grand mal, c'est que je convaincrai les hommes
« de cette importante vérité, qu'on peut faire un
« bon usage même des guerres civiles. »

Il écrivit la même chose au sénat, qui déclara Cassius ennemi public, et confisqua tous ses biens au profit de la ville *, l'empereur n'ayant pas voulu que ce fût au sien. Commode arriva cependant à l'armée. Antonin lui donna d'abord la puissance du tribunat; et, après avoir tout disposé pour la marche des troupes, il alla en Italie pour prendre l'impératrice et ses autres enfans, qu'il voulait mener à ce voyage. Etant arrivé au mont d'Albe, il écrivit ce billet à Faustine :

* An. de J. C. 175.

« Verus m'écrivait la vérité, quand il me don-
« nait avis que Cassius voulait usurper l'empire. Je
« crois que vous avez ouï parler de ce que les devins
« lui ont prédit. Venez donc au mont d'Albe où je
« vous attends, afin que, sous le bon plaisir des
« dieux, nous parlions de nos affaires ; et ne crai-
« gnez rien. »

Faustine lui fit cette réponse : « J'irai demain
« au mont d'Albe, comme vous me l'ordonnez :
« cependant je vous exhorte, si vous aimez vos
« enfans, à exterminer tous ces rebelles; c'est une
« méchante coutume à laisser prendre aux capi-
« taines et aux soldats, qui vous oppriment enfin
« immanquablement, si vous ne les prévenez. »

Faustine n'ayant pu partir pour aller au mont d'Albe, Antonin lui écrivit de se rendre à Formies où il devait s'embarquer; mais la maladie de leur fille aînée l'ayant retenue à Rome, elle lui écrivit cette lettre :

« Dans la révolte de Celsus, l'impératrice Faus-
« tine ma mère exhortait Antonin notre père a
« avoir premièrement de la piété pour les siens,
« et ensuite pour les étrangers : car un empereur

« ne peut pas se dire pieux, quand il n'a pas soin « de sa femme et de ses enfans. Voyez l'âge et l'état « de notre fils Commode ; notre gendre Pompe- « janus est vieux et étranger. Voyez donc ce que « vous avez à faire de Cassius et de ses complices. « N'épargnez point des traîtres qui ne vous ont « point épargné, et qui n'auraient épargné ni moi « ni nos enfans, s'ils étaient venus à bout de leur « entreprise. Je vous suivrai incessamment. La « maladie de Fadille ma empêché d'aller à For- « mies; mais si je ne puis vous y aller trouver, j'es- « père de vous joindre à Capoue : le bon air de « cette ville nous remettra moi et mes enfans. Je « vous prie d'envoyer à Formies votre médecin « Soteridas, car je n'ai aucune confiance en Sosi- « theus qui ne sait pas traiter un enfant.

« Calphurnius m'a rendu toutes vos lettres bien « cachetées : j'y ferai réponse si mon départ est « retardé, et je vous enverrai notre fidèle Cœci- « lius, qui aura ordre de vous apprendre de bou- « che tout ce que la femme de Cassius, ses enfans « et son gendre disent de vous, et que je ne puis « écrire. »

Cassius, qui était trop habile pour ne pas savoir que les grands crimes veulent être exécutés promptement, travaillait à attirer la Grèce dans son parti, pour s'ouvrir plus sûrement le chemin d'Italie. Prévoyant donc que le crédit et l'éloquence d'Hérode lui seraient utiles à ce dessein, il n'oubliait rien pour le gagner, et pour réveiller dans son esprit tout le ressentiment qu'il croyait qu'il avait eu contre Antonin. Mais Hérode sans écouter ses propositions, et sans achever de lire ses lettres, lui fit cette réponse, et la seule qu'il méritait : « Hérode à Cassius : *Tu es fou* *. »

Cassius ne fut pas plus heureux ailleurs ; il ne put ébranler aucune ville considérable, ni attirer à son parti que des hommes perdus de dettes et de vices. Ce mauvais succès commença à le décréditer parmi ses soldats ; et enfin, après avoir plutôt songé qu'il était empereur que l'avoir été effectivement, il fut tué trois mois et six jours après sa révolte. On porta sa tête à l'empereur, et elle lui fut présentée dans le temps qu'il passait à Formies, comme on peut le voir par la réponse

* Cette réponse était en un seul mot, μαίνῃ.

qu'il fit à la lettre que Faustine lui avait écrite après qu'elle eut reçu la nouvelle de la mort de Cassius. « On ne peut témoigner, ma chère Faus-« tine, plus de tendresse et de piété que vous en « faites paraître pour moi et pour nos enfans. J'ai « lu et relu à Formies la lettre par laquelle vous « m'exhortez à punir les complices de Cassius. « Mais pour moi j'ai résolu de pardonner à ses en-« fans, à sa femme et à son gendre; et je vais écrire « au sénat, afin que leur proscription ne soit pas « trop dure, ni leur punition trop sévère. Car il « n'y a rien qui rende si recommandable un em-« pereur romain, que la clémence. C'est elle qui « a élevé César et Auguste au rang des dieux, et « qui a fait mériter le nom de pieux à notre père. « Enfin si cette guerre avait pu se terminer selon « mes souhaits, Cassius même n'aurait pas été tué. « Soyez donc en repos. * *Les dieux prennent soin « de moi, et ma piété leur est agréable.* J'ai nommé « notre gendre Pompejanus consul pour l'année « prochaine. »

Cette clémence était admirée des uns, et con-

* C'est un vers d'Horace.

damnée des autres. Un de ces derniers ayant pris la liberté de demander à Antonin ce qu'il pensait qu'eût fait Cassius s'il eût vaincu, il lui fit cette réponse : *Nous n'avons pas si mal servi les dieux et nous n'avons pas vécu de manière que nous ayons dû craindre que Cassius nous vainquît.*

Il compta ensuite les princes qui avaient été chassés ou défaits par des rebelles, ou tués par leurs sujets, et montra qu'ils s'étaient attiré leur malheur par leurs cruautés ou par leur mauvaise conduite. *En effet*, dit-il, *Néron et Caligula ont été les seuls auteurs de leur infortune; Othon et Vitellius n'ont pas eu le courage de régner; et Galba s'est perdu par son avarice.* Il ajouta qu'*on ne trouverait presque pas de bon prince qui eût eu un pareil sort*, et cita pour exemples Auguste, Trajan, Adrien et Antonin le pieux, qui avaient triomphé de leurs ennemis domestiques, dont la plupart avaient été tués contre les ordres du vainqueur ou à son insu. Il serait à souhaiter que cette maxime fût vraie ; mais on n'a que trop éprouvé dans les siècles suivans, qu'elle ne l'est pas toujours. Antonin écrivit ensuite au sénat, et voici

ce qui nous reste de sa lettre : « En faveur donc de « ma victoire, vous avez donné à mon gendre Pom- « pejanus votre agrément pour le consulat. Il y a « déja longtemps que son âge aurait dû être ho- « noré de cette dignité, s'il ne s'était présenté des « hommes d'un très-grand mérite, envers lesquels « il était juste que la république s'acquittât de ce « qu'elle leur devait. Pour ce qui regarde la révolte « de Cassius, je vous prie et je vous conjure de « vous départir de votre sévérité ordinaire, et de « ne pas faire ce tort à ma piété et à ma clémence, « ou plutôt à la vôtre, de condamner personne à « la mort. Qu'aucun sénateur ne soit puni, qu'on « ne verse le sang d'aucun homme noble. Rappelez « les exilés, et que les proscrits jouissent de leurs « biens. Plût à Dieu pouvoir aussi retirer du tom- « beau ceux qui sont morts ! Car je n'approuve « nullement la vengeance qu'un empereur prend « de ses injures particulières ; elle paraît toujours « trop grande, quelque juste qu'elle soit. C'est « pourquoi vous pardonnerez aux enfans de Cas- « sius, à sa femme et à son gendre. Mais que « dis-je, vous pardonnerez ? Eh, ils n'ont rien fait.

« Qu'ils vivent donc en repos, et qu'ils sentent qu'ils « vivent sous le règne de Marc Antonin. Qu'on leur « rende le bien de leur famille; qu'ils aient leur « or, leur argent et leurs meubles; qu'ils soient ri- « ches sans crainte et dans une entière liberté, et « que partout où ils iront ils y portent des mar- « ques de ma piété et de la vôtre. Ce n'est pas une « grande clémence que de pardonner aux enfans « et aux femmes des proscrits; je vous prie de faire « davantage pour l'amour de moi : délivrez de la « mort, de la proscription, de la crainte, de la « haine, de l'infamie, en un mot mettez à couvert « de toutes sortes d'injures tous les complices qui « sont du corps des sénateurs et des chevaliers, et « donnez cela à mon règne, afin que dans le crime « de lèze-majesté on approuve, ou du moins que « l'on excuse la mort de ceux qui ont été tués dans « le désordre de la guerre. »

La lecture de cette lettre fut suivie de mille acclamations et de mille bénédictions. Cependant l'empereur, après avoir fait enterrer la tête de Cassius et témoigné la douleur qu'il avait de sa mort, continua son voyage pour achever d'appaiser cette

révolte, et de faire rentrer dans le devoir les peuples et l'armée d'Orient. Il commença par l'Egypte, et pardonna à toutes les villes qui avaient pris le parti de Cassius ; il laissa même à Alexandrie une de ses filles pour gage de son amitié.

En arrivant à Pelusium il trouva qu'on y célébrait à l'honneur de Serapis, des fêtes où l'on accourait de tous les côtés de l'Egypte, et qui donnaient lieu à mille débauches et à mille excès. Sans craindre donc le murmure des peuples qui ne souffrent pas volontiers qu'on touche à leur religion, il abolit ces fêtes, et ordonna que les sacrifices du dieu seraient faits en particulier par les prêtres, sans que le peuple y pût assister. Partout où il passait, il allait dans les temples, dans les écoles et dans tous les lieux publics, et instruisait les peuples, en s'entretenant familièrement avec eux, et en leur expliquant les plus grandes difficultés de la philosophie, de sorte qu'il laissa partout des marques de sa sagesse.

La première chose qu'il fit en Syrie, ce fut de brûler toutes les lettres qui avaient été trouvées dans le cabinet de Cassius, afin de n'être pas forcé

malgré lui de haïr quelqu'un. D'autres prétendent que Martius Verus, que l'empereur avait envoyé devant lui en Syrie, dont il lui avait donné le gouvernement pour le récompenser de sa fidélité, les avait déja brûlées de sa propre autorité, disant que cela serait agréable à l'empereur; mais que s'il avait le malheur de lui déplaire, il ne serait pas fâché de mourir pour sauver la vie à tant de gens. Cet exemple de l'amour du prochain est bien rare dans un payen, mais je ne sais s'il n'est pas aussi rare dans un courtisan.

Sur la fin de cette année, Antonin fut proclamé *imperator* pour la huitième fois, car les médailles joignent ce VIII^e^ titre avec la XXIX^e^ année de sa puissance tribunitienne.

Faustine mourut dans ce voyage, au pied du mont Taurus. Antonin fut sensiblement touché de sa mort; et le sénat, croyant qu'elle l'aurait aigri contre les complices de la révolte, et qu'il ne pouvait recevoir de plus grande consolation que de les voir immoler à sa douleur, augmenta sa sévérité par complaisance et par flatterie : vices qui souvent ne règnent pas moins dans les com-

pagnies les plus illustres, que dans le cœur des particuliers. Mais l'empereur, averti de cette disposition du sénat, lui écrivit une seconde fois pour l'assurer que cette sévérité ne ferait qu'irriter sa douleur; il les pria de ne faire mourir personne, et finit sa lettre par ces paroles : *Si je ne puis obtenir de vous la vie de tous les complices, vous me ferez souhaiter la mort.*

Afin qu'il n'arrivât plus de semblables révoltes, il ordonna qu'à l'avenir personne ne commanderait dans la province où il serait né.

De tous les enfans de Cassius, l'aîné appelé Mecianus, gouverneur d'Alexandrie, fut tué dans son gouvernement le même jour que son père le fut en Syrie. Héliodore fut seul envoyé dans une île, les autres furent simplement bannis, et on leur laissa leur bien. Sa fille Alexandra, et son mari Druncianus, eurent la liberté de se retirer où ils voudraient, ou de demeurer à Rome. Antonin leur conserva tous leurs priviléges, et eut toujours tant d'égards pour eux, que dans un grand procès qu'ils eurent devant le sénat, il défendit à leurs parties de leur reprocher, ni directement

ni indirectement, les malheurs de leur famille, et qu'il en fit condamner à l'amende pour y avoir manqué.

Cependant le sénat, qui vit qu'il ne pouvait faire sa cour au prince par ses cruautés, tâcha de la faire en inventant de nouveaux honneurs pour Faustine. Il ne se contenta pas de lui élever un temple; il lui fit faire une statue d'or, et ordonna que toutes les fois que l'empereur irait au théâtre, on placerait cette statue dans le lieu d'où l'impératrice avait accoutumé de voir les jeux, et que les principales dames romaines seraient autour de son siége. Mais voici une espèce de flatterie bien plus nouvelle : il décerna à Antonin et à Faustine des statues d'argent, les fit placer dans le temple de Vénus, et leur érigea un autel où il ordonna que toutes les filles de Rome iraient faire des sacrifices, le jour de leurs noces, avec leurs fiancés.

Antonin remercia le sénat de tous ces honneurs; et de son côté, à l'exemple d'Antonin le pieux, il fonda une société de filles qu'il fit élever à ses dépens, et qu'il appela Faustiniennes, et bâtit un temple à sa femme dans le bourg où elle était

morte. Ce temple eut ensuite un sort digne de la divinité qui y présidait : car il fut consacré à l'empereur Héliogabale qui était le véritable dieu de l'impureté.

Après avoir rétabli le calme dans l'Orient, Antonin reprit le chemin de Rome. Il fit quelque séjour à Smyrne ; et, comme tout le monde l'était allé saluer, il se souvint un soir qu'il n'avait pas vu Aristide, et craignit de l'avoir négligé : car c'était une de ses principales maximes de distinguer et d'honorer toujours la vertu, et de traiter chacun selon son mérite. Il témoigna son inquiétude à ses courtisans, et surtout aux Quintiliens qui étaient gouverneurs de la Grèce. Ils l'assurèrent qu'Aristide n'était pas venu, car ils n'auraient pas manqué de le démêler dans la foule et de le lui présenter. En effet, ils le lui amenèrent le lendemain. Dès qu'Antonin le vit, *Aristide*, lui dit-il, *d'où vient que vous avez tant tardé à nous venir voir?— Je travaillais*, répondit Aristide, *et vous savez mieux que personne, que quand on travaille, l'esprit ne peut souffrir que rien vienne interrompre sa méditation.* L'empereur, charmé de ce

caractère simple et naturel, lui dit : *Quand vous entendrons-nous donc?—Vous n'avez*, répliqua Aristide avec la même liberté, *qu'à me donner aujourd'hui un sujet, et vous m'entendrez demain : car nous ne sommes pas de ceux qui hasardent leurs discours, mais de ceux qui les travaillent : je vous demande seulement la permission de faire entrer tous mes amis.—Je le veux*, dit l'empereur. — *Mais à condition*, ajouta Aristide, *qu'ils battront des mains tant qu'il leur plaira, qu'ils applaudiront et qu'ils crieront comme si vous n'étiez pas présent.—Oh! pour cela*, repartit l'empereur en souriant, *c'est ce qui dépendra de vous, vous en serez le maître.* Aristide prononça le lendemain l'éloge de la ville de Smyrne avec beaucoup de succès. Nous avons encore cette oraison parmi ses ouvrages.

De Smyrne l'empereur alla à Athènes, où il fut initié, selon ses souhaits, aux grands mystères de Cérès, qui était la plus solennelle et la plus religieuse de toutes les dévotions des payens. Car, pour y être admis, il fallait avoir toujours mené une vie très-innocente, et n'avoir pas le moindre

crime à se reprocher. C'était même la coutume de s'y préparer par un examen général, qu'on faisait devant un prêtre commis pour juger de l'état de ceux qui se présentaient.

Il fit beaucoup d'honneurs aux Athéniens, et établit dans leur ville des professeurs de toutes sortes de sciences avec de gros appointemens, leur fit à tous des présens magnifiques, et leur accorda beaucoup de priviléges et d'immunités. En repassant la mer, il essuya une horrible tempête où il pensa périr. Dès qu'il fut à Brindes, il quitta l'habit de guerre, et le fit quitter à tous ses soldats, qui sous son règne ne furent jamais vus qu'en robe dans l'Italie.

Il fut reçu à Rome avec toutes les marques de joie.* Et d'abord, parce qu'il avait été près de huit ans absent, il distribua à tout le peuple huit pièces d'or par tête; leur remit tout ce qu'ils devaient au trésor public et particulier depuis soixante ans; fit brûler au milieu de la place tous leurs billets; donna à son fils Commode la robe virile, le fit prince de la jeunesse, l'associa à l'empire, triom-

* An de J. C. 176.

pha avec lui, le nomma consul pour l'année suivante, et, pour honorer son consulat, suivit à pied son char aux jeux du cirque. Il se retira ensuite pour quelque temps à Lavinium, entre les bras de la philosophie qu'il appelait *sa mère*, en l'opposant à la cour qu'il nommait *sa marâtre*. Il avait toujours dans la bouche ce mot de Platon: *Que les peuples seraient heureux, si les philosophes étaient rois, ou si les rois étaient philosophes!* Cependant, comme il savait bien qu'un peuple victorieux et paisible ne peut se passer de spectacles, et que la prudence veut même qu'on l'amuse par des jeux innocens, pour le délasser de son travail, et pour l'empêcher de penser à des nouveautés qui sont toujours funestes à la république, il lui en donna de magnifiques, quoique naturellement il prît lui-même peu de part à ces divertissemens.

Pendant que Rome jouissait de la présence de son empereur et des délices de la paix que ses travaux lui avaient procurée, Smyrne fut ruinée par le feu*, et par un tremblement de terre qui accabla sous les ruines de ses édifices la plus grande partie

* An de J. C. 177.

de ses habitans. Aristide écrivit sur cela de lui-même à l'empereur une lettre si touchante, qu'il ne put s'empêcher de pleurer en la lisant, et que sur l'heure même il donna ses ordres, établit les fonds nécessaires, et commit un sénateur pour faire rebâtir cette ville, de manière qu'elle n'eût aucun sujet de regretter son ancienne magnificence. Les habitans de Smyrne, pleins de reconnaissance pour Aristide, lui érigèrent une statue de bronze au milieu de la grande place. Chose assez singulière, et qui seule peut marquer un siècle heureux : l'honneur qui était dû à la seule libéralité du prince, fut rendu tout entier à l'éloquence de l'orateur. Antonin récompensa en cette occasion la fidélité de Smyrne, et les services qu'elle avait rendus. Car, dans la révolte des Parthes, Atidius Cornelianus qui commandait en Syrie ayant été chassé et blessé, et ses troupes pillées et mises en fuite, Smyrne les recueillit, enterra Cornelianus qui mourut de ses blessures, et le peuple se piqua à l'envi de bien traiter les soldats, et leur donna à tous des habits, des armes et de l'argent, comme Venuse avait fait autrefois à ceux qui s'étaient sauvés de

la défaite de Cannes. Ce que l'empereur fit pour Smyrne, il l'avait déja fait en Italie et ailleurs pour plusieurs autres villes qui avaient eu le même sort, comme Carthage, Ephèse et Nicomédie.

Les dépenses de ses spectacles, les présens qu'il fit au peuple, les sommes immenses qu'il donna pour faire rebâtir les villes ruinées par les tremblemens de terre et par le feu, et les remises qu'il fit au peuple des impôts dans ses nécessités les plus pressantes, suffisent pour détruire le reproche qu'on lui a fait de n'être pas libéral. Il était véritablement fort économe, et, à l'exemple de son père Antonin le pieux, il ménageait avec beaucoup de soin ses finances; mais, lorsqu'il s'agissait de la gloire de l'état ou du soulagement des peuples, il poussait ses largesses jusqu'à la prodigalité, persuadé que ce sont les seules occasions où il est permis aux princes d'être prodigues, et que l'avarice est alors un mal très-dangereux. Il avait même accoutumé de dire que les sujets qui voient un prince libéral en public et ménager dans son domestique, paient les charges avec plus de joie, parce qu'ils sont convaincus que ses richesses sont

la source de leur abondance et de leur félicité. Le peu de justice qu'on rendait sur cela à Antonin ne doit pas surprendre : les largesses mal entendues des princes sont les seules que le peuple honore du beau nom de libéralité ; celles que règlent la raison et la prudence passent pour avarice dans son esprit : car il n'a jamais connu la différence qu'il y a entre donner et perdre, et il ne juge des dons que par son avidité. Il est certain que Rome n'avait jamais eu un prince si bienfaisant qu'Antonin ; aussi fut-il le premier qui bâtit un temple à la déesse qui préside aux bienfaits, et qui était peut-être la seule vertu à qui les Romains n'avaient point encore rendu de culte. Mais il n'appartenait d'introduire ce culte nouveau qu'à celui qui en savait si parfaitement toutes les cérémonies et tous les usages, et qui les pratiquait sans aucune interruption. Les médailles marquent qu'il reçut sur la fin de cette année pour la neuvième fois le titre d'*imperator*, qu'elles joignent avec la XXXI^e^ année de sa puissance tribunitienne.

Fabia dont il a déja été parlé, qui avait été la maîtresse de Verus quoiqu'elle fût sa sœur, et qui

n'avait pas moins d'ambition que d'impudence, tâchait de tirer de ses appas mourans un dernier service, et n'oubliait rien pour obliger Antonin à l'épouser. L'empereur qui la connaissait mieux qu'il n'avait connu Faustine, et qui d'ailleurs ne songeait en aucune manière à se remarier, résista toujours à ses sollicitations. On a écrit que pour ne pas donner une marâtre à ses enfans il prit une concubine. Il n'est pas toujours bien sûr de vouloir réfuter ce qu'on dit des hommes, sous prétexte que cela est contraire à leurs discours : car il n'y a pas toujours une harmonie parfaite entre leurs paroles et leurs actions; mais, comme la vie d'Antonin répond parfaitement partout à ses maximes, on peut sûrement douter de cette particularité ; et il ne faut d'autre marque de sa fausseté que le remerciment admirable qu'il fait aux dieux dans son premier livre, de n'avoir pas été élevé plus longtemps auprès de la concubine de son aïeul. Comment aurait-il voulu donner à ses enfans un exemple, qu'il remercie les dieux de n'avoir pas eu longtemps dans la maison où il fut élevé?

La paix dont on jouissait alors ne dura pas deux

ans. Les Scythes et les peuples du Nord reprirent les armes, et attaquèrent les lieutenans de l'empereur, qui n'étaient pas en état de faire une longue résistance. Cela obligea Antonin à se préparer au départ : il alla donc au sénat, et pour la première fois lui demanda l'argent du trésor public.

Cet argent était en son pouvoir, s'il avait voulu se servir de son autorité; mais il disait que les empereurs n'avaient rien à eux en propre, non pas même le palais où ils habitaient, qui appartenait, ce sont ses termes, au sénat et au peuple. Il maria ensuite son fils à Crispine*, fille de Brutius Valens homme consulaire ; et, après avoir fait les noces sans aucun faste et comme un simple particulier, il alla dans le temple de Bellone, et y fit la cérémonie du javelot. Cette cérémonie était fort ancienne, et on ne la faisait que lorsqu'on allait porter la guerre au-delà de la mer, dans des pays fort éloignés. L'empereur entrait dans le temple, prenait le javelot sanglant qui y était gardé, et le lançait par-dessus la colonne qui était vis-à-vis dans le cirque Flaminien.

* An de J. C. 178.

Les Romains voyant l'empereur vieux et cassé, prêt à partir pour s'aller encore exposer à tous les dangers d'une nouvelle guerre, et craignant en même temps de se voir privés de ce prince et de la sagesse qui semblait ne respirer que par lui, s'assemblèrent devant le palais pour le prier de ne les quitter qu'après leur avoir donné des préceptes pour leur conduite, afin que si les dieux le retiraient, ils pussent, avec ce secours, continuer de marcher dans le chemin de la vertu où il les avait fait entrer par son exemple. Antonin, touché de ces bonnes dispositions, passa trois jours entiers à leur expliquer les plus grandes difficultés de la morale, et à leur donner des maximes courtes pour régler toutes leurs actions.

Il partit ensuite avec Commode au commencement d'août, et donna le commandement de l'armée à Paternus. Les Scythes perdirent la meilleure partie de leurs troupes dans le premier combat, qui fut si opiniâtre, qu'il dura depuis le matin jusqu'au soir. L'armée proclama alors pour la dixième fois Antonin *imperator*.

Il serait à souhaiter qu'on eût un détail exact de

ces dernières campagnes qui furent si glorieuses à ce prince; mais, comme il ne nous reste aucun auteur qui en ait écrit, il faut se contenter de savoir que cette guerre ne fut pas moins difficile que les premières; que le roi des Scythes fit trancher la tête à plusieurs de ses officiers, suspects d'avoir quelque intelligence avec les Romains; qu'Antonin donna plusieurs combats très-sanglans, où la victoire fut toujours dûe à sa prudence, et aux grands exemples de valeur qu'il donna à ses troupes; qu'il fut toujours à leur tête dans les lieux les plus exposés; qu'il bâtit des forts où il mit de bonnes garnisons pour tenir le pays en bride, et que dans le temps qu'il allait ouvrir la troisième campagne, au commencement de mars, il fut attaqué à Vienne * d'une maladie qui l'emporta en peu de jours. On prétend que ses médecins avancèrent sa mort pour faire leur cour à Commode. Si cela est vrai, comme Dion l'assure, Antonin avait plus de raison qu'il ne pensait de se dire à lui-même, comme il faisait souvent : *Combien de choses avons-nous qui font desirer notre mort à une*

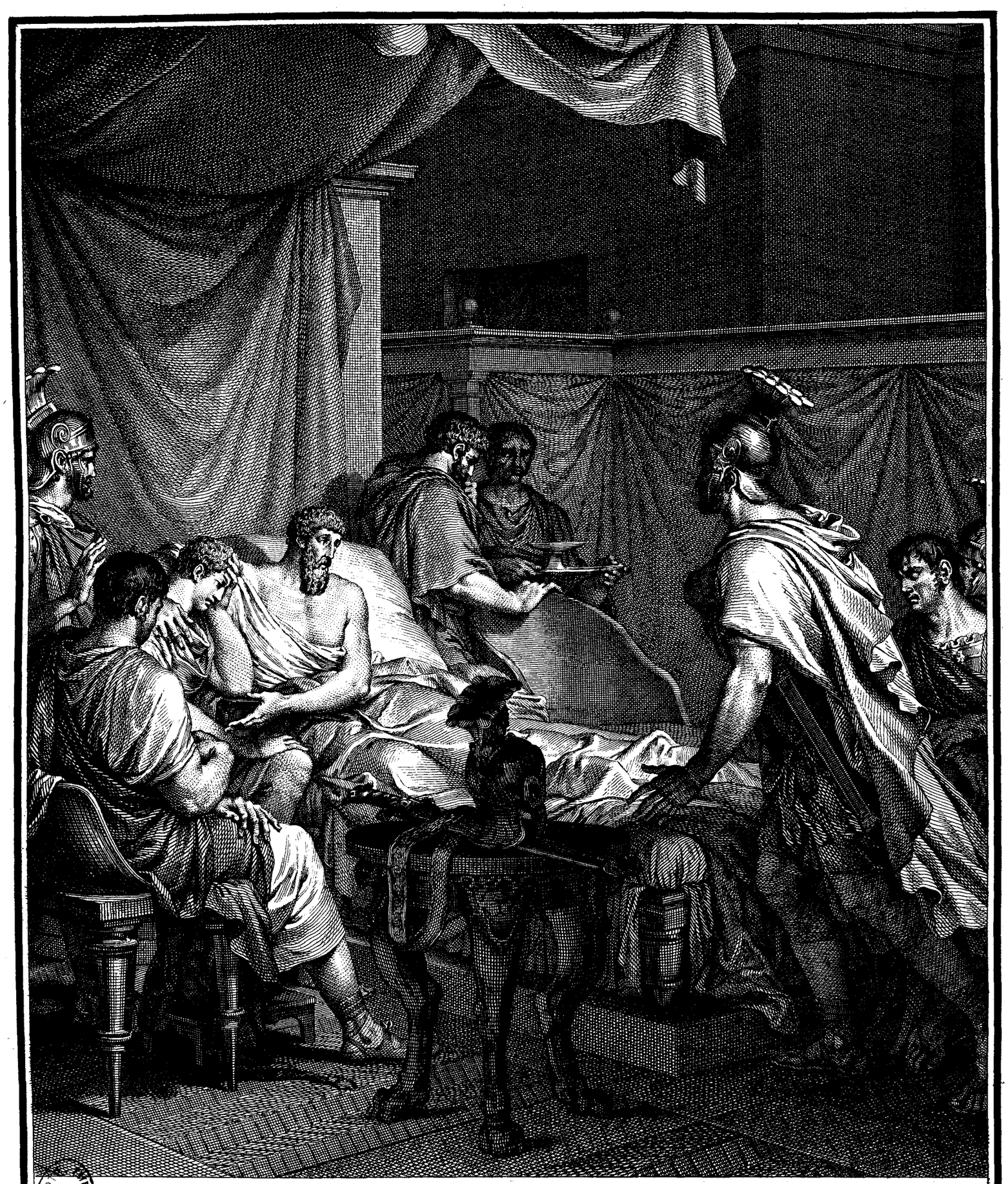
* En Autriche. D'autres disent à Syrmium.

infinité de gens ! Ceux que j'ai le plus aimés sont ceux qui veulent que je meure, espérant que ma mort leur procurera peut-être quelque soulagement. Et il ne manqua pas de pratiquer en cette occasion le précepte qu'il se donnait en même temps : *Ne sors pourtant pas de la vie en leur voulant du mal ; mais au contraire, selon ta bonne coutume, témoigne-leur tous les sentimens d'amitié, de douceur et de bienveillance.* Car le même Dion rapporte qu'il eut un très-grand soin de cacher la cause de sa mort ; qu'il recommanda son fils à l'armée ; et que quand le tribun vint à l'ordre, il le lui renvoya en disant, *Allez au soleil levant.* Mais la grande jeunesse de Commode, qui n'avait encore donné aucune marque d'un naturel si vicieux, rend cette particularité peu vraisemblable ; et elle est manifestement contredite par Hérodien, qui fait voir que ce prince ne se corrompit qu'après la mort d'Antonin. La haine qu'il s'attira bientôt par ses cruautés, fit sans doute qu'on lui imputa volontiers un parricide, afin qu'il n'y eût point de crime dont il ne se fût noirci, les peuples croyant toujours facilement que les

princes ont fait tout ce que leurs dernières actions font voir qu'ils ont été capables de faire. La maladie d'Antonin fut bientôt désespérée. Dans cette extrémité qui est ordinairement l'écueil de la fermeté de tous les hommes, ce sage empereur fit connaître que les vérités dont il avait toujours fait profession étaient si profondément gravées dans son cœur, que rien n'était capable de les effacer. Mais si, d'un côté, sa soumission aux ordres de la providence lui faisait recevoir la mort agréablement, de l'autre, l'amour qu'il avait pour ses peuples remplissait son cœur d'amertume et de crainte. A mesure que sa dernière heure approchait, il sentait augmenter ses inquiétudes, et le jour qui précéda celui de sa mort, il le passa dans une continuelle agitation. Les exemples de tous les princes qui, étant montés fort jeunes sur le trône, n'avaient pas eu la force de résister à leurs vices, à leur fortune et à leurs flatteurs, lui repassaient incessamment dans l'esprit. La vie de Néron et celle de Domitien augmentaient encore son trouble; et il craignait que son fils, ne pouvant se soutenir dans un pas si glissant, n'oubliât la

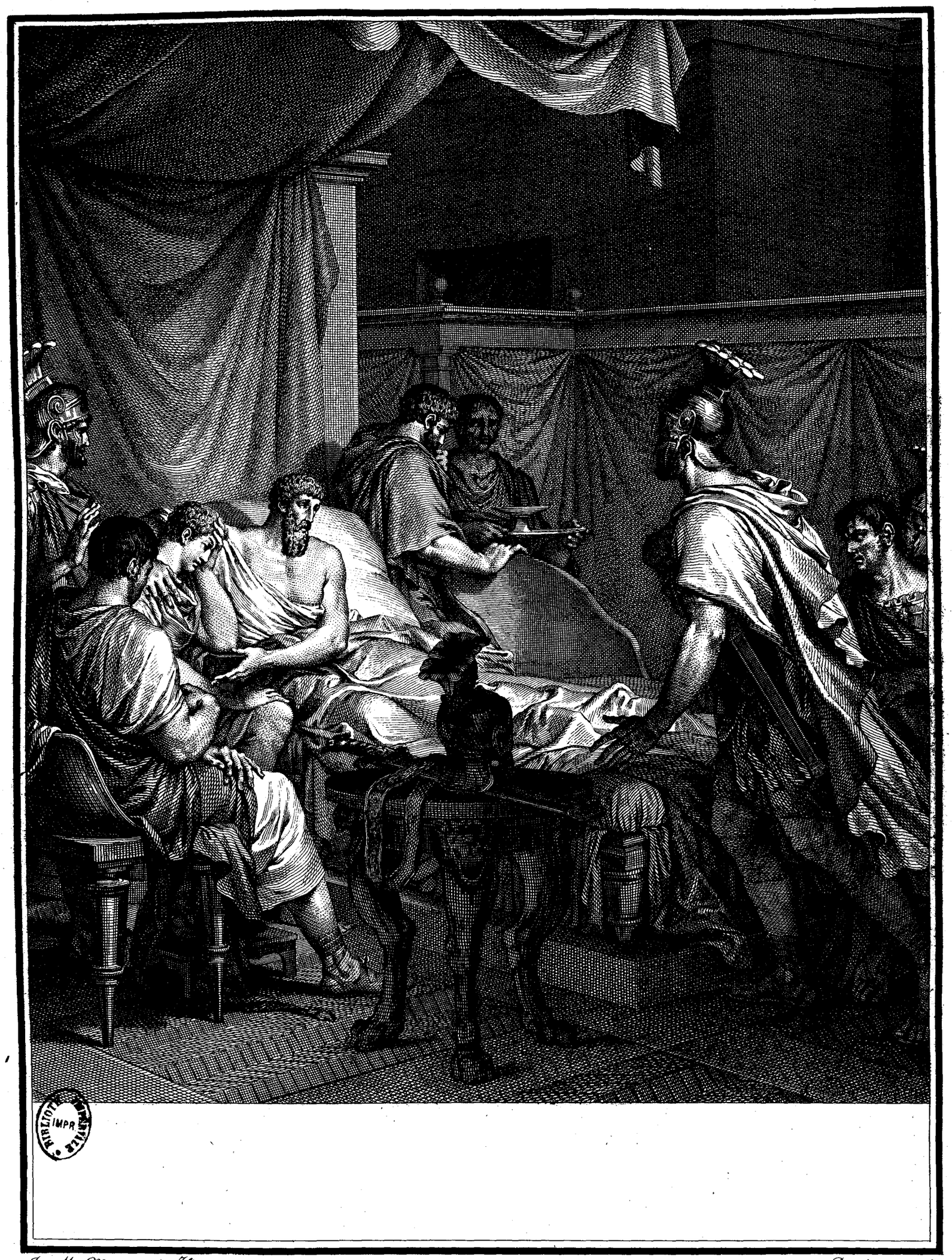
bonne éducation qu'il lui avait donnée, et que laissant perdre toutes les semences de vertu qu'on avait cultivées avec tant de soin, il ne se plongeât dans toutes sortes de débauches, et ne devînt enfin le tyran de ses peuples, au lieu d'en être le père et le protecteur. D'un autre côté il voyait ses conquêtes du Nord mal affermies, des peuples enclins à la révolte, des ennemis qui avaient encore les armes à la main, et qui étaient alors d'autant plus à craindre, qu'ils avaient été souvent vaincus. Il appréhendait donc avec beaucoup de raison, que sa mort ne réunît tous ces peuples, et ne les portât à profiter de la jeunesse et du peu d'expérience de son fils, pour effacer la honte de leurs défaites. Combattu par toutes ces pensées, flottant entre la crainte et l'espérance, et l'ame accablée de soins, il commanda qu'on fît entrer ses amis et ses principaux officiers. Quand il les vit autour de son lit, il fit approcher Commode, et ramassant le peu qui lui restait de force, il se mit en son séant, et leur parla en ces termes:

« La douleur que vous témoignez de me voir « en l'état où je suis, ne me surprend point. La

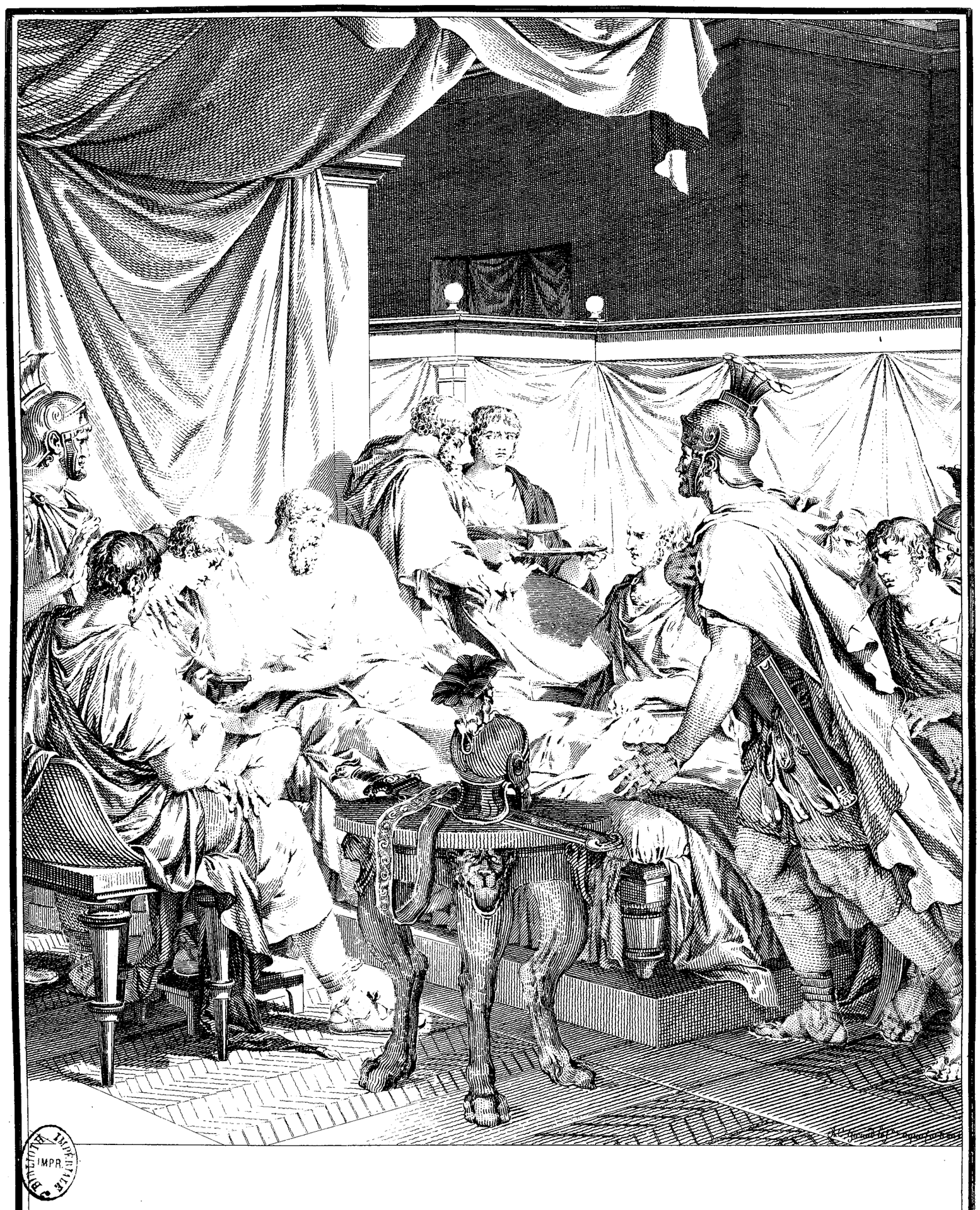


J. M. moreau le jeune. pinx.

Lambrun. Sculp.



J. M. Moreau le J.e inv.t 1801 Dambrun Sculp.t


BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

« compassion est naturelle aux hommes, et les « maux qu'ils voient eux-mêmes l'augmentent « toujours. Mais je suis persuadé que ces larmes « que je vois couler partent pour moi d'une autre « source; et les sentimens que j'ai pour vous, me « font raisonnablement attendre de votre part une « amitié réciproque. Voici le temps favorable qui « va nous donner lieu, à moi de connaître si j'ai « bien placé l'estime et la considération que j'ai « toujours eues pour vous, et à vous de me témoi- « gner votre reconnaissance, en faisant voir que « vous n'avez pas oublié les bienfaits que vous avez « reçus de moi. Vous voyez devant vos yeux mon « fils que vous avez élevé vous-mêmes, et qui, ve- « nant d'entrer dans l'âge de l'adolescence comme « dans une mer orageuse, a besoin de sages gou- « verneurs, de peur qu'emporté par ses passions, « comme par des vents impétueux, il n'aille se je- « ter dans les vices. Au lieu donc d'un père qu'il va « perdre, faites qu'il en retrouve plusieurs en vous; « ayez soin de sa jeunesse; donnez-lui les conseils « dont il a besoin; représentez-lui que ni toutes les « richesses du monde ne sont suffisantes pour rem-

« plir le luxe des tyrans, ni les gardes qui veillent
« autour de leurs palais ne sont capables de les dé-
« fendre contre la haine des peuples. Faites-lui
« remarquer qu'on ne voit de règnes longs et tran-
« quilles, que des princes qui, au lieu d'exciter la
« haine par leurs cruautés et par leur violence,
« ont au contraire, par leur douceur, fait naître
« l'amour dans le cœur de leurs sujets. Dites-lui
« sans cesse que ce ne sont jamais ceux qui servent
« par contrainte, mais ceux qui obéissent volon-
« tairement, qui demeurent fidèles dans toutes
« sortes d'épreuves, et qui ne peuvent en aucune
« rencontre être soupçonnés ni de flatterie ni de
« dissimulation. Qu'il sache que voilà les seuls
« qui ne tombent jamais dans la désobéissance, a
« moins qu'ils n'y soient forcés par les mauvais
« traitemens. Mais en même temps ne vous lassez
« point de lui remettre devant les yeux combien
« il est difficile et nécessaire, dans un pouvoir ab-
« solu, de modérer ses desirs et de leur donner des
« bornes. Si vous l'instruisez de ces vérités, si vous
« le faites incessamment ressouvenir de ce qu'il
« vient d'entendre, avec la satisfaction de former

« un bon empereur pour vous et pour tout l'em-
« pire, vous aurez la consolation de rendre à ma
« mémoire le plus grand de tous les services, puis-
« que vous l'immortaliserez par ce moyen. »

En disant ces dernières paroles, il fut surpris d'une faiblesse qui lui ôta l'usage de la voix; il tomba sur son lit, et mourut le lendemain, laissant un regret infini à ceux de son siècle, et un souvenir éternel de sa vertu à la postérité. Dès que la nouvelle de sa mort fut publique, ce fut une affliction générale dans l'armée et dans toute l'Italie. Jamais on n'avait vu un si grand deuil, et jamais Rome n'avait été dans une consternation pareille. Il semblait que la gloire, que la félicité de l'empire, que tout fût mort avec Antonin : les uns l'appelaient leur père, les autres leur frère; ceux-ci leur vaillant capitaine, ceux-là leur bon empereur, leur prince prudent, sage, et le modèle de toutes les vertus; et, ce qui est très-rare, parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnaient tous des louanges différentes, il n'y en avait pas un seul qui ne dît la vérité. Le sénat et le peuple l'adorèrent avant même que ses funérailles fussent

achevées; et, comme si c'eût été peu de chose que de lui élever une statue d'or dans la chambre Julienne* et de lui décerner tous les honneurs divins, on déclara sacriléges ceux qui n'auraient pas dans leur maison, selon leur fortune, ou un portrait ou une statue d'Antonin.

Ainsi mourut, à cinquante-neuf ans presque accomplis, le meilleur et le plus grand empereur que Rome eût jamais eu. Il régna neuf ans avec son frère, et dix ans tout seul. Et le plus grand bonheur de sa vie fut de mourir avant que d'avoir connu les méchantes inclinations de son fils, qui fut un monstre en toute sorte de vices.

* Lieu où le Sénat s'assemblait.

RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.

REMARQUE

SUR

LE TITRE DE CET OUVRAGE.

On a expliqué en vingt manières le titre de ce livre, mais il me paraît qu'elles sont toutes mauvaises. Le grec dit, *Douze Livres de l'empereur Marc Antonin à soi-même*, Τὰ εἰς ἑαυτὸν ; ce qui ne peut jamais signifier ici, ni de *soi-même*, ni *pour son usage*. Ce sage empereur a voulu marquer par ce titre, que ces douze livres ne sont qu'un recueil de réflexions qu'il faisait en se parlant à lui-même, en s'adressant à lui. En effet, Antonin ne parle jamais qu'à lui dans tout l'ouvrage; et cette manière de s'entretenir soi-même est la plus courte, ou, pour mieux dire, la seule voie pour se corriger de ses défauts, et pour guérir son ame de tous les vices qui la corrompent. On ne saurait donner une idée plus juste de cette méthode d'Antonin, qu'en la comparant à ce qu'Horace dit qu'il faisait lui-même en se servant de sa raison :

> ..... Neque enim cùm lectulus aut me
> Porticus excepit, desum mihi. Rectius hoc est :
> Hoc faciens vivam melius : sic dulcis amicis
> Occurram : hoc quidam non belle. Numquid ego illi
> Imprudens olim faciam simile? Hæc egò mecùm
> Compressis agito labris.

« Car quand je suis dans mon lit, ou que je me promène sous les por-
« tiques, je mets à profit tout ce temps-là. Cela est mieux fait, dis-je en
« moi-même; en suivant cette maxime je vivrai plus heureux; je me
« rendrai par-là plus agréable à mes amis; un certain homme ne s'est pas
« bien trouvé d'avoir fait ceci; serais-je assez malheureux pour com-
« mettre jamais une telle faute? Voilà les réflexions que je fais en moi-
« même. » Et c'est précisément aussi ce que faisait Marc Antonin. Le peu de loisir que lui pouvait laisser le soin d'un grand empire, était employé à ces sortes de conversations, qu'il écrivait sur le champ afin de s'en mieux souvenir, et afin qu'elles servissent de témoin contre lui-même, s'il lui arrivait jamais de violer quelqu'un des engagemens qu'il y avait pris.

RÉFLEXIONS MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.

LIVRE PREMIER.

I.

J'AI appris de mon aïeul Verus, à avoir de la douceur et de la complaisance.

II.

La réputation que mon père a laissée après lui, et la mémoire que l'on a conservée de ses actions, m'ont enseigné à être modeste, et à n'avoir rien d'efféminé.

III.

Ma mère m'a formé à la piété; elle m'a en-

seigné à être libéral, et non-seulement à ne faire jamais de mal à personne, mais à n'en avoir pas même la pensée. De plus, elle m'a accoutumé à la frugalité, et à fuir le luxe des riches.

IV.

Mon bisaïeul m'a enseigné à n'aller point aux écoles publiques, à avoir chez moi les plus habiles maîtres, et à connaître qu'en ces sortes de choses on ne saurait jamais trop dépenser.

V.

J'ai l'obligation à mon gouverneur de ne pas favoriser plus un parti que l'autre dans les courses de chariots ni dans les combats des gladiateurs, d'être patient dans les travaux, d'avoir besoin de peu, de savoir travailler de mes mains, de ne me mêler point des affaires des autres, et de ne donner nul accès aux délateurs.

VI.

Diognetus m'a appris à ne m'amuser point à des choses vaines et frivoles, à ne point ajouter foi aux charlatans et aux enchanteurs, et à ne rien croire de tout ce qu'on dit des conjurations des démons, et de tous les autres sortiléges de cette

nature. Il m'a fait voir que je ne devais point nourrir de cailles, ni être attaché à ces sortes de divertissemens et de superstitions. J'ai appris de lui à souffrir qu'on parle de moi avec une entière liberté, et à m'appliquer entièrement à la philosophie. C'est lui qui est cause que j'ai eu pour maîtres, premièrement Bacchius, ensuite Tandasis, et après cela Mecianus; que je me suis accoutumé à écrire des dialogues dès mon enfance, à n'avoir pour me coucher qu'un petit bois de lit couvert d'une peau, et à imiter en tout la manière des philosophes grecs.

VII.

Rusticus m'a fait voir que j'avais besoin de corriger mes mœurs et d'en prendre soin; que je devais éviter l'orgueil des sophistes; ne point écrire sur les sciences, ne point faire de harangues pour le plaisir; ne pas chercher à faire admirer au peuple ma patience et l'austérité de ma vie; n'étudier ni la rhétorique, ni la poétique, et ne pas m'attacher à l'élégance du discours; n'être point en robe dans ma maison, et ne rien faire qui sentît le faste; écrire mes lettres d'un style simple, et tel

que celui de la lettre qu'il écrivit à ma mère lorsqu'il était à Sinuesse ; être toujours prêt à pardonner à ceux qui m'auraient offensé, et à les recevoir toutes les fois qu'ils voudraient revenir à moi ; lire avec application, ne pas me contenter d'entendre superficiellement les choses, et ne pas croire facilement les grands parleurs. Enfin je lui ai l'obligation de m'avoir fait connaître les commentaires d'Epictète, dont il me fit présent.

VIII.

J'ai appris d'Apollonius à être libre et ferme dans mes desseins ; à ne suivre jamais que la raison, même dans la plus petite chose ; à être toujours égal dans les douleurs les plus aiguës, dans la perte des enfans, et dans les longues maladies. J'ai connu par son exemple, qu'on peut être en même temps sévère et doux : il m'a fait voir qu'il ne faut avoir ni chagrin ni emportement quand on enseigne les autres, et que la moindre de toutes les vertus, c'est la science et la facilité que l'on a à la communiquer. Enfin j'ai appris de lui, de quelle manière il faut recevoir les bienfaits de ses amis, sans ingratitude et sans bassesse.

IX.

Sextus m'a enseigné par son exemple, à être doux, à gouverner ma maison en bon père de famille, à avoir une gravité simple sans affectation, à vivre conformément à la nature, à tâcher de deviner et de prévenir les souhaits et les besoins de mes amis, à souffrir les ignorans et les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, et à m'accommoder à la portée de tout le monde; ce qu'il pratiquait si heureusement, que, quoiqu'il eût dans le commerce plus de douceur et de complaisance que les flatteurs mêmes, il ne laissait pas de conserver de l'autorité, et de s'attirer le respect qui lui était dû. Personne n'a jamais été plus propre que lui à trouver et à ranger méthodiquement les préceptes nécessaires pour la conduite de la vie; il n'a jamais donné la moindre marque de colère, ni d'aucune autre passion: cependant, au milieu de cette espèce d'insensibilité qu'il avait contractée, il ne laissait pas d'être capable d'une véritable amitié. Il jouissait d'une fort grande réputation sans la moindre vanité, et il possédait une science universelle, sans aucune ostentation.

X.

J'ai appris d'Alexandre le grammairien, à ne dire point d'injures dans la dispute, et à ne reprocher ni un barbarisme, ni un solécisme, ni aucune autre faute contre la langue; mais à proposer adroitement la question comme elle doit être proposée, en faisant semblant de répondre, ou d'appuyer ce qu'on a dit, ou de vouloir aider à rechercher la vérité de la chose, sans se mettre en peine des mots, ou enfin par quelque autre manière d'avertissement indirect, mais qui n'ait rien de rude.

XI.

Fronton m'a fait connaître que les rois sont environnés d'envieux, de fourbes et d'hypocrites, et que ceux qu'on appelle les nobles sont sans affection.

XII.

Alexandre le platonicien m'a appris qu'on ne doit jamais, sans la dernière nécessité, dire ni écrire à personne, Je n'ai pas le temps de faire telle ou telle chose; ni alléguer les affaires dont on est accablé, pour s'empêcher de rendre à tout

le monde tous les bons offices que le lien de la société exige de nous.

XIII.

Catulus m'a appris que nous ne devons jamais mépriser les plaintes de nos amis, quelque injustes qu'elles puissent être; mais au contraire qu'il faut tâcher, par toutes sortes de voies, de guérir leurs soupçons et de regagner leur confiance; qu'il faut toujours dire du bien de ses précepteurs, comme faisaient Domitius et Athenodotus, et aimer véritablement ses enfans.

XIV.

Je dois aux enseignemens de mon frère Severus l'amour que j'ai pour mes parens, pour la vérité et pour la justice. C'est lui qui m'a fait connaître Thrasea, Helvidius, Caton, Dion et Brutus, et qui m'a donné l'envie de gouverner mon état avec des lois toujours égales pour tout le monde, et de régner de manière que mes sujets aient une entière liberté. C'est de lui que j'ai appris à avoir pour la philosophie un fidèle attachement, sans que rien m'en puisse jamais détourner; à être bienfaisant et libéral, à avoir toujours de l'espérance,

à ne soupçonner jamais que mes amis puissent manquer d'amitié pour moi, à ne leur cacher en aucune rencontre le sujet qu'ils pourraient me donner de me plaindre d'eux, et à faire ensorte qu'ils n'aient jamais la moindre peine à deviner mes sentimens sur ce qui m'est agréable ou désagréable. Enfin, c'est lui qui m'a appris par son exemple, à être sincère et naturel.

XV.

Maximus m'a fait voir qu'il faut être le maître de soi-même, et ne se laisser jamais emporter à ses passions, conserver du courage dans les maladies et dans tous les accidens de la vie les plus fâcheux, avoir les mœurs aisées et mêlées de douceur et de gravité, expédier ses affaires sans se plaindre et sans être chagrin. Il était d'une probité si reconnue, que, quoi qu'il dît, on était persuadé que c'était ses véritables sentimens, et quoi qu'il fît, que c'était sans aucun mauvais dessein. Il n'admirait jamais rien, il n'était surpris ni étonné de rien; il agissait sans précipitation et sans lenteur; on ne voyait jamais sur son visage aucune marque d'irrésolution, d'abattement, de chagrin, de colère ou

de confiance. Il aimait à faire du bien et à pardonner; il haïssait le mensonge, et il avait un naturel si heureux, et un esprit si droit et si juste, qu'on voyait bien que ces rares qualités étaient plutôt en lui des présens de la nature, que des fruits de l'étude et du travail. Jamais il n'a donné lieu de soupçonner qu'il méprisât quelqu'un, ou qu'il s'estimât plus que les autres. Enfin il aimait la raillerie, mais c'était une raillerie qui n'avait rien ni de bas ni de piquant.

XVI.

La vie de mon père a toujours été pour moi une leçon continuelle de clémence, et de fermeté inébranlable dans les desseins formés après une mûre délibération. Il était insensible à la vaine gloire qui accompagne ce qu'on appelle ordinairement les honneurs; il aimait le travail assidu; il était toujours prêt à écouter favorablement ceux qui avaient à proposer quelque chose qui pouvait être utile à l'état; aucune considération ne pouvait l'empêcher de traiter chacun selon son mérite et selon les qualités qu'il reconnaissait en lui. Il savait user à propos de sévérité et d'indul-

gence ; il avait renoncé de bonne heure à l'amour ; il était modeste, civil et honnête ; il laissait à ses amis la liberté de manger ou de ne point manger avec lui ; il n'exigeait point d'eux qu'ils l'accompagnassent dans ses voyages ; et ceux que la nécessité de leurs affaires avaient empêchés de le suivre, le retrouvaient toujours le même pour eux à son retour. Dans les conseils il recherchait avec un très-grand soin et une patience infinie ce qu'il fallait faire, et jamais, pour avoir plus tôt fini, il ne se contentait des premiers expédiens qu'on lui proposait. Il avait une amitié toujours égale pour ses amis, dont il ne se lassait jamais, et dont il n'était jamais entêté. En quelque état qu'il se trouvât il était toujours content, et paraîssait toujours gai. Il prévoyait de loin ce qui pouvait arriver, et dans les choses de la plus petite conséquence il donnait les ordres nécessaires sans aucune ostentation. Il s'opposait de tout son pouvoir aux acclamations du peuple et à toutes les autres marques de flatterie. Il conservait avec soin ses revenus qui sont les nerfs de l'empire, et il modérait autant qu'il lui était possible ses dépenses ordinaires, sans se

mettre en peine des plaintes et des reproches que cette exactitude lui attirait. Il n'était point superstitieux dans le culte qu'il rendait aux dieux, et ne tâchait point de gagner la faveur du peuple par des présens, par des flatteries et par des douceurs. Mais il était modéré en tout, toujours ferme, toujours égal, et aussi attaché à toutes les bienséances, qu'ennemi déclaré de toutes les nouveautés. Pour les commodités de la vie, qu'une grande fortune ne manque jamais de donner, il en jouissait avec beaucoup de liberté et sans aucun faste; mais, avec la même simplicité dont il savait en jouir, il savait aussi s'en passer. Il s'est toujours conduit de manière que personne n'a jamais pu dire de lui qu'il fût un sophiste, un diseur de bons-mots, un homme qui sentît l'école; au contraire il a toujours passé pour un homme sage, consommé dans les affaires, entièrement éloigné des bassesses et de la flatterie, et très-capable non-seulement de se conduire, mais aussi de conduire les autres. Il honorait les véritables philosophes, et supportait ceux qui ne l'étaient pas. Il était d'un commerce aisé et agréable, et d'une conversation enjouée et

plaisante, mais qui ne fatiguait jamais. Comme un homme qui n'était point attaché à la vie, il avait un soin médiocre de sa personne, sans rechercher la bonne grace et sans la mépriser; et ce qu'il avait de plus en vue, c'était de se mettre en état de n'avoir besoin que rarement de médecins et de toutes leurs drogues. Il cédait sans envie à ceux qui excellaient ou en éloquence, ou dans la connaissance de l'histoire, de la morale et des lois, ou de quelqu'autre science que ce pût être, et leur accordait sa protection, afin qu'ils pussent acquérir la gloire qu'ils devaient attendre. En toutes choses il suivait exactement les coutumes de nos pères, et n'affectait point de faire paraître que son but était de les imiter. Il n'était ni impatient ni inquiet, et il ne se lassait jamais ni d'être dans un même lieu, ni de travailler longtemps à une même affaire. Dès que les violens maux de tête auxquels il était fort sujet étaient passés, il reprenait tout aussitôt, et avec une nouvelle vigueur, ses occupations ordinaires. Il avait peu de secrets, et ceux qu'il avait regardaient toujours l'état. Il faisait paraître beaucoup de prudence et

de modération dans les spectacles qu'il donnait, dans tous les ouvrages publics, et dans les largesses qu'il faisait au peuple; et en toutes choses il regardait plutôt à ce qu'il fallait faire, qu'à la gloire qui lui en pouvait revenir. Il ne se mettait jamais dans le bain à une heure indue; il n'aimait pas à bâtir; il n'était ni délicat pour sa bouche, ni difficile pour ses habits, ni soigneux d'avoir de beaux esclaves. Les robes qu'il portait ordinairement à sa maison de Lorium, étaient faites dans le village prochain. A Lanuvium il n'avait le plus souvent qu'une tunique; et quand il prenait un manteau pour aller à Tusculum, il se croyait obligé d'en faire des excuses. Voilà quelles étaient ses manières. Il n'avait rien de rude, rien d'indécent, rien d'outré, enfin rien qui passât les bornes d'une juste modération. Et tout ce qu'il faisait, c'était avec tant de suite, tant d'ordre, tant de fermeté, et il y avait un si grand rapport entre toutes ses actions, qu'il semblait toujours qu'il avait eu du temps pour s'y préparer. On pourrait lui appliquer ce qu'on a dit de Socrate, qu'il savait également se passer et jouir des choses dont la plûpart

des hommes ne peuvent ni se passer sans faiblesse ni jouir sans emportement; et il n'y a pas de plus grande marque d'une ame forte et invincible, que de pouvoir se posséder dans l'un et dans l'autre de ces deux états. Il fit paraître encore une constance merveilleuse dans la maladie de Maximus.

XVII.

Je dois remercier les dieux de m'avoir donné de bons aïeux, un bon père, une bonne mère, une bonne sœur, de bons précepteurs, de bons domestiques, de bons amis, et tout ce qu'on peut souhaiter de bon; de m'avoir fait la grace de ne rien faire qui ait pu les désobliger, quoique je me sois trouvé quelquefois en de certaines dispositions où quelque chose de semblable aurait bien pu m'échapper, si l'occasion s'en fût présentée; mais, par un bienfait tout particulier des dieux, il ne s'est jamais offert aucune de ces occasions qui auraient pu me faire tomber dans ce malheur.

Je leur ai encore l'obligation de ce que je n'ai pas été élevé plus longtemps auprès de la concubine de mon aïeul, et de ce que j'ai préservé ma

jeunesse de toutes sortes de taches. C'est par un effet de leur bonté que j'ai eu pour père un prince qui seul aurait pu me guérir de toute sorte d'orgueil, et me faire connaître qu'un empereur peut vivre de manière qu'il n'aura besoin ni de gardes, ni d'habits d'or et de pourpre, ni d'avoir la nuit dans son palais de ces flambeaux soutenus par des statues, ni de toutes les autres choses qui marquent le faste; mais qu'il peut être habillé simplement, et vivre en tout comme un particulier, sans pourtant manquer ni de vigueur ni de courage pour se faire obéir dans les choses où le bien de l'état demande qu'il se serve de son pouvoir: que j'ai eu un frère dont les grandes qualités et les bonnes mœurs pouvaient me donner une noble émulation, et qui ne manquait pour moi ni de respect ni de tendresse, et des enfans de corps et d'esprit bien faits. Je dois encore rendre graces aux dieux de n'avoir pas permis que j'aie fait un plus grand progrès dans la rhétorique, dans la poétique, et dans toutes les autres sciences de cette nature, qui m'auraient peut-être retenu par leurs charmes si j'y avais mieux réussi; de ce que

j'ai élevé de bonne heure ceux qui ont eu soin de mon éducation aux dignités et aux emplois qu'ils m'ont paru souhaiter ; et de ce que, sous prétexte qu'ils étaient jeunes, je ne les ai pas renvoyés en les flattant de l'espérance que je les avancerais dans un autre temps ; enfin de ce que j'ai connu Apollonius, Rusticus et Maximus. C'est par une grace toute particulière de ces mêmes dieux, que je me suis souvent appliqué à connaître véritablement quelle est la vie la plus conforme à la nature ; de sorte qu'il n'a pas tenu à eux, à leurs inspirations ni à leurs conseils que je ne l'aie suivie : et si je ne puis encore vivre selon ces règles, c'est ma faute ; cela vient de ce que je n'ai pas obéi à leurs avertissemens, ou plutôt, si je l'ose dire, à leurs ordres et à leurs préceptes ; qu'un corps aussi faible et aussi valétudinaire que le mien a pu résister à toutes les fatigues que j'ai essuyées ; que je n'ai point eu de commerce criminel avec Bénédicte ni avec Théodotus, et que j'ai été guéri de bonne heure de toutes les amours qui avaient surpris mon cœur ; qu'ayant été souvent en colère contre Rusticus, je n'ai rien fait dont je

puisse me repentir dans la suite ; que ma mère ayant à mourir fort jeune, a pourtant passé ses dernières années avec moi ; que toutes les fois que j'ai voulu assister quelque pauvre, ou d'autres gens qui avaient besoin de mon secours, on ne m'a jamais répondu que je n'avais point de fonds pour le faire ; que je ne suis jamais tombé dans la nécessité de recevoir ce même secours des autres ; que j'ai une femme si douce et si complaisante, pleine de tendresse pour moi, et d'une merveilleuse simplicité de mœurs ; que j'ai trouvé des précepteurs habiles pour mes enfans. Une grande marque encore du soin des dieux pour moi, c'est que, dans mes songes, ils m'ont enseigné des remèdes pour mes maux, et particulièrement pour mes vertiges et pour mon crachement de sang, comme cela m'arriva à Gayette et à Crisse ; qu'ayant une très-grande passion pour la philosophie, je ne suis tombé entre les mains d'aucun sophiste, que je ne me suis point amusé à lire leurs livres, ni à démêler les vaines subtilités de leurs raisonnemens, ni à vouloir pénétrer dans la connaissance des choses célestes. Tous les avan-

tages dont je viens de parler ne peuvent venir que des dieux et de la fortune.

Ceci a été écrit dans le camp, au pays des Quades, sur le bord du fleuve Granua.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

I.

Il faut se dire le matin quand on se lève : Aujourd'hui j'aurai à faire à un importun, à un ingrat, à un brutal, à un fourbe, à un envieux, à un méchant homme. Tous ces vices ne viennent à ces gens-là que de l'ignorance où ils sont du bien et du mal. Mais pour moi, qui après avoir examiné la nature de l'un et de l'autre, ai connu que le bien n'est autre chose que ce qui est honnête, et le mal que ce qui est honteux, et qui après avoir soigneusement réfléchi sur la nature de ceux qui péchent, ai vu qu'ils sont tous mes parens, non-seulement par le sang, mais par l'esprit et par cette portion de la divinité dont ils sont participans, je ne saurais jamais, ni être offensé par aucun d'eux : car il n'est pas en leur pouvoir de me faire tomber dans aucun vice; ni me fâcher contre un homme qui m'est si proche, ou le haïr : car nous sommes nés pour nous aider les uns les autres, comme les pieds, les

mains, les paupières, les dents. Il est donc contre la nature de se nuire les uns aux autres, et c'est nuire que d'avoir de la haine ou de l'aversion.

I I.

Tout ce que je suis, c'est un peu de chair, un peu d'esprit et une ame. Quitte donc les livres, ne te travaille plus tant, tu n'en as pas le loisir; mais reconnaissant que tu commences déja à mourir, n'aie que du mépris pour cette chair qui n'est qu'un peu de sang mêlé avec de la poussière, des os, une peau, et un tissu de veines, de nerfs et d'artères. Considère ensuite ce que c'est que tes esprits, un vent qui n'est pas toujours le même, et que l'on attire et rejette incessamment par la respiration. Il ne reste que la troisième partie, qui est l'ame. Fais donc ces réflexions : Tu es vieux; ne souffre plus qu'elle soit esclave, ne souffre plus qu'elle soit emportée par des mouvemens contraires à sa nature, comme une marionnette est remuée par des ressorts étrangers. Ne souffre plus qu'elle se fâche de ce que les destinées lui ont envoyé, ni qu'elle veuille éviter ce qu'elles lui préparent.

III.

Tout ce qui vient des dieux porte les marques de leur providence; ce que l'on impute même au hasard et à la fortune, se fait ou par la nature, ou par la liaison et l'enchaînement des causes que la providence régit : toutes choses prennent de là leur cours. De plus, il y a une nécessité absolue que tu ne saurais changer, et il en revient une utilité pour tout l'univers dont tu fais partie. Or ce qui est utile au tout, et qui contribue à sa conservation, est en même temps utile à chacune de ses parties; et l'univers n'est pas moins conservé et entretenu par les divers changemens des êtres composés, que par les changemens des élémens. Que cela te suffise, que ce soient là tes maximes et tes règles; mais défais-toi de cette soif insatiable de livres, afin que tu ne sortes pas de la vie en murmurant, mais avec une véritable joie, et en remerciant les dieux de tout ton cœur.

IV.

Souviens-toi depuis quel temps tu remets à faire ces réflexions, et combien de fois tu as refusé de te servir des occasions que les dieux t'ont

présentées. Il est pourtant déja temps de connaître de quel monde tu fais partie, et que tu es descendu de cet esprit qui gouverne l'univers. Souviens-toi aussi que le temps de ta vie est limité, et que si tu ne t'en sers pour te rendre tranquille, il s'envolera, t'emportera avec lui, et ne reviendra jamais.

V.

A toute heure applique-toi fortement, et comme homme et comme Romain, à faire avec gravité, avec douceur, avec liberté et avec justice, tout ce que tu fais, et à éloigner toutes les autres pensées qui pourraient t'en détourner. Or le moyen le plus sûr de les éloigner, c'est de faire chaque action comme si elle devait être la dernière de ta vie, sans témérité, sans aucune révolte contre la raison, sans déguisement, sans amour propre, et avec un parfait acquiescement aux ordres des dieux. Tu vois le petit nombre de choses qu'on a à pratiquer pour mener une vie heureuse et divine : car les dieux ne demanderont rien davantage à celui qui suivra ces règles.

VI.

Tu te déshonores, mon ame, tu te déshonores;

cependant tu n'auras pas toujours le temps de t'honorer toi-même : car la vie de chacun s'enfuit, et la tienne s'est presque entièrement écoulée pendant que tu négliges d'avoir du respect pour toi, et que tu fais consister ta félicité dans les jugemens des autres.

VII.

Pourquoi les choses du dehors t'occuperaient-elles? Fais-toi du loisir pour apprendre quelque chose de bon et d'honnête, et cesse de courir çà et là comme si tu étais agité par un tourbillon. Il y a encore un autre abus à éviter : c'est que la plûpart des actions de ceux qui travaillent le plus en ce monde, ne sont qu'une laborieuse oisiveté et des niaiseries d'enfant, parce qu'ils n'ont pas un but certain, auquel ils dirigent toutes leurs pensées et tous leurs efforts.

VIII.

Il arrive bien difficilement qu'on soit malheureux pour ne pas savoir ce qui se passe dans le cœur des autres ; mais il est impossible qu'on ne le soit, si l'on ignore ce qui se passe dans son propre cœur.

IX.

Il faut avoir toujours devant les yeux quelle est la nature de l'univers, et quelle est la tienne; quel rapport a celle-ci avec celle-là, et quelle partie de quel tout elle est; et se souvenir qu'il n'y a personne qui puisse t'empêcher de dire et de faire des choses convenables à cette nature, dont tu es une portion.

X.

Théophraste, dans la comparaison qu'il a faite des péchés, autant qu'il est possible de les comparer en suivant les vues générales, décide en grand philosophe, que ceux qui viennent de la concupiscence, sont plus grands que ceux qui viennent de la colère : car celui que la colère fait agir, semble résister à sa raison malgré lui et avec une secrète douleur; mais celui qui obéit à sa concupiscence, vaincu par la volupté, paraît plus intempérant et plus efféminé dans ses fautes. C'est donc avec beaucoup de raison, et avec une vérité qui fait honneur à la philosophie, qu'il a ajouté que le crime qu'on fait avec plaisir, est plus grand et plus punissable que celui qu'on fait avec dou-

leur et avec tristesse. En effet, celui qui est en colère ressemble beaucoup plus à un homme qui a reçu quelque offense, et que sa douleur force à se venger; au lieu que le voluptueux se porte de son propre mouvement à l'injustice, pour assouvir sa passion.

XI.

Fais et pense chaque chose comme pouvant sortir de la vie à chaque moment. S'il y a des dieux, ce n'est pas une chose bien fâcheuse que de quitter le monde, car ils ne te feront aucun mal; et s'il n'y en a point, ou qu'ils ne se mêlent pas des affaires des hommes, qu'ai-je affaire de vivre dans un monde sans providence et sans dieux? Mais il y a des dieux, et ils ont soin des hommes, et ils ont donné à chacun le pouvoir de s'empêcher de tomber dans de véritables maux; et si dans toutes les autres choses qui arrivent nécessairement il y avait aussi des maux qui fussent de ce nombre, les dieux y auraient pourvu, et nous auraient donné les moyens de les éviter. Mais ce qui ne peut même rendre l'homme pire qu'il n'est, comment pourrait-il rendre la vie de l'homme plus malheureuse?

Car si la nature avait souffert ce désordre, ce serait donc ou parcequ'elle l'aurait ignoré, ou parceque, l'ayant connu, elle n'aurait pu ni le corriger ni le prévenir. Or il est absurde de penser que la nature qui gouverne le monde, ait fait ou par ignorance ou par impuissance une si lourde faute, que de permettre que les biens et les maux arrivent indifféremment et sans distinction aux méchans et aux bons : la mort et la vie, l'honneur et le déshonneur, la douleur et le plaisir, la pauvreté et les richesses. Toutes ces choses n'étant par elles-mêmes ni honteuses ni honnêtes, arrivent également aux bons et aux méchans. Elles ne peuvent donc être ni de véritables maux, ni de véritables biens.

XII.

Il est d'une nature intelligente de penser avec quelle vitesse tout s'évanouit ; que l'univers absorbe bientôt tous les corps, et que le temps en efface incontinent la mémoire; quels sont tous les objets sensibles, et particulièrement ceux qui nous attirent par la volupté ou qui nous rebutent par la douleur, et ceux auxquels l'orgueil des hommes a attaché un éclat si généralement vanté ; com-

bien tous ces objets sont vils, méprisables, honteux, sujets à la corruption et à la mort même. Elle doit penser encore qui sont ceux dont les opinions et les suffrages donnent la réputation et dispensent la gloire; ce que c'est que la mort; et se souvenir que si l'on considère cette mort, en la séparant, dans son imagination, des fausses idées qu'on y attache, on trouvera que ce n'est autre chose qu'un ouvrage de la nature. Or, de craindre un ouvrage de la nature, c'est être enfant; et non seulement c'est un ouvrage de la nature, mais un ouvrage même qui lui est utile. Surtout elle doit bien considérer de quelle manière l'homme est uni à la divinité, par quel endroit il en fait partie, et ce que deviendra cette partie quand elle aura quitté le corps.

XIII.

Il n'y a rien de plus misérable qu'un homme qui veut tout connaître et tout embrasser, et qui, non content de sonder les abîmes de la terre, veut encore par ses conjectures pénétrer dans l'esprit des autres hommes, sans se souvenir qu'il lui doit suffire de connaître cette divinité qu'il a au dedans

de lui, et de lui rendre le culte qui lui est dû. Le culte qu'elle demande, consiste à la tenir libre de passion, à la garantir de la témérité, et à faire qu'elle ne soit jamais fâchée de ce que font les dieux où les hommes : car ce que font les dieux mérite nos respects, à cause de leur vertu ; et ce que font les hommes mérite notre amour, à cause de la parenté qui est entre nous. Il arrive quelquefois aussi qu'il mérite en quelque manière notre compassion, à cause de l'ignorance où ils sont des biens et des maux : car cette ignorance est un aveuglement aussi pitoyable que celui qui empêche de discerner le blanc et le noir.

XIV.

Quand tu aurais à vivre trois mille ans, et trente mille encore par dessus, souviens-toi que l'on ne perd d'autre vie que celle que l'on a, et qu'on n'a que celle qu'on doit perdre. Il n'y a donc point de différence entre la plus longue et la plus courte vie : car le temps présent est égal pour tout le monde, quoique celui qui est passé ne le soit pas. Or le temps qu'on perd pendant la vie, n'est qu'un moment : car personne ne peut perdre ni le passé, ni

l'avenir. En effet, comment serait-il possible d'ôter à quelqu'un ce qu'il n'a pas ? Il faut donc se souvenir de ces deux points ; l'un, que de toute éternité toutes choses sont semblables, qu'elles font toujours un cercle, et qu'il n'y a point de différence entre voir les mêmes choses pendant vingt ou trente ans, et les voir pendant un temps infini ; et l'autre, que celui qui vit le plus longtemps, et celui qui meurt fort jeune, font tous deux la même perte : car ils ne perdent que le temps présent, qui est le seul dont ils jouissent ; personne, comme je l'ai déja dit, ne pouvant jamais perdre ce qu'il n'a pas.

XV.

Tout n'est qu'opinion. Cela est assez clairement prouvé par ce que Monime, philosophe cynique, en écrit dans ses ouvrages. L'utilité de ce qu'il dit est assez sensible, si on n'en prend que ce qui est conforme à la vérité.

XVI.

L'ame de l'homme se déshonore en plusieurs manières, dont voici les principales. Elle se déshonore, lorsqu'elle devient, autant qu'il est en son pouvoir, comme une espèce d'abcès et d'en-

flure dans le corps du monde : car d'être fâchée de ce qui arrive, c'est se retirer et se séparer de la nature universelle, qui comprend et enferme en elle-même toutes les natures de tous les êtres particuliers. Elle se déshonore quand elle a de l'aversion pour quelqu'un, et qu'elle va contre lui pour lui nuire, comme cela arrive dans la colère. Elle se déshonore, lorsqu'elle se laisse vaincre par la volupté et par la douleur. Elle se déshonore, lorsqu'elle use de dissimulation, et que dans ses paroles ou dans ses actions elle emploie la feinte ou le mensonge. Elle se déshonore, lorsqu'elle ne rapporte à aucun but ses actions ni ses mouvemens, mais qu'elle agit témérairement, sans dessein et sans suite : car jusques aux moindres choses, tout doit être rapporté à une fin ; or la fin que tout homme raisonnable doit se proposer, c'est de suivre la raison et les lois de cet univers, qui est la plus ancienne des villes et des républiques.

XVII.

Tout le temps de la vie de l'homme n'est qu'un point ; la matière dont il est composé n'est qu'un changement continuel ; ses sens sont émoussés et

incertains ; son corps n'est qu'une corruption, l'esprit qui l'anime qu'un vent subtil, sa fortune qu'une nuit obscure, et sa réputation qu'un fantôme. Pour tout dire en un mot, ce qui est du corps, a la rapidité d'un fleuve ; ce qui est de l'esprit, est une fumée et un songe ; la vie, un combat perpétuel et un voyage dans une terre étrangère ; enfin, la réputation dont l'homme se flatte après sa mort, n'est qu'un oubli. Qu'est-ce donc qui peut le conduire heureusement dans une route si difficile ? C'est la philosophie seule. Cette philosophie consiste à conserver son ame entière et pure, toujours maîtresse de la volupté et de la douleur ; à ne permettre jamais qu'elle fasse rien témérairement, qu'elle use de dissimulation ni qu'elle s'éloigne de la vérité, et à faire ensorte quelle soit toujours suffisante à elle-même, qu'elle n'ait jamais besoin qu'un autre fasse quelque chose ou qu'il ne la fasse pas ; de plus, qu'elle reçoive tout ce qui lui arrive comme venant du même lieu d'où elle est sortie ; qu'elle attende toujours la mort avec un esprit tranquille, et comme sachant bien que cette mort n'est autre chose que la dissolution des

élémens dont chaque animal est composé. Car, s'il n'arrive jamais rien de fâcheux aux élémens mêmes qui souffrent ces changemens continuels, et qui ne font que passer toujours de l'un à l'autre, pourquoi appréhenderait-on la dissolution et le changement de tout le corps, puisque ce changement et cette dissolution sont selon la nature? Or tout ce qui est selon la nature ne peut être un mal.

Ceci a été écrit à Carnunte.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

I.

NON-SEULEMENT il faut penser que notre vie se consume chaque jour, et devient plus courte; mais encore il faut considérer que si on vit longtemps, on n'est pas assuré de conserver la même force d'esprit et le jugement nécessaire pour la contemplation et pour l'intelligence des choses divines et humaines: car, dès le moment qu'on tombe en enfance, on conserve bien les facultés de transpirer, de se nourrir, d'imaginer, de desirer, et toutes les autres de cette nature; mais de se servir de soi-même, de remplir ses devoirs, d'examiner la vérité de ses préjugés, et d'être en état de juger s'il est temps de quitter la vie, enfin tout ce qui demande une raison mâle et bien exercée, tout cela est déja éteint en nous. Il faut donc se hâter, non-seulement parcequ'on approche tous les jours plus près de la mort, mais aussi parceque la connaissance et l'intelligence des choses nous

abandonnent souvent avant que nous mourions.

II.

Il faut considérer que les choses qui arrivent fortuitement ou nécessairement aux êtres que la nature produit, ont quelque chose d'agréable et de charmant, comme ces parties du pain, qui dans le four s'entr'ouvrent et se séparent : car ces mêmes parties que la force du feu a séparées et désunies contre le dessein du boulanger, ne laissent pas de donner certaine grace au pain, et d'exciter à le manger. Tout de même les figues les plus mûres se rident et se fendent, et ce qui approche de la pourriture donne de la beauté aux olives qui commencent à mûrir. Les épis qui baissent la tête, la férocité du lion, l'écume du sanglier, et plusieurs autres choses semblables, si on les regarde séparément, n'ont rien qui approche de la beauté : cependant, parcequ'elles accompagnent les êtres que la nature produit, elles leur donnent de l'agrément et plaisent aux yeux. Par la même raison, si quelqu'un a l'esprit assez fort et assez profond pour contempler et connaître toutes les choses qui arrivent dans cet univers, il n'en trouvera pres-

que pas une, non pas même de celles qui arrivent en conséquence et à la suite des autres, qui n'ait ses graces particulières, et qui ne serve à relever la beauté du tout dont elle fait partie. Ainsi il ne verra pas avec moins de plaisir les bêtes féroces vivantes, qu'il les verrait dans les ouvrages des statuaires et des peintres. Il trouvera que les vieilles et les vieillards ont leur beauté, aussi bien que les jeunes gens, et il verra avec les mêmes yeux les uns et les autres. Enfin il découvrira dans une infinité de semblables sujets des beautés qui ne sont pas sensibles à tout le monde, mais seulement à ceux qui sont accoutumés à la nature et à ses ouvrages.

III.

Hippocrate, après avoir guéri plusieurs maladies, est mort lui-même de maladie. Ceux qui ont fait profession de prédire la mort aux autres, ont enfin subi leur destinée. Alexandre, Pompée, César, après avoir détruit de fond en comble tant de villes et défait tant de milliers d'hommes dans les combats, sont enfin morts à leur tour. Héraclite ayant si longtemps discouru sur l'embrâsement qui

devait consumer le monde, a fini par les eaux qui ont rempli ses entrailles, et il est mort tout couvert de fumier. Démocrite est mort mangé des poux ; et c'est une autre espèce de vermine qui a fait mourir Socrate.

A quoi aboutissent tous ces discours ? Tu t'es embarqué, tu as fait ta course, tu es abordé où tu devais aller : sors du vaisseau. Si tu en sors pour arriver à une autre vie, tu y trouveras des dieux ; et si tu es privé de tout sentiment, tu cesseras d'être sous le joug des douleurs et des voluptés, et de servir à un vase si fort au dessous de ce que tu es : car ici sans contredit la partie qui sert est plus excellente, puisque c'est l'esprit, cette divinité qui est au dedans de toi ; au lieu que l'autre n'est que du sang et de la poussière.

I V.

Ne consume point le temps qui te reste à vivre à penser aux autres, quand cela n'est d'aucune utilité pour le public : car ces pensées te priveront d'une autre chose qui t'est plus importante, je veux dire qu'ayant l'esprit occupé de ce que celui-ci ou celui-là fait, pourquoi il le fait, de ce qu'il dit, de

ce qu'il pense, ou de ce qu'il veut entreprendre; toutes ces choses te feront errer hors de toi-même, et t'empêcheront d'être attentif à conduire et à observer ta propre raison. Il faut donc éviter toutes les pensées vaines et inutiles, surtout celles que la curiosité et la malice font naître. Tu dois aussi t'accoutumer à ne penser aucune chose sur quoi, si quelqu'un te demandait tout d'un coup ce que tu penses, tu ne pusses répondre avec liberté et sur le champ, Je pensais cela et cela; afin que par là tu fasses connaître que tu n'as rien dans le cœur qui ne soit pur, simple, bon, et qui ne convienne à un homme qui est né pour la société, qui rejette entièrement les pensées de luxe et de volupté, qui méprise les vaines disputes, l'envie, les soupçons, et enfin tout ce que tu ne pourrais avouer sans honte. Un homme comme celui-là, qui ne remet point de jour à autre à se rendre plus parfait, doit être regardé comme le prêtre et comme le ministre des dieux, servant toujours la divinité qui est consacrée au dedans de lui comme dans un temple. C'est cette divinité propice qui le rend indomtable à la volupté, invulnérable à la douleur, insen-

sible aux injures et aux violences, et inaccessible aux vices et à tous les desirs déréglés. C'est elle qui le rend un vaillant athlète dans le plus grand de tous les combats qu'il faut soutenir pour ne se laisser vaincre par aucune de ses passions; qui lui donne une justice dont il est entièrement pénétré. C'est elle enfin qui lui fait recevoir avec plaisir tout ce qui lui arrive par les ordres de la providence, et qui, l'occupant tout entier, ne lui laisse le temps de penser à ce que les autres pensent, disent ou font, que dans des nécessités pressantes, et lorsqu'il y va de l'intérêt du public. Car il ne s'occupe qu'à faire les choses qui sont de lui, et il ne pense qu'à celles qui lui sont assignées par la nature universelle. Il tâche de perfectionner la beauté de celles-là, et il est convaincu de la bonté de celles-ci. Car ce qui est destiné à chacun, lui est convenable et utile, et tend avec lui à la même fin. Il se souvient qu'il y a une étroite union et parenté entre tous les êtres raisonnables, et qu'il est de la nature de l'homme d'avoir soin de tous les hommes. Il ne recherche pas l'estime de tout le monde indifféremment, mais seulement de ceux

qui vivent conformément à la nature; et pour ceux qui vivent d'une autre manière, il a toujours devant les yeux quels ils sont dans leur domestique, en public, le jour, la nuit, et dans quelles compagnies ils sont confondus, et pour ainsi dire embourbés. Enfin, il ne fait aucun cas de plaire à des gens qui ne se plaisent pas à eux-mêmes.

V.

Ne fais rien malgré toi, rien que tu ne rapportes à l'utilité publique, rien que tu n'aies auparavant bien examiné, et rien enfin par caprice ou par passion. N'embellis point tes pensées par la beauté et l'élégance du discours; évite de trop parler, et ne te mêle point de beaucoup d'affaires. Que le dieu qui est au dedans de toi conduise et gouverne un homme mâle, un bon vieillard, un citoyen, un Romain et un empereur qui s'est lui-même mis en tel état, qu'il n'attend que le son de la trompette pour sortir de la vie sans aucun retardement. N'aie jamais recours au serment ni au témoignage d'autrui pour confirmer tes paroles. Qu'il paraîsse toujours de la gaieté sur ton visage. Accoutume-toi à te passer du service des autres et du repos qu'ils te

peuvent procurer. En un mot, sois ferme et droit par toi-même, et n'aie point d'autre appui.

VI.

Si dans la vie tu trouves quelque chose de meilleur que la justice, la vérité, la tempérance et la force d'esprit, en un mot, qu'une ame contente d'elle-même dans tout ce qu'elle fait selon les règles de la raison, et satisfaite de sa destinée dans tout ce qui lui arrive contre son gré; si tu trouves, dis-je, quelque chose de meilleur, attache-toi de tout ton cœur à ce bien inestimable, et jouis de ce trésor que tu as trouvé. Mais si tu ne vois rien de meilleur que cette partie de la divinité qui a son temple au dedans de toi, qui se rend toujours la maîtresse de tous ses mouvemens, qui examine avec soin toutes ses pensées, qui, comme disait Socrate, se délivre de la tyrannie des passions qui agitent les sens, qui est toujours soumise aux dieux, et qui a toujours soin des hommes; si toutes les autres choses te paraîssent petites et méprisables auprès d'elle, ne donne place à aucune: car, t'y étant une fois soumis, il ne dépendra plus de toi de t'en défaire pour t'attacher uniquement à ce

bien qui t'est véritablement propre, et qui est à toi. Il n'est pas juste que rien d'étranger vienne tenir tête à ce véritable bien qui est l'unique auteur de la société et de la raison. Je dis, rien d'étranger, comme les applaudissemens du peuple, les principautés, les richesses et les voluptés : car, pour peu que nous donnions entrée à tout cela, et qu'il nous paraîsse sortable, il prend d'abord le dessus, et nous entraîne avant que nous y prenions garde. Choisis donc librement et simplement tout ce qui te paraît le meilleur, et t'y attache de toutes tes forces. Ce qui est meilleur, c'est ce qui est utile; et *voici une règle sûre pour le discerner :* Tout ce qui t'est utile en tant que tu es animal raisonnable, c'est ce qu'il faut retenir; et tout ce qui ne t'est utile qu'en tant que tu es simplement animal, c'est ce qu'il faut rejeter. Conserve seulement ton jugement libre et dégagé de toutes sortes de préjugés, afin qu'il puisse faire sûrement cette différence.

VII.

Garde-toi bien d'estimer jamais comme utile une chose qui te forcera un jour à manquer de foi, à violer la pudeur, à haïr, soupçonner ou maudire

quelqu'un, à être dissimulé, à desirer des choses qui demandent des murailles ou des voiles pour être cachées. Celui qui n'estime que son ame, c'est-à-dire, son propre génie, et le culte sacré qu'on rend à ses vertus, ne fait rien qui sente la tragédie. Il ne s'abandonne point aux gémissemens; il ne demande ni la solitude ni le grand monde; et, ce qui est encore plus considérable, il vit sans crainte et sans desir. Il ne se met point en peine quel temps il a encore à jouir de la vie; il est toujours prêt à la quitter, comme à faire toute autre action honnête et vertueuse. Enfin son unique soin pendant qu'il est sur la terre, c'est de tenir toujours son ame en état de faire tout ce qui est propre à l'homme et utile à la société.

VIII.

Dans l'ame d'un homme tempérant et purgé de toutes les passions, il n'y a jamais ni meurtrissure, ni corruption cachée; jamais la Parque ne surprend et ne tranche sa vie avant qu'elle soit complète, comme si c'était un comédien qui se retirât avant qu'il eût achevé de jouer sa pièce. De plus, il n'y a ni bassesse ni orgueil, rien de forcé ni de

déchiré, rien qui craigne la censure ni qui cherche l'obscurité.

IX.

Respecte et cultive ton imagination, car tout dépend d'elle, afin qu'elle n'engendre point dans ton esprit des opinions contraires à la nature et indignes de la raison. Or, ce que la nature et la raison demandent, c'est que tu retiennes ton consentement, que tu aimes les hommes, et que tu obéisses aux dieux. Rejetant donc tous autres soins, ne t'attache qu'à ces trois choses, et souviens-toi que le seul temps qu'on vit, c'est le présent qui n'est qu'un point; tout le reste du temps est ou passé ou incertain. La vie de chacun n'est donc qu'un moment; le lieu où il la passe, qu'un petit coin de terre; et la réputation la plus durable, qu'une chimère qui s'évanouit bientôt, et qui passe successivement à des hommes qui, mourant presque dès qu'ils sont nés, bien loin d'avoir le temps de connaître ceux qui sont morts avant eux, n'ont pas celui de se connaître eux-mêmes.

X.

A toutes les règles que je t'ai données, tu peux

encore ajouter celle-ci ; c'est de faire toujours une définition ou une description exacte de tout ce qui peut tomber dans la pensée, de sorte qu'on voie précisément sa matière, que l'on connaisse toutes ses parties séparément, et qu'on sache son véritable nom, et le nom des choses dont il est composé et dans lesquelles il sera dissous. Car il n'y a rien qui rende l'ame si grande, que d'examiner avec méthode et avec vérité tout ce qui peut arriver dans la vie, et d'y faire une telle attention, que l'on connaisse d'abord quelle partie du monde cela regarde, à quel usage il est destiné, de quelle considération il est par rapport à l'univers, et par rapport à l'homme qui est le citoyen de cette ville céleste, dont toutes les autres villes ne sont que comme les hôtelleries et les maisons. Qu'est-ce donc qui frappe présentement mon imagination? de quoi est-il composé ? quel doit être le temps de sa durée? quelle vertu faut-il lui opposer? la douceur? la force? la vérité? la fidélité? la simplicité? la frugalité? la sagesse? Sur chaque accident il faut donc dire : Cela vient de Dieu, c'est une suite des causes établies par sa providence, ou

un effet du hasard. C'est l'action d'un homme qui vient de même lieu que moi, qui participe à la même raison, et qui ignore ce qui est propre et convenable à sa nature. Mais moi, je ne l'ignore pas : c'est pourquoi je me comporte envers lui humainement et justement, suivant les lois naturelles de la société ; et dans toutes les choses indifférentes, je tâche d'en juger de même, et de donner à chacune son véritable prix.

X. I.

Si tu suis la droite raison dans tout ce que tu fais, et qu'il te suffise de t'en acquitter avec soin, avec douceur et avec courage, sans y joindre rien d'étranger, et en conservant ton esprit pur et net, comme si tu devais le rendre sur l'heure ; en un mot, si tu es uniquement appliqué à ce que tu fais, sans rien craindre, et content de faire une action qui est selon la nature et de dire la vérité en tout, tu vivras bien. Or il n'y a personne qui puisse t'empêcher de le faire.

X I I.

Comme les médecins tiennent toujours prêts et sous la main tous les instrumens nécessaires pour

les opérations imprévues qu'ils peuvent avoir à faire, aie de même tout prêts les préceptes qui te peuvent aider à connaître les choses divines et humaines, et à faire la plus petite chose, en te souvenant toujours du lien qui lie les unes avec les autres. Car tu ne feras jamais bien aucune chose purement humaine, si tu ne connais les rapports qu'elle a avec les choses divines; ni aucune chose divine, si tu ne sais toutes les liaisons qu'elle a avec les choses humaines.

XIII.

N'erre et ne tracasse pas davantage; tu n'auras le temps de lire ni les commentaires de ta vie, ni les faits des anciens Grecs et Romains, ni les recueils que tu as faits des anciens auteurs, et que tu as mis à part pour t'en servir dans ta vieillesse. Hâte-toi donc de parvenir à ta fin, et, renonçant à toutes tes vaines espérances, aide-toi toi-même, si tu as autant de soin de toi qu'il t'est permis d'en avoir.

XIV.

Les hommes ne savent pas toutes les différentes significations qu'ont ces mots, *dérober*, *semer*,

acheter, se reposer, voir ce qu'il faut faire; c'est ce qui ne se voit pas avec les yeux du corps, mais avec certains autres yeux.

XV.

Nous avons un corps, une ame animale, et un esprit intelligent. Les sens appartiennent au corps, les mouvemens et les appétits à l'ame, et les opinions à l'esprit. Imaginer quelque chose, se faire une image d'un objet, cela nous est commun avec les animaux : être remué et agité par ses passions comme une marionnette par ses ressorts, cela nous est commun avec les bêtes les plus féroces, avec tous les efféminés et avec les monstres, comme Phalaris et Néron : suivre son esprit pour guide dans toutes les actions extérieures qui paraîssent des devoirs utiles, cela aussi nous est commun avec les athées, avec ceux qui abandonnent lâchement leur patrie, et avec ceux qui commettent toutes sortes de crimes quand leurs portes sont bien fermées. Si donc toutes ces choses nous sont communes avec tout ce que je viens de dire, la seule qui reste, et qui est le propre de l'homme de bien, c'est d'aimer et d'embrasser tout ce qui lui arrive

et qui lui est destiné, de ne point profaner ni troubler par une foule d'imaginations et d'idées ce génie qui est consacré dans son cœur comme dans un temple ; mais de se le conserver toujours propice, et de lui obéir comme à un dieu, en ne disant jamais rien que de vrai, et en ne faisant rien que de juste. Que si tous les hommes s'opiniâtrent à ne vouloir pas croire qu'il vit simplement, modestement et tranquillement, il ne se fâche pas contre eux, et il ne laisse pas de continuer le chemin qui le mène à la fin de sa vie, à laquelle il faut arriver pur, tranquille, libre, détaché de tout, en se conformant à sa destinée, sans violence et de tout son cœur.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

I.

QUAND la partie supérieure de nous-mêmes suit sa nature, elle est disposée de manière, sur tous les accidens, qu'elle change d'objet sans peine, et va à ce qui est possible et qui lui est présenté : car elle n'a aucune prédilection pour aucune chose du monde; et quand elle se porte à ce qui lui a paru le meilleur, c'est toujours avec exception; et de tous les obstacles qui la traversent, elle en fait l'objet et la matière de son action, comme le feu qui se rend le maître de tout ce que l'on jette dedans. Des matières entassées éteindraient une petite lampe; mais un feu bien allumé et bien ardent se les rend propres, les consume dans un moment, et n'en devient que plus fort.

II.

Ne fais jamais rien légèrement et sans y employer toutes les règles de l'art.

III.

Les hommes souhaitent des lieux de retraite à la campagne, sur le rivage de la mer, sur les montagnes; et c'est ce que tu souhaites toi-même avec beaucoup d'empressement. Or cela n'est pardonnable qu'aux ignorans. A toute heure n'est-il pas en ton pouvoir de te retirer au dedans de toi? L'homme n'a nulle part de retraite plus tranquille, ni où il soit avec plus de liberté, que dans sa propre ame, surtout s'il a au dedans de lui de ces choses précieuses qu'on n'a qu'à regarder pour être dans une parfaite tranquillité. J'appelle tranquillité, le bon ordre et la bonne disposition de l'ame. Retire-toi donc souvent dans une si délicieuse retraite; reprends-y de nouvelles forces, et tâche de t'y rendre toi-même un homme nouveau; aies-y toujours sous ta main certaines maximes courtes et principales qui, se présentant à toi, suffiront à dissiper tous tes chagrins, et à te renvoyer en état de ne te fâcher d'aucune des choses que tu vas retrouver dans le monde. Car de quoi te fâcherais-tu? De la malice des hommes? Si tu te souviens bien de cette vérité, que les animaux

raisonnables sont nés les uns pour les autres, que c'est une partie de la justice que de les supporter, et que c'est toujours malgré eux qu'ils péchent; si tu penses combien de gens qui ont eu des inimitiés capitales, des soupçons, des haines, des querelles, sont morts enfin et réduits en cendre, tu cesseras de te tourmenter. Mais peut-être seras-tu fâché des choses qui arriveront selon l'ordre de la nature universelle. Remets-toi d'abord dans l'esprit ce dilemme, Ou c'est la providence qui règle tout, ou c'est le hasard; ou pense même aux argumens par lesquels on t'a prouvé que l'univers est comme une ville. Mais les choses purement corporelles te toucheront: tu n'as qu'à faire cette réflexion, que notre ame, quand elle s'est bien recueillie en elle-même et qu'elle connaît bien son pouvoir, ne se mêle point du tout avec nos esprits tourmentés par la douleur ou flattés par la volupté, et tu n'as qu'à appeler à ton secours tout ce que tu as ouï dire de ces deux passions, et que tu as reçu pour vrai. Quoi donc! sera-ce le desir de la gloire qui te déchirera? Pense avec quelle rapidité toutes choses tombent dans l'oubli; remets-toi devant les

yeux le chaos et l'abyme infini du temps qui te suit et qui te précède, la vanité des acclamations et des applaudissemens, l'inconstance et le peu de jugement du peuple qui croit te louer, la petitesse du lieu où se bornent toutes ces louanges : car toute la terre n'est qu'un point; et tout ce qui est habité, n'en est qu'une très-petite partie. Combien se trouvera-t-il de gens dans ce petit coin de terre qui te loueront? et quelle espèce de gens sera-ce? La seule chose que tu as donc à faire, c'est de te retirer dans cette petite partie de toi-même, que je t'ai indiquée. Surtout, ne te tourmente point, ne sois point opiniâtre, mais sois libre, et regarde toutes choses comme un homme mâle et fort, comme un citoyen et un mortel. Parmi les vérités et les maximes que tu dois avoir toujours devant les yeux, il ne faut pas oublier ces deux-ci : la première, que les choses ne touchent point d'elles-mêmes notre ame; elles demeurent dehors fort tranquilles, et le trouble qui nous saisit, ne vient que du jugement que nous en faisons : l'autre, que tout ce que tu vois va changer dans un moment, et ne sera plus; et pour t'en

convaincre, tu n'as qu'à penser à tous les changemens que tu as vus et qui se sont faits en ta présence. En un mot, le monde n'est que changement, et la vie qu'opinion.

I V.

Si l'intelligence nous est commune à tous, la raison, qui nous rend animaux raisonnables, l'est aussi. Si la raison l'est, la raison qui ordonne ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, l'est encore. Cela étant, la loi est commune: la loi étant commune, nous sommes donc concitoyens : si nous sommes concitoyens, nous vivons donc sous une même police, et le monde est une ville par conséquent. Hé ! sous quelle autre police que sous celle du monde, pourrait-on croire que tous les hommes fussent généralement réunis ? Mais cette intelligence raisonnable et soumise à une même loi, d'où nous vient-elle ? Est-ce de cette grande ville, ou d'ailleurs? car, comme tout ce que j'ai de terrestre vient d'une certaine terre, que ce que j'ai d'humide vient d'un autre certain élément, que ce que j'ai de spirituel vient de l'air, et que ce que j'ai de feu vient de sa source particulière, rien ne

pouvant être fait de rien, ni se réduire à rien, il faut tout de même que cette intelligence vienne de quelque endroit.

V.

La mort, comme la naissance, est un mystère de la nature. L'une est le mélange et l'union, et l'autre la dissolution et la séparation des mêmes principes. Il n'y a rien là de honteux; car il n'y a rien qui ne soit propre à la nature de l'animal raisonnable, et conforme à l'ordre de sa constitution.

VI.

Ces sortes de gens ne savent faire que de ces actions. Il y a une force majeure qui les entraîne; et ne vouloir pas que cela arrive, c'est ne vouloir pas que le figuier ait un lait amer. Enfin souviens-toi que dans un petit espace de temps, ni un tel homme, ni toi-même, ne serez plus; et que dans un autre petit espace, son nom et le tien seront entièrement effacés de la mémoire des hommes.

VII.

Chasse l'opinion, et tu as chassé cette plainte importune, Je suis perdu! Or cette plainte étant chassée, le mal ne subsiste plus.

VIII.

Tout ce qui ne rend pas l'homme pire qu'il n'était, ne saurait rendre sa vie plus mauvaise, et ne le blesse ni au dedans ni au dehors.

IX.

C'est pour son utilité propre que la nature est forcée de faire ce qu'elle fait.

X.

Si tu examines exactement toutes choses, tu trouveras que tout ce qui arrive, arrive justement; je ne dis pas seulement parce qu'il arrive en conséquence de certaines causes, mais parce qu'il arrive selon l'ordre de la véritable justice, et qu'il vient d'un être supérieur qui distribue à chacun ce qui lui est dû. Prends-y donc bien garde, comme tu as déja commencé; et tout ce que tu fais, fais-le dans la vue de te rendre homme de bien : je dis homme de bien véritablement et proprement, et non pas selon le langage ordinaire des hommes. Souviens-toi de cela dans toutes tes actions.

XI.

N'aie jamais des choses l'opinion que celui qui t'offense en a, ou qu'il veut que tu en aies; mais

examine-les, et vois ce qu'elles sont véritablement.

XII.

Il faut que tu aies toujours ces deux maximes: l'une, de faire pour l'utilité des hommes tout ce que demande la condition de législateur et de roi; et l'autre, de changer de résolution toutes les fois que des gens habiles te donneront de meilleurs avis. Mais il faut toujours que ce changement se fasse par des motifs de justice et d'utilité publique, et jamais pour ton propre plaisir, pour ton intérêt, ou pour ta gloire particulière.

XIII.

As-tu la raison en partage? Oui, je l'ai. Pourquoi donc ne t'en sers-tu pas? Et si tu t'en sers, et qu'elle fasse bien ses fonctions, que demandes-tu davantage?

XIV.

Tu as été formé comme une partie de cet univers, et tu retourneras dans les mêmes parties qui t'ont formé; ou plutôt, après ce changement tu seras reçu dans la raison universelle qui est le principe des choses.

XV.

Il y a plusieurs grains d'encens sur un même autel; l'un tombe plus tôt dans le feu, l'autre plus tard : mais c'est toujours la même chose.

XVI.

En moins de dix jours, ceux qui te regardent présentement comme une bête féroce ou comme un singe, te regarderont comme un dieu, si tu retournes à tes maximes, et que tu reprennes le culte de ta raison.

XVII.

Ne fais pas comme si tu devais vivre encore des milliers d'années. La mort pend sur ta tête. Sois donc homme de bien pendant que tu vis, et que tu le peux.

XVIII.

Combien de temps gagne celui qui ne prend pas garde à ce que son prochain dit, fait ou pense; mais qui est attentif à ce qu'il fait lui-même, afin de se rendre juste et saint?

XIX.

C'est un précepte d'Agathon, Ne regarde point aux mœurs corrompues de ton prochain, mais va

toujours ton chemin tout droit, et marche sur la même ligne, sans jamais t'en détourner.

XX.

Celui qui est ébloui par l'éclat de la réputation qu'il laissera après sa mort, ne se souvient pas que ceux qui parleront de lui, mourront bientôt eux-mêmes; que ceux qui viendront ensuite, mourront aussi; et toujours de même, jusqu'à ce que sa mémoire, passant successivement par des hommes entêtés et qui meurent en admirant, soit entièrement abolie. Mais supposons que ceux qui te loueront soient immortels, et que ta réputation soit immortelle : que cela te fait-il, je ne dis pas quand tu es mort, mais pendant tout le temps même que tu es en vie? Car qu'est-ce que la louange seule, et considérée sans une certaine utilité qui en revient? Renonce donc, pendant qu'il est encore temps, à ce vain présent de la nature, pour t'attacher désormais à quelque chose de plus solide et de plus parfait.

XXI.

Tout ce qu'il y a de beau, est beau par lui-même ; il renferme et contient en soi toute sa beauté, sans que la louange en fasse aucune partie.

La louange donc ne rend ni pire ni meilleur ce qui est loué. Ce que je dis là s'étend sur toutes les choses qu'on appelle vulgairement belles, comme sur les choses matérielles et sur les ouvrages de l'art. En effet, tout ce qui est véritablement beau n'a besoin d'aucune autre chose, non plus que la foi, la vérité, la charité et la modestie. Car qu'y a-t-il là que la louange embellisse, ou que le blâme puisse gâter? Une émeraude, pour n'être pas louée, en est-elle moins belle? N'en est-il pas de même de l'or, de l'ivoire, de la pourpre, d'un épée, d'une fleur et d'un arbrisseau?

XXII.

Si les ames demeurent après la mort, comment l'air peut-il les contenir depuis tant de siècles? Mais je te réponds: Comment la terre peut-elle contenir tous les corps qui y sont enterrés? Comme les corps, après avoir été quelque temps dans le sein de la terre, se changent et se dissolvent pour faire place à d'autres; de même les ames qui se sont retirées dans l'air, après y avoir été un certain terme, se changent, s'écoulent, s'enflamment, et sont reçues dans la raison universelle, et de cette ma-

nière elles font place à celles qui leur succèdent. Voilà ce qu'on peut répondre, en supposant que les ames subsistent après la mort. D'ailleurs on peut rendre cela sensible, non-seulement par l'exemple des corps qu'on enterre, comme je viens de dire, mais encore par la quantité prodigieuse d'animaux qui sont mangés tous les jours par les autres animaux et par nous-mêmes. Car considère la quantité qui s'en consume, et qui est comme enterrée dans les entrailles de ceux qui s'en nourrissent; cependant un même lieu suffit pour les recevoir, parce qu'il les convertit en sang et en leurs parties aériennes et ignées.

XXIII.

Quel moyen de connaître la vérité de chaque chose? C'est de la diviser en sa matière et en sa forme.

XXIV.

Il ne faut point s'écarter, ni se laisser emporter au torrent; mais il faut suivre toujours la justice dans ses mouvemens, et la vérité dans ses opinions.

XXV.

O univers! tout ce qui t'accommode, m'ac-

commode; tout ce qui est de saison pour toi, ne peut être pour moi ni prématuré ni tardif. O nature! tout ce que tes saisons m'apportent, je le trouve un fruit délicieux. Tout vient de toi, tout est en toi, et tout retourne à toi. Quelqu'un dit dans une tragédie, *O chère ville de Cécrops!* Et toi, ne diras-tu point, *O chère ville de dieu?*

XXVI.

Démocrite a dit, *Fais peu de chose si tu veux être tranquille;* mais n'aurait-il pas été mieux de dire, Fais toutes les choses nécessaires, et tout ce que la raison demande d'un homme né pour la société, et comme elle le demande? Car on trouve là tout ensemble, et la tranquillité qui vient de faire le bien, et celle qui vient de faire peu de chose. En effet, si de tout ce que nous disons et que nous faisons nous retranchions ce qui n'est point nécessaire, nous aurions et plus de temps et moins de chagrin. C'est pourquoi sur chaque chose il faut se demander : Cela n'est-il point du nombre des choses non nécessaires? Or il faut retrancher non seulement les actions inutiles, mais aussi les pensées : car les pensées inutiles étant

retranchées, les actions superflues le sont aussi.

XXVII.

Essaie comme tu te trouveras de mener la vie d'un homme de bien; je veux dire, d'un homme qui se plaît aux choses que la nature lui envoie, qui se contente de faire des actions justes, et de posséder son esprit en paix.

XXVIII.

Tu as vu ces choses-là; vois encore celles-ci. Ne te trouble point, mais sois simple. Quelqu'un a-t-il péché contre toi? c'est sur son compte. T'est-il arrivé quelque mal? prends courage. Tout ce qui t'arrive, t'étoit destiné par la nature universelle. En un mot, la vie est courte, et il faut profiter du présent en suivant les règles de la raison et de la justice. Sois sobre dans le relâche que tu donnes à ton corps et à ton esprit.

XXIX.

Le monde est ou un arrangement ou une confusion et un désordre, et c'est pourtant toujours le monde; mais pourrais-tu t'imaginer qu'il y eût en toi un certain ordre et une certaine disposition, et qu'il n'y eût que désordre et que confusion dans

cette vaste machine dont tu fais partie, surtout puisque les choses les plus contraires y sont dans une entière correspondance et dans une parfaite union?

XXX.

Il faut éviter sur toutes choses d'être envieux, médisant, efféminé, opiniâtre, féroce, brutal, badin, lâche, faux, bouffon, trompeur et tyran.

XXXI.

Si l'on est étranger dans le monde quand on ne sait pas ce qui y est, on ne l'est pas moins quand on ignore ce qui y arrive. Celui qui refuse d'obéir à la raison universelle et politique, c'est-à-dire, à la providence, est un esclave fugitif. Celui qui a les yeux de l'esprit bouchés, est aveugle. Celui-là est toujours pauvre, qui n'a pas en lui-même tout ce qui lui est nécessaire et qui a besoin du secours d'autrui. Tu fais une apostume et un abcès dans le monde, quand tu te retires et te sépares de la raison de la nature universelle; et tu t'en sépares, quand tu prends mal et que tu reçois avec chagrin les accidens de la vie: car celle qui te les apporte, est la même qui t'a porté. Enfin, celui qui sépare

son ame de celle des autres citoyens, lesquelles ne doivent faire avec la sienne qu'une seule et même ame; celui-là, dis-je, est dans cette grande ville comme un membre inutile, et il rompt tous les liens de la société.

XXXII.

Celui-là philosophe sans tunique, couvert d'un simple manteau; celui-ci philosophe sans livres. L'un demi-nu dit, Je manque de pain, et je ne laisse pas de philosopher; l'autre, Je manque de tous les secours que donnent les sciences, et je philosophe pourtant toujours.

XXXIII.

Aime le métier que tu as appris, et n'en fais point d'autre; du reste, passe ta vie tranquillement, comme ayant remis de tout ton cœur entre les mains de Dieu tout ce qui te regarde, et ne sois ni l'esclave des hommes ni leur tyran.

XXXIV.

Pense, par exemple, aux temps de Vespasien. Tu y verras tout ce que tu vois aujourd'hui; des gens qui se marient, qui ont des enfans, qui sont malades, qui meurent, qui font la guerre, qui cé-

lèbrent des fêtes, qui négocient, qui labourent la terre, qui flattent, qui sont arrogans, qui ont des soupçons, qui dressent des embûches, qui souhaitent la mort d'autrui, qui sont mécontens, qui amassent des trésors, qui briguent le consulat, qui aspirent à la royauté, etc. Que sont devenus tous ces gens-là? Ils ne sont plus. Descends ensuite aux temps de Trajan, tu y verras encore la même chose: les hommes de ce siècle-là sont morts aussi. Parcours de même tous les autres âges de toutes les autres nations, et vois combien de gens, après s'être bien tourmentés pour parvenir à ce qu'ils desiraient, sont morts incontinent, et sont retournés dans les élémens d'où ils avaient été tirés. Surtout, il faut repasser dans ta mémoire ceux que tu as connus toi-même, que tu as vus s'attacher à des choses vaines et négliger de faire ce qui était digne d'eux, et à quoi ils devaient s'attacher uniquement et y trouver toute leur satisfaction. Il est aussi très-nécessaire de se souvenir que l'application et le temps que l'on doit donner à chaque action ont leurs bornes et leurs mesures, selon la dignité des choses auxquelles on s'atta-

che : car, par ce moyen, tu n'auras jamais le déplaisir d'avoir donné à des choses légères et de peu de conséquence plus de temps qu'il ne fallait.

XXXV.

Les mots qui étaient anciennement en usage, sont présentement inconnus et ont besoin d'explication. Il en est de même des noms des plus grands hommes des siècles passés, comme Camille, Cæson, Volesus, Leonatus, et quelque temps après, Scipion et Caton, ensuite Auguste même, et après cela encore Adrien et Antonin. Ils ont besoin de commentaires qui apprennent ce qu'ils ont été. Car toutes choses sont caduques et périssables : elles deviennent fabuleuses dans un moment, et bientôt après elles sont ensevelies dans un profond oubli. Quand je dis cela, je parle de ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, et dont la gloire a attiré les yeux de tout le monde : car pour les autres, dès qu'ils ont expiré ils sont oubliés entièrement, et on n'en parle en aucune manière. Mais quand même la réputation serait immortelle, que serait-ce ? Pure vanité. Qu'y a-t-il donc à quoi nous devions nous appliquer, et qui mérite tous

nos soins? Ceci seulement : d'avoir l'ame juste, de faire de bonnes actions, c'est-à-dire, des actions utiles à la société; de ne pouvoir dire que la vérité; d'être toujours en état de recevoir ce qui nous arrive, et de l'embrasser comme une chose nécessaire, connue, et qui vient de la même source et du même principe que nous.

XXXVI.

Abandonne-toi volontairement à la Parque, et permets-lui de filer ta vie comme elle voudra.

XXXVII.

Tout passe dans un moment, et ce qui célèbre et ce qui est célébré.

XXXVIII.

Considère toujours que tout se fait par le changement, et accoutume-toi à penser qu'il n'y a rien que la nature aime tant qu'à changer les choses qui sont, pour en faire de nouvelles et de toutes semblables. Car on peut dire en quelque manière, que tout ce qui est n'est que la semence de ce qui sera; et toi tu ne penses qu'à la semence qu'on jette dans la terre. C'est être trop ignorant et trop grossier.

XXXIX.

, Tu vas mourir, et tu n'as pas encore cette simplicité de cœur qu'il faut avoir ! et tu n'es pas encore sans trouble ! et tu ne t'es pas encore défait de l'opinion où tu es, que tu peux être blessé par les choses extérieures ! et tu n'es pas encore doux et bienfaisant envers tous les hommes ! et enfin tu ne fais pas encore consister la véritable sagesse à faire des actions de justice et de piété !

XL.

Sonde bien leur esprit, pénètre leurs pensées, et vois ce qu'ils desirent et ce qu'ils craignent.

XLI.

Ton mal ne vient point de ce que les autres pensent, ni du changement ou de l'altération du corps qui t'environne. D'où vient-il donc ? de la partie qui juge qu'une telle chose est un mal : car, qu'elle ne juge pas seulement, et tout ira bien. Quoique le corps, qui est si près de cette partie qui juge, soit coupé, brûlé, ulcéré, pourri, elle doit pourtant se taire, c'est-à-dire, qu'elle doit tenir pour constant, que tout ce qui peut également arriver à un homme de bien et à un méchant, ne peut

être ni bon ni mauvais. Car tout ce qui arrive également à celui qui vit selon la nature et à celui qui viole ses lois, ne peut être ni selon la nature ni contre la nature.

XLII.

Pense continuellement que le monde est un animal composé d'une seule substance et d'une seule ame, et considère de quelle manière tout se rapporte et se conforme à son seul sentiment, se meut et se règle par son mouvement seul, et comment toutes les choses qui subsistent, sont ensemble la cause de celles qui se font; enfin, quel est l'assemblage et l'union de toutes ses parties.

XLIII.

Tu es, comme disait Epictète, une ame qui promène un mort.

XLIV.

Il n'y a nul mal pour les choses qui sont dans le changement, comme il n'y a non plus aucun bien pour celles qui en naissent.

XLV.

Le temps est un fleuve et un torrent impétueux. Dès qu'une chose paraît, on la perd aussitôt de

vue, et celle qui prend sa place est entraînée avec la même rapidité.

XLVI.

Tout ce qui arrive, est aussi ordinaire et aussi commun que les roses au printemps et les fruits en été : la maladie, la mort, la calomnie, la surprise, enfin tout ce qui afflige ou qui réjouit les sots.

XLVII.

Toutes les choses qui arrivent dans le monde, sont toujours unies et liées avec ce qui les a précédées. Il n'en est pas comme des nombres qui sont toujours entiers, et qui ne dépendent que de la nécessité toute seule. Elles ont entre elles une liaison raisonnable; et comme, dans tout ce qui est, il y a un arrangement et une union qui lient toutes ses parties, de même, dans tout ce qui se fait, on ne trouve pas une succession simple et nue, mais une liaison merveilleuse et un admirable rapport.

XLVIII.

Il faut que tu aies souvent dans l'esprit ce mot d'Héraclite, Que la mort de la terre est de devenir eau, que la mort de l'eau c'est d'être changée en

air, et que la mort de l'air c'est d'être converti en feu; et ainsi du contraire.

XLIX.

Souviens-toi toujours de l'homme qui avait oublié où son chemin le conduisait.

L.

Fais aussi incessamment cette réflexion, que la raison universelle avec laquelle nous avons le plus de commerce, et qui gouverne tout, c'est celle que nous combattons toujours opiniâtrément; et que les mêmes choses que nous voyons arriver tous les jours, sont celles que nous trouvons les plus étranges.

LI.

Il ne faut rien faire ni dire comme en dormant; et c'est pourtant ainsi que nous agissons et que nous parlons.

LII.

Il ne faut pas recevoir les opinions de nos pères comme des enfans, c'est-à-dire, par la seule raison que nos pères les ont eues et nous les ont laissées; mais il faut les examiner, et suivre la vérité.

LIII.

Si quelque dieu te disait, Tu mourras demain, ou après demain tout au plus tard ; à moins que tu ne fusses le plus lâche de tous les hommes, tu ne ferais pas grand cas de ce délai, et tu ne serais pas plus aise que ce fût après demain que demain même. Car quel serait ce délai ? Fais donc de même présentement, et ne compte pas pour grand chose de vivre un grand nombre d'années, plutôt que de mourir demain.

LIV.

Pense souvent combien de médecins sont morts après avoir tant fait les vains pour avoir guéri quelques malades : combien d'astrologues qui, comme si c'était une chose bien merveilleuse, ont prédit la mort d'une infinité de gens : combien de philosophes qui ont tant écrit et disputé sur la mort et sur l'immortalité : combien de vaillans hommes qui en ont tué tant d'autres : combien de tyrans qui, comme s'ils eussent été immortels, ont abusé avec une insolence et une fierté insupportables du pouvoir qu'ils avaient sur la vie des peuples qui leur étaient soumis : enfin, combien de villes en-

tières sont mortes, s'il m'est permis de me servir de ce terme ; Hélice, Pompeji, Herculanum, et une infinité d'autres. Passe de là aux hommes que tu as vus et connus successivement. Après avoir enterré leurs amis, ils ont été enterrés eux-mêmes. Ceux qui ont enterré ces derniers ont reçu par d'autres mains le même office, et tout cela en peu de temps. En un mot, il faut avoir toujours devant les yeux les choses humaines, pour voir combien elles sont méprisables et passagères. Ce qui naquit hier, n'est aujourd'hui qu'une mummie ou qu'un peu de cendre. Voilà pourquoi il faut vivre conformément à la nature le peu de temps qui nous reste ; et, quand l'heure de la retraite sonne, se retirer paisiblement et avec douceur, comme une olive mûre qui en tombant bénit la terre qui l'a portée, et rend graces à l'arbre qui l'a produite.

L V.

Sois semblable à un rocher que les ondes de la mer battent incessamment. Il demeure toujours ferme, et méprise toute la fureur des flots. Que je suis malheureux qu'une telle chose me soit arrivée!

Dis plutôt : Que je suis heureux que cela m'étant arrivé, je demeure pourtant inaccessible à la tristesse, et que je ne sois ni blessé de cet accident, ni épouvanté de toutes les choses dont il me menace ! La même chose pouvait arriver à tout autre comme à moi ; mais peut-être qu'un autre ne l'aurait pas supportée de même. Pourquoi donc appelles-tu plutôt cet accident un malheur, que tu n'appelles un bonheur extrême la disposition où tu es ? Appelles-tu un malheur de l'homme, ce qui n'est nullement contraire à la nature de l'homme ? ou crois-tu qu'une chose puisse être contraire à la nature de l'homme, quand elle ne vient ni contre ses ordres ni contre sa volonté? Quelle est donc sa volonté ? Tu l'as assez apprise. Cet accident dont tu te plains peut-il t'empêcher d'être juste, magnanime, tempérant, sage, éloigné de la témérité, ennemi du mensonge, toujours modeste, libre, et d'avoir toutes les autres vertus dans lesquelles la nature trouve tout ce qui lui est propre ? Désormais donc, dans tous les accidens qui pourraient te porter à la tristesse, souviens-toi de cette vérité, que ce qui t'arrive n'est point *un*

malheur, mais que c'est un bonheur insigne que de le supporter courageusement.

LVI.

Un secours bien vulgaire, mais cependant très-utile pour faire mépriser la mort, c'est de repasser dans sa mémoire tous ceux qui ont été le plus attachés à la vie, et qui en ont le plus joui. Quel si grand avantage ont-ils donc eu sur ceux qui ont été emportés par une mort prématurée ? Cædicianus, Fabius, Julien, Lépidus, et tant d'autres, après avoir assisté à une infinité de funérailles, ont eux-mêmes été portés sur le bûcher. En un mot, l'espace qu'il y a de plus est peu de chose. Et encore, dans quelles misères, avec quelles gens et dans quel corps le faut-il passer ! Ne te fais donc pas une si grande affaire de la vie, mais regarde à l'immensité du temps qui te précède et de celui qui te suit. Dans cet abyme sans fond, quelle différence mets-tu entre celui qui a vécu trois jours et celui qui a vécu trois siècles ?

LVII.

Va toujours par le plus court chemin : c'est celui qui est selon la nature; et il est selon la na-

ture de faire et de dire en toutes rencontres ce qui est le plus juste et le plus droit. Une telle disposition t'épargnera mille peines et mille combats; elle te délivrera de tous les tourmens secrets que causent immanquablement la dissimulation et le faste.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

I.

Le matin, quand tu as de la peine à te lever, qu'il te vienne incontinent dans l'esprit: Je me lève pour faire l'ouvrage d'un homme. Suis-je donc encore fâché d'aller faire une chose pour laquelle je suis né, et pour laquelle je suis venu dans le monde ? N'ai-je donc été formé que pour me tenir bien chaudement étendu dans mon lit ? Mais cela fait plaisir. Tu es donc né pour te donner du plaisir, et non pas pour agir et pour travailler ? Ne vois-tu pas les plantes, les oiseaux, les fourmis, les araignées, les abeilles ? Elles travaillent sans relâche à orner et à embellir leur état, et toi tu négliges d'embellir le tien ! tu ne cours point aux choses auxquelles la nature t'a destiné ! Mais aussi, me diras-tu, l'on a besoin de quelque repos. Je l'avoue, mais la nature a mis des bornes à ce repos, comme elle en a mis au manger et au boire; et toi tu passes ces bornes, tu vas au-delà de ce qui te

suffit, et au contraire dans le travail tu demeures toujours en deçà. Cela vient de ce que tu ne t'aimes pas toi-même : car si tu t'aimais, tu aimerais ta propre nature, et tu obéirais à ses ordres. Tous les autres ouvriers qui aiment leur métier, sèchent et maigrissent sur leur travail, ils en perdent le boire et le manger, ils passent leur vie sans se baigner : et toi tu fais moins de cas de ta nature qu'un tourneur n'en fait de son art, un danseur de sa danse, un avare de son argent, et un ambitieux de sa vaine gloire. Car tous ces gens-là, dès qu'ils sont une fois dans la passion, ne songent plus tant à manger ni à dormir, qu'à acquérir et à augmenter ce qu'ils aiment. Les actions qui vont au bien de la société, te paraîssent-elles donc plus méprisables et moins dignes de tes soins ?

II.

Qu'il est aisé de chasser et d'effacer entièrement toute imagination fâcheuse et triste, et de se remettre d'abord dans une parfaite tranquillité !

III.

Crois que tu dois faire et dire tout ce qui est digne de toi selon ta nature, sans te mettre en

peine du reproche et du blâme que cela pourra t'attirer. Si une chose est bonne à faire ou à dire, rien ne doit t'en empêcher. Ceux qui te blâmeront, auront leurs vues particulières et suivront leurs propres mouvemens. Tu n'y dois point faire d'attention, mais aller tout droit en suivant ta propre nature et celle du monde : car pour l'une et pour l'autre il n'y a qu'un même chemin.

IV.

Je marche par le secours de la nature, jusqu'à ce que je me repose en rendant l'esprit à celui de qui je l'ai reçu, et en tombant dans le même lieu d'où mon père et ma mère ont tiré le sang dont ils m'ont formé, ma nourrice le lait dont elle m'a nourri, et qui me fournit tous les jours depuis tant d'années les biens dont j'ai besoin ; dans ce lieu enfin que je foule aux pieds, et dont j'ai abusé en tant de manières.

V.

Ne peux-tu te rendre recommandable et te faire admirer par ton esprit ? à la bonne heure. Mais il y a plusieurs autres choses sur lesquelles tu ne saurais dire, *Je ne suis pas propre à cela.* Fais

donc paraître ce qui dépend uniquement de toi, la sincérité, la gravité, la douceur, la patience dans le travail, la haine des voluptés; sois content de ta condition; aie besoin de peu; fuis le luxe, la bagatelle et les vains discours; aie l'ame saine, libre et grande. Ne vois-tu pas que pouvant t'élever par tant de vertus, sans avoir aucun prétexte d'incapacité naturelle, tu demeures pourtant dans la bassesse, parce que tu le veux? Si la nature ne t'a pas été favorable, est-ce une raison qui doive t'obliger de murmurer, d'être avare, inconstant, flatteur, bouffon, d'accuser et de maudire ton corps, et d'avoir toujours l'ame incertaine et flottante? Non en vérité. Il y a long-temps que tu pourrais t'être délivré de ces faiblesses; et si tu te connaissais pesant et de dure conception, il fallait tâcher de guérir ce défaut par le travail et par l'exercice, et ne pas s'y complaire et le négliger.

V I.

Il y a des gens qui, dès qu'ils ont rendu quelque service à quelqu'un, sont très-prompts à mettre en compte la grace qu'ils lui ont faite. Il y en a d'autres qui ne comptent pas véritablement les plaisirs

qu'ils ont faits, mais qui regardent comme leurs débiteurs ceux qui les ont reçus. Enfin il y en a d'une troisième espèce, lesquels oublient et ne savent pas ce qu'ils ont fait; semblables à la vigne qui produit des raisins, et ne demande plus rien après avoir porté son fruit. Comme un cheval après avoir couru, un chien après avoir chassé, et une abeille après avoir fait son miel, ne disent point, J'ai fait du miel, J'ai couru, J'ai chassé; un homme, après avoir fait du bien, ne doit point prendre la trompette, mais il doit continuer comme la vigne qui, après avoir porté son fruit, se prépare à en porter d'autre dans la saison. Il faut donc à ce compte être du nombre de ceux qui font le bien sans le savoir? Sans doute. Mais selon tes principes, il faut savoir ce que l'on fait: car c'est le propre de celui qui suit les lois de la société, de savoir qu'il suit ces lois, et de vouloir même que celui pour lequel il les suit ne puisse pas l'ignorer. Ce que tu dis est vrai; cependant, pour peu que tu t'écartes de ce que je viens de dire, tu seras bientôt du nombre des premiers dont j'ai parlé: car ils ont aussi leurs raisons, qui

ne manquent pas de vraisemblance. Mais si tu veux bien comprendre ce que je te dis, ne crains pas que cela te fasse jamais perdre aucune occasion de faire du bien.

VII.

La prière des Athéniens était : *Jupiter, faites pleuvoir, je vous prie, faites pleuvoir sur les champs et sur les prés des Athéniens.* Ou il ne faut point prier du tout, ou il faut prier de cette manière, simplement et libéralement.

VIII.

Comme on dit d'ordinaire, qu'Esculape ordonne aux malades d'aller à cheval, ou de se baigner dans l'eau froide, ou de marcher nu-pieds; on doit s'imaginer aussi que la nature ordonne de même à ses enfans d'être malades, de perdre quelque membre ou de faire quelque autre perte, et autres choses semblables. Car, comme dans la première manière de parler le mot *ordonne* signifie proprement *dispose et choisit les moyens les plus propres pour redonner la santé ;* dans la dernière ce mot signifie la même chose. En effet, la nature choisit et dispose ce qui convient à chacun, parce

qu'elle le juge propre à accomplir sa destinée. En disant *ce qui convient*, nous parlons comme les maçons, qui disent d'une pierre carrée, qu'elle convient, qu'elle s'ajuste bien dans un mur ou dans une pyramide, quand elle joint bien avec les autres. A tout prendre, il n'y a en toutes choses qu'une même symétrie, qu'une même harmonie : et comme de tous les différens corps résulte la composition de ce monde, qui ne fait qu'un seul et même corps; ainsi de toutes les différentes causes résulte ce que l'on appelle la destinée, qui n'est qu'une seule et même cause. Les plus ignorans entendent fort bien ce que je dis, puisque dans leur langage ordinaire ils disent, *Sa destinée portait cela;* c'est-à-dire, qu'une telle chose était portée à un tel, qu'elle lui était ordonnée. Recevons donc ces ordonnances, comme nous recevons celles des médecins. Il ne laisse pas d'y avoir dans ces dernières des choses fâcheuses et difficiles; mais nous les recevons avec joie, dans l'espérance d'une prompte guérison. Aie donc autant d'empressement pour hâter la perfection et l'accomplissement des choses que la nature a ré-

solues, que tu en as pour le recouvrement de ta santé; reçois avec joie ce qui t'arrive, quelque fâcheux qu'il soit, parce qu'il aboutit à procurer la santé au tout dont tu fais partie, et qu'il entretient la prospérité et la félicité de Dieu même, qui ne l'aurait pas permis s'il n'était utile à l'univers. Or il n'y a point de nature qui souffre quoique ce soit qui ne soit convenable à celui qu'elle gouverne. Tu vois par là qu'il y a deux raisons principales qui doivent t'obliger à embrasser et à chérir tout ce qui t'arrive; la première, que cela t'était destiné et ordonné, que cela était fait pour toi, proportionné à toi, et comme annexé à toi de toute ancienneté par les causes premières; et la seconde, qu'il contribue au bonheur, à la perfection, et, si on l'ose dire, à la durée même de celui qui gouverne tout. Car c'est mutiler ce tout, que de retrancher quoi que ce soit de sa connexité et de sa continuité, aussi bien dans ses parties que dans ses causes; et tu en retranches, autant qu'il est en ton pouvoir, tout ce que tu supportes avec peine et que tu voudrais empêcher.

IX.

Ne te dégoûte, ne te décourage et ne t'impatiente point, lorsque tu ne réussis pas toujours à faire tout selon les règles de la droite raison. Au contraire, après qu'une chose t'aura mal réussi, recommence-la de nouveau, et te prépare à voir tranquillement plusieurs infirmités pareilles. Aime de tout ton cœur ce que tu as entrepris, et ne retourne point à la philosophie comme les écoliers retournent chez leur maître, mais comme ceux qui ont mal aux yeux ont recours aux remèdes de l'éponge et des œufs, ou aux fomentations et aux cataplasmes : ainsi rien ne t'empêchera d'obéir à la raison, tu y acquiesceras en toutes manières. Surtout souviens-toi que la philosophie ne demande de toi que ce que demande la nature, et toi tu voulais tout le contraire de ce qu'elle veut. Qu'y a-t-il de plus agréable ? C'est ainsi que la volupté nous trompe sous un voile spécieux. Mais prends-y bien garde; la grandeur d'ame, la liberté, la simplicité, la patience et la sainteté ne sont-elles pas mille fois plus agréables ? Et quand tu auras bien pesé tous les avantages de la prudence, qui est la mère

de la prospérité et de la sûreté, pourras-tu jamais rien trouver qui lui soit comparable?

X.

Toutes choses sont si enveloppées et si cachées, que la plupart des philosophes, je dis même des plus habiles, ont assuré qu'on ne pouvait les comprendre. Les stoïciens se sont contentés de dire qu'on ne pouvait les comprendre que très-difficilement. D'ailleurs, toutes nos conceptions sont sujètes à l'erreur : car où est celui qui peut se vanter d'être infaillible ? De plus, tout ce qui peut faire en ce monde le sujet de nos recherches et de nos desirs, est vil et peu durable, et peut être au pouvoir d'un infâme débauché, d'une courtisanne et d'un voleur. Il ne faut après cela que penser aux mœurs de ceux avec qui tu as à vivre, et dont on peut à peine supporter le plus honnête et le plus complaisant, pour ne pas dire qu'il n'y a presque personne qui puisse se supporter soi-même. Au milieu donc de tant de ténèbres, de tant d'ordures, et de ce torrent continuel de la matière, du temps et du mouvement, je ne vois pas ce qui peut mériter nos soins et notre estime. Il

faut au contraire en se consolant soi-même attendre la dissolution naturelle; mais il faut l'attendre sans impatience et sans chagrin, et trouver son repos dans ces deux réflexions; l'une, qu'il ne m'arrive rien qui ne soit utile et conforme à la nature du tout; et l'autre, qu'il est en mon pouvoir de ne rien faire contre mon génie et mon dieu : car il n'y a personne qui me puisse contraindre à violer ses ordres.

XI.

A quoi me sert à présent mon ame ? Voilà ce qu'il faut se demander à toute heure et à tous momens. Fais aussi avec soin cette recherche : Qu'est-ce qui se passe présentement dans cette partie de moi-même qu'on appelle la partie principale ? quelle ame ai-je présentement ? Est-ce l'ame d'un enfant, d'un jeune homme, d'une femmelette ou d'un tyran ? est-ce l'ame d'un cheval ou d'une bête féroce ?

XII.

Tu peux connaître à ceci ce que le peuple appelle des biens. Si quelqu'un s'est formé une idée des véritables biens, comme de la prudence, de

la sagesse, de la vaillance et de la justice, il ne pourra jamais souffrir qu'on ajoute à cette idée rien qui n'y soit conforme, et qu'on parle avec indignité de ces véritables biens. Mais s'il s'est fait une idée des biens du peuple, il entendra et recevra avec plaisir, comme une application heureuse, le mot du poète comique, *que celui qui les possède est si riche, et que tout est si propre chez lui, qu'il ne sait où aller pour les nécessités à quoi la nature l'oblige.* Et le peuple fait lui-même cette différence sans le savoir : car, au premier cas, cette application le choquerait et lui serait très-désagréable ; au lieu qu'au second, c'est-à-dire, quand on parle des richesses, du luxe, de la gloire et de la fortune, elle le divertit, et il la reçoit avec joie comme un bon mot plein de sel et de sens, et qui convient admirablement au sujet. Va après cela, et demande si l'on doit prendre pour des biens véritables et dignes de son estime, des choses auxquelles on peut appliquer avec grace le mot que je viens de rapporter.

XIII.

Je suis composé de matière et de forme. Comme

ni l'une ni l'autre n'ont été tirées du néant, elles ne seront jamais anéanties. Ainsi toutes ces parties seront converties par ce changement en une partie de l'univers, et ensuite en une autre jusqu'à l'infini. C'est un pareil changement qui m'a produit, moi et mes ancêtres, en remontant jusqu'à l'infini : car rien n'empêche qu'on ne puisse parler de cette manière, quoique le monde ait ses révolutions déterminées et ses périodes fixes.

XIV.

La raison et l'art de raisonner sont des facultés suffisantes à elles-mêmes et à toutes les opérations qui en dépendent ; elles partent de leur propre principe, et vont à la fin qu'elles se proposent. C'est pourquoi on a appelé leurs opérations d'un mot * qui signifie des actions droites, c'est-à-dire, qui vont le droit chemin sans jamais s'en détourner.

XV.

Il ne faut pas dire que rien appartienne à l'homme, de tout ce qui ne lui convient point en tant qu'homme : car l'homme ne le demande

* Catorthoses.

point; la nature de l'homme ne le promet point; ce ne sont pas des perfections de la nature humaine. Ce n'est donc pas là que consiste la fin de l'homme, ni le bien qui remplit cette fin : car, s'il y avait en cela quelque chose qui appartînt à l'homme, il ne lui appartiendrait pas de la mépriser et de s'élever contre elle. Si c'étaient les véritables biens, on ne louerait point ceux qui feraient profession de n'en avoir pas besoin, ni ceux qui s'en priveraient eux-mêmes en partie. Or nous voyons tout au contraire, que plus un homme se prive de ces sortes de biens, ou qu'il souffre plus volontiers que d'autres l'en privent, plus il passe pour vertueux.

XVI.

Telles que seront les pensées dont tu t'entretiendras d'ordinaire, tel sera aussi ton esprit : car notre ame prend la teinture de nos pensées. Tâche donc de la nourrir et de l'imbiber toujours de ces réflexions: Partout où l'on peut vivre, on peut bien vivre : On peut vivre à la cour, donc on peut bien vivre à la cour. De plus, chaque chose se porte vers l'objet pour lequel elle a été faite.

Là où elle se porte, c'est là qu'elle trouve sa fin ; et où elle trouve sa fin, c'est là qu'elle trouve son véritable bien et ce qui lui est propre. Le véritable bien de l'animal raisonnable, c'est donc la société : car il a été déja prouvé que c'est pour la société que nous sommes nés. N'est-il pas évident par là que les choses les moins parfaites sont pour les plus parfaites, et que les plus parfaites sont les unes pour les autres ? Les choses animées sont plus parfaites que les inanimées ; et des animées, les raisonnables sont les meilleures.

XVII.

C'est une folie que de vouloir des choses impossibles. Or il est impossible que les méchans n'agissent pas comme ils font.

XVIII.

Il n'arrive jamais rien de fâcheux à personne, que la nature n'ait disposé à le supporter. Les mêmes accidens arrivent tous les jours à des gens qui ignorent que cela leur soit arrivé, ou qui en le supportant veulent montrer leur fermeté et leur grand courage, et qui demeurent comme insensibles et immobiles aux plus grands coups. C'est

donc une honte que l'ignorance et la vanité aient plus de force que la prudence.

XIX.

Les choses n'ont en aucune manière la force de toucher notre ame. Elles ne trouvent point de chemin qui les y conduise, et ne peuvent ni la changer, ni l'ébranler. C'est elle seule qui se change et qui s'ébranle; et tous les accidens sont pour elle ou bons ou mauvais, selon la bonne ou la mauvaise opinion qu'elle a d'elle-même.

XX.

En un sens l'homme nous doit être fort cher, en tant que nous sommes obligés de lui faire du bien et de le souffrir. Mais, comme il y en a plusieurs qui nous empêchent de faire les actions qui nous sont les plus propres, en ce sens-là l'homme devient pour moi une de ces choses indifférentes, comme le soleil, le vent, les bêtes, qui ont aussi la force d'empêcher une action, mais qui n'en sauraient empêcher ni l'intention ni le dessein, à cause de l'exception que nous avons faite en formant ce dessein, et du changement auquel nous avons recours : car notre pensée change, et con-

vertit d'abord en ce que nous avions dessein de faire, ce qui nous empêche de le faire : de sorte que l'obstacle même devient la matière et le sujet de notre action ; et ce qui nous fermait le chemin, nous sert de chemin.

XXI.

Honore ce qui est de plus excellent dans le monde : c'est ce qui se sert de tout et qui gouverne tout. Honore aussi ce qui est de plus excellent en toi ; il est de même nature que le premier: car c'est ce qui se sert de toutes les parties dont tu es composé, et qui gouverne ta vie.

XXII.

Ce qui ne nuit point à la ville, ne nuit point aux citoyens. Quand donc tu crois qu'on t'a fait tort, sers-toi de cette règle pour le connaître : Si la ville n'est point offensée, je ne le suis pas non plus ; et si elle ne l'est pas, il ne faut donc pas se fâcher contre celui qui ne l'a pas offensée. Car en quoi consiste cette offense, et qu'est-ce que c'est?

XXIII.

Pense souvent à la rapidité avec laquelle toutes choses sont emportées et nous échappent, tant

celles qui sont déja, que celles qui se produisent. Car la nature est comme un fleuve qui coule toujours. Ses opérations souffrent de continuels changemens; et les causes dont elle se sert, passent par d'innombrables vicissitudes. Il n'y a presque rien de permanent de tout ce qui est près de toi; et le passé d'un côté, et l'avenir de l'autre, tout cela est un abyme infini et impénétrable où tout se perd. N'est-ce donc pas être fou, que de s'enorgueillir ou de s'affliger pour des choses périssables? Se plaint-on d'une légère incommodité qui ne doit durer qu'un moment?

XXIV.

Quelqu'un a péché contre moi. C'est son affaire. Il a ses mœurs et ses manières; et moi j'ai ce que la nature, notre commune mère, veut que j'aie, et je fais ce qu'elle veut que je fasse.

XXV.

Souviens-toi de toute la nature, dont tu ne fais qu'une très-petite portion; et de tout le temps, dont il ne t'a été assigné qu'un moment fort court; et du destin, dont tu n'es qu'une fort petite partie.

XXVI.

Que la partie principale de ton ame soit insensible aux mouvemens de la chair, de quelque nature qu'ils puissent être, ou rudes ou doux; qu'elle ne se mêle point avec le corps; mais qu'en se renfermant en elle-même, elle empêche les passions de passer les limites des parties où elles règnent. Que si par quelque sympathie elles parviennent jusqu'à l'esprit, à cause de l'étroite union qu'il a avec le corps, alors il ne faut pas tâcher de résister à un sentiment qui est naturel; il faut seulement que l'ame s'empêche de juger que ce sentiment est bon ou mauvais.

XXVII.

Il faut vivre avec les dieux; et celui-là vit avec les dieux, qui en toutes occasions leur fait voir son ame soumise à leurs ordres, et toujours prête à faire ce qu'ordonne le génie que Dieu a donné à chacun pour guide et pour gouverneur, et qui n'est qu'une partie de lui-même: car ce génie n'est autre chose que l'entendement et la raison.

XXVIII.

Ne te fâche point contre celui qui sent mauvais.

Qu'y peut-il faire? il est ainsi fait; c'est une nécessité qu'une telle odeur sorte de son corps. Mais il dit qu'il a la raison en partage, et qu'il dépend de lui de se connaître et de se corriger. Tant mieux! Tu as aussi de la raison; tâche donc d'exciter sa raison par la tienne; remontre-lui ses défauts, donne-lui des avis. S'il t'écoute, tu le guériras, et tu n'auras plus sujet de te mettre en colère.

XXIX.

N'imite ni les mœurs ni les manières des courtisannes, ni celles des comédiens.

XXX.

Tu peux vivre ici dès aujourd'hui, comme tu veux vivre quand tu seras près de mourir. Que si l'on t'en empêche, alors il t'est permis de cesser de vivre. Mais ne meurs point comme ayant reçu quelque injure ou quelque mal; sors de la vie comme on sort d'une chambre où il y a de la fumée. Il y fume, je m'en vais. Penses-tu que ce soit si grand'chose? Pendant que rien ne m'oblige à me retirer, je demeure libre; personne ne m'empêchera de faire ce que je veux; et je veux ce que demande la nature d'un animal raisonnable et né pour la société.

XXXI.

L'esprit de cet univers est un esprit de société; il aime l'ordre et la raison; il a donc fait les choses les moins parfaites pour les plus parfaites, et il a lié et ajusté les plus parfaites les unes avec les autres. Tu vois par là qu'il a soumis et rangé chaque chose selon sa dignité, et qu'il a ajusté ensemble les plus excellentes, par les liens d'une union et d'une complaisance mutuelle et réciproque.

XXXII.

Comment t'es-tu gouverné jusqu'à présent envers les dieux, envers ton père et ta mère, tes frères, ta femme, tes enfans, tes précepteurs, tes gouverneurs, tes amis, tes courtisans et tes domestiques? Ne leur as-tu fait jusqu'à présent aucune injustice, ni par tes paroles, ni par tes actions? Retrace en ta mémoire les travaux que tu as essuyés et toutes les peines que tu as souffertes; et pense que l'histoire de ta vie est complète, et que le service que tu avais à rendre en ce monde est accompli. Combien de belles choses as-tu vues? combien as-tu surmonté de plaisirs et de douleurs? combien de choses glorieuses as-tu méprisées? et à

combien de méchans as-tu fait éprouver ta bonté ?

XXXIII.

Pourquoi des esprits ignorans et grossiers viennent-ils troubler une ame savante et polie? Quelle est l'ame savante et polie ? Celle qui connaît le commencement et la fin des choses, et qui est instruite de la raison qui, pénétrant toute la matière, gouverne cet univers durant tous les siècles par des périodes réglées.

XXXIV.

Dans un petit moment tu ne seras qu'une poignée de cendre, qu'un squelette et qu'un nom, et non pas même un nom. Cependant qu'est-ce qu'un nom ? Un bruit, un son. Et toutes les choses dont on fait le plus de cas en ce monde, que sont-elles que pourriture et que vanité? Elles sont comme les petits chiens qui caressent et qui mordent en même temps; ou comme de petits enfans de mauvaise humeur qui pleurent pour rien, et qui un moment après rient de même. La foi, la pudeur, la justice et la vérité ont quitté la terre pour aller habiter dans le ciel, comme dit un poète*. Qu'est-

* Hésiode.

ce donc qui te retient ici? Sont-ce les objets sensibles? Mais ils sont muables, et n'ont rien de constant. Sont-ce les sens? Mais ils sont émoussés et prêts à recevoir des impressions fausses. Est-ce le principe de vie, cet esprit qui t'anime? Mais ce n'est qu'une exhalaison et qu'une vapeur de ton sang. Est-ce le plaisir d'être estimé parmi tes semblables? Mais ce n'est que vanité? Qu'attends-tu donc? Tu attends en repos ou ton extinction ou ton changement; et en attendant que cet heureux moment vienne, qu'as-tu à faire? A honorer et à bénir les dieux, et à faire du bien aux hommes. Tout ce qui est hors des limites de ton corps et de ton esprit ne t'appartient point, et ne te regarde point.

XXXV.

Tu peux être toujours heureux, si tu sais marcher droit et suivre la raison dans tes actions et dans tes pensées : car voici deux choses qui sont communes et à la nature de Dieu, et à celle de l'homme et de tout animal raisonnable; l'une, de ne pouvoir être empêché par aucun autre être, quel qu'il soit; et l'autre, de trouver son bien dans

les dispositions et dans les actions justes, et de terminer là ses desirs.

XXXVI.

Si ce n'est point par ma méchanceté, ni par aucun effet de cette méchanceté, qu'une telle chose arrive, et que la société n'en soit point blessée, pourquoi me tourmenter? En quoi la société peut-elle être blessée?

XXXVII.

Ne te laisse pas témérairement emporter à tes imaginations. Donne à ton prochain tous les secours dont tu es capable et que tu lui dois; et s'il a fait quelque perte en des choses indifférentes, garde-toi bien de croire qu'il lui soit arrivé un grand mal: car en cela il n'y en a aucun. Imite dans ces occasions la conduite de ce bon vieillard qui en s'en allant demande à son petit enfant sa toupie, sachant bien que ce n'est qu'une toupie.

XXXVIII.

Que fais-tu donc dans cette tribune aux harangues avec tes beaux discours et tes oraisons funèbres, mon ami? ne te souviens-tu plus de ce que c'est? — Je m'en souviens fort bien, mais je vois

que ces choses-là plaisent aux hommes, et qu'elles font un des objets de leurs soins. — Faut-il donc que tu sois fou parce qu'ils le sont? n'est-ce pas assez de l'avoir été?

XXXIX.

A quelque heure que la mort vienne, elle me trouvera toujours heureux. Etre heureux, c'est se faire une bonne fortune à soi-même; et la bonne fortune, ce sont les bonnes dispositions de l'ame, les bons mouvemens et les bonnes actions.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE SIXIÈME.

I.

La matière de l'univers est obéissante et souple, et l'esprit qui la gouverne n'a en soi aucune cause qui le porte à mal faire, car il n'a nulle méchanceté; aussi ne fait-il aucun mal, et rien n'est blessé par cet esprit. Or c'est lui qui produit et qui consomme toutes choses.

II.

Quand tu fais ton devoir, ne t'informe point si tu as froid ou chaud, si tu es accablé de sommeil ou si tu as bien dormi, si l'on parle bien ou mal de toi, si tu meurs ou si tu fais quelque autre chose: car la mort est aussi une des actions de notre vie; et dans celle-là, comme dans toutes les autres, il suffit de bien faire ce qu'on fait.

III.

Regarde au dedans de toutes choses, et ne te laisse jamais tromper ni à leur qualité, ni à l'éclat qui les environne.

IV.

Toutes les parties de cet univers changeront bientôt : car, ou elles s'exhaleront en vapeurs, s'il est vrai que la matière soit une et simple ; ou elles seront dissipées.

V.

L'esprit qui gouverne tout, sait ce qu'il fait, pourquoi il le fait, et la matière dont il le fait.

VI.

La meilleure manière de se venger, c'est de ne ressembler point à celui qui nous fait injure.

VII.

Fais consister ta joie et ton repos à passer d'une bonne action à une autre bonne action, en te souvenant toujours de Dieu.

VIII.

La partie supérieure de notre ame s'excite, se tourne, se remue comme il lui plaît, se rend telle qu'il lui plaît, et fait que tout ce qui arrive lui paraît tel qu'il lui plaît.

IX.

Chaque chose arrive selon la nature du tout, et non pas selon aucune autre nature qui l'environne,

ou qui soit enfermée au dedans, ou suspendue au dehors.

X.

Ce monde est ou un assemblage confus de parties qui tendent toutes à se désunir et à se séparer ; ou une union, un ordre et une providence. Si c'est le premier, d'où vient que je desire de demeurer plus longtemps dans une si grande confusion, et au milieu d'un si grand amas d'ordures ? et qu'y a-t-il que je doive plus souhaiter que d'être bientôt réduit en poussière, de quelque manière que ce soit ? Mais pourquoi me troubler ? Cette dissipation ne viendra-t-elle pas aussi enfin jusqu'à moi, quoi que je fasse ? Et si c'est le dernier, j'adore l'auteur de mon être, je l'attends de pied ferme, et je mets toute ma confiance en lui.

XI.

Quand les choses qui t'environnent te forcent à te troubler, reviens à toi au plus vîte, et ne sors pas de cadence plus que la nécessité ne le veut. Le moyen de s'affermir dans cette sorte d'harmonie et de cadence dont je parle, c'est d'y rentrer toujours.

XII.

Si tu avais une marâtre et une mère tout en même temps, tu te contenterais d'honorer l'une, et tu te tiendrais toujours auprès de l'autre. Ta marâtre, c'est la cour; et ta mère, c'est la philosophie. Tiens-toi donc toujours auprès de celle-ci, repose-toi dans son sein; elle te rendra supportable à la cour, et te fera trouver la cour supportable.

XIII.

Comme on juge des viandes, et qu'on dit, C'est un poisson, c'est un oiseau; et du vin de Falerne, C'est le jus d'un tel raisin; et de la pourpre, C'est de la laine de brebis, teinte dans le sang d'un certain coquillage; et comme, par le moyen de ces réflexions, on examine à fond chaque chose et on connaît ce qu'elle est, il faudrait faire de même dans toute la conduite de la vie. Lorsque les choses qui passent pour les plus dignes d'être approuvées se présentent à notre imagination, il faudrait les dépouiller, pour ainsi dire, et voir à découvert leur peu de valeur; il faudrait leur ôter l'éclat que donne la renommée : car cet éclat étranger est un grand trompeur; et lorsque tu crois être parvenu

à ce qu'il y a de plus beau et de plus solide dans un sujet, c'est alors qu'il te trompe avec le plus d'adresse. Pense donc souvent à ce que Cratès disait de Xénocrate même.

XIV.

Le peuple n'admire presque que deux sortes de choses; ou celles qui ont une forme et une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois; ou celles qui ont une nature vivante et végétative, comme le figuier, l'olivier, la vigne. Ceux qui sont un peu au dessus du peuple, réduisent leur admiration aux choses purement animées, comme les haras, les troupeaux. Ceux qui sont plus polis et mieux instruits que ces derniers, n'admirent que ce qui a une ame raisonnable, non pas cette ame universelle, mais une ame mécanique et industrieuse; ou bien ils font consister simplement leur bonheur à avoir un grand nombre d'esclaves. Mais celui qui honore comme il doit cette ame raisonnable, universelle et politique, ne se soucie d'aucune de ces choses: il s'attache uniquement à entretenir son ame dans toutes les actions et dans tous les mouvemens rai-

sonnables et utiles à la société, et à coopérer en tout avec cette ame universelle dont il est lui-même une partie.

XV.

Une chose se hâte d'être, une autre de n'être plus; et une grande partie de celle qui est, est déja passée. Ces changemens continuels renouvellent incessamment le monde, comme la rapidité du temps, qui ne s'arrête jamais, renouvelle à tous momens les siècles. Dans ce courant continuel, qui est-ce qui voudrait s'attacher à des choses si passagères, et sur lesquelles on ne peut jamais s'arrêter? C'est comme si quelqu'un mettait son affection à un de ces petits oiseaux qui volent dans l'air, et que nous avons perdus de vue presque aussitôt que nous les avons aperçus. C'est-là l'image de notre vie, qui n'est qu'une vapeur du sang et une respiration de l'air. Attirer l'air une seule fois, et le rendre, ce que nous faisons à tous momens, voilà justement ce que c'est que mourir; c'est-à-dire, remettre l'entière faculté de respirer entre les mains de celui de qui nous la reçûmes hier ou avant-hier.

XVI.

Ce qui mérite notre estime, ce n'est ni de transpirer, cela est commun aux plantes; ni de respirer, cela est commun aux animaux; ni d'avoir une imagination capable de recevoir l'impression des objets; ni de suivre ses mouvemens comme des marionnettes; ni de vivre ensemble, ni de se nourrir : car se nourrir et rejeter ce qu'il y a de superflu dans les alimens, c'est une même chose. Qu'est-ce donc qui mérite notre estime? Est-ce de recevoir des applaudissemens? Non. Est-ce d'avoir des acclamations et des louanges? Non: car les louanges et les acclamations des peuples ne sont qu'un bruit confus de voix et un mouvement de langues. Voilà donc la porte fermée à la vaine gloire. Que reste-t-il que nous devions estimer digne de nos soins? C'est, à mon avis, d'agir conformément à notre condition, et de remplir tous nos devoirs; et c'est à quoi nous sommes conduits et excités par l'exemple de tous les métiers et de tous les arts : car nous voyons qu'ils ne tendent tous qu'à faire ensorte que leurs ouvrages répondent au dessein pour lequel on les a faits : c'est

le but du vigneron qui cultive la vigne, celui de l'écuyer qui dresse des chevaux, et celui du chasseur qui dresse des chiens. L'éducation et l'instruction des enfans, à quoi tendent-elles? Voilà ce que nous appelons estimable. Quand tu seras bien persuadé de cette vérité, tu ne te mettras nullement en peine d'acquérir toutes ces autres choses. Mais ne peut-on pas toujours les estimer? Si tu les estimes, tu ne seras donc jamais ni libre ni content de toi-même, ni exempt de passions: car il faut nécessairement que tu aies de l'envie et de la jalousie; que tu te défies éternellement de ceux qui ont en main le pouvoir de t'ôter tout ce que tu admires; et que tu dresses incessamment des embûches à ceux qui le possèdent. En un mot, il est entièrement impossible que celui qui manque de quelqu'une de ces choses, ne soit troublé, et qu'il n'accuse à tous momens les dieux: au lieu que l'estime et le respect que tu as pour ta propre raison, font que tu es agréable à toi-même, commode pour la société, et d'accord avec les dieux; c'est-à-dire, que tu reçois avec joie tout ce qu'ils t'envoient et qu'ils t'ont ordonné.

XVII.

Les élémens se meuvent en haut, en bas et en rond. La vertu ne se meut d'aucune de ces manières; mais c'est quelque choses de plus divin, et, par un chemin plus difficile à comprendre, elle arrive toujours à son but.

XVIII.

Que veulent dire les hommes ? Ils refusent leurs louanges à ceux qui vivent en même temps qu'eux, et ils desirent avec empressement d'être loués de ceux qui vivront après, et qu'ils ne verront jamais. C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas été loués de ceux qui sont morts longtemps avant que nous soyons venus au monde.

XIX.

Parce qu'une chose est difficile pour toi, ne t'imagines pas qu'elle soit impossible à un autre. Mais tout ce qui est facile et possible à un autre, sois persuadé qu'il n'est pas impossible pour toi.

XX.

En faisant nos exercices quelqu'un nous a égratignés ou blessés d'un coup de tête; mais nous n'en faisons pas semblant, nous n'en sommes point

offensés, et nous ne nous défions pas de cet homme-là comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchant tour. Nous nous tenons seulement sur nos gardes, non pas comme contre un ennemi, ni comme ayant quelque soupçon; mais nous l'évitons adroitement sans le haïr. Faisons de même dans toutes les autres rencontres de notre vie; ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait, et recevons tout comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous : car, comme je l'ai déja dit, il est permis de les éviter sans leur témoigner ni soupçon ni haine.

XXI.

Si quelqu'un peut me reprendre, et me faire voir que je prends mal une chose, ou que je la fais mal, je me corrigerai avec plaisir : car je cherche la vérité qui n'a jamais blessé personne; au lieu qu'on se trouve toujours mal de persister dans son ignorance et dans son erreur.

XXII.

Je fais ce qui est de mon devoir, et toutes les choses du monde ne sauraient ni m'inquiéter ni me troubler : car ce sont ou des choses inanimées,

ou des choses destituées de raison, ou des choses qui errent dans les principes et qui ne connaissent pas le bon chemin.

XXIII.

Sers-toi de tous les animaux, et en général de toutes les autres choses; sers-t-en, dis-je, noblement et librement, comme un homme qui a de la raison doit se servir de ce qui n'en a point. Mais pour les hommes, sers-t-en selon les lois de la société, comme on doit se servir de personnes raisonnables. Ne manque pas d'invoquer Dieu dans toutes tes actions, et ne te mets point du tout en peine combien de temps tu le pourras faire. Trois heures de vie suffisent, pourvu qu'on les passe en cet état.

XXIV.

Alexandre le grand et son muletier ont été réduits au même état après leur mort : car ils sont rentrés dans les premiers principes de cet univers, où ils ont été également dissipés en atômes.

XXV.

Considère combien de choses se passent en même temps et dans un moment, dans ton corps

et dans ton esprit : cela t'empêchera de t'étonner de toutes les choses différentes qui arrivent en même temps dans ce tout qu'on appelle le monde.

XXVI.

Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin, n'est-il pas vrai que tu lui en diras distinctement toutes les lettres ? Mais si quelque autre s'en fâche, t'amuseras-tu aussi à te fâcher contre lui ? ne continueras-tu pas plutôt à compter doucement et tranquillement toutes les lettres l'une après l'autre ? Souviens-toi qu'il en est de même de tous les devoirs de notre vie ; l'accomplissement de chacun d'eux consiste en un certain nombre de choses. Dans tout ce que tu fais il faut les observer toutes, et les remplir en allant ton chemin, sans te troubler et sans te mettre en colère contre ceux qui se fâchent contre toi.

XXVII.

N'y a-t-il pas de la cruauté à ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paraissent utiles et convenables ? Or, c'est en quelque manière ne le pas permettre, que de te fâcher contre eux quand ils péchent : car alors ils

pensent courir à leur bien. Mais ils se trompent, me diras-tu. Redresse-les donc, et leur fais voir, sans te fâcher, en quoi ils se trompent.

XXVIII.

La mort est la fin du combat que nos sens se livrent; c'est le repos de tous les mouvemens contraires, et causés par nos passions, qui nous remuent comme les ressorts remuent les marionnettes; c'est la cessation du travail d'esprit et du soin qu'on a du corps.

XXIX.

C'est une honte que l'ame se rebute, lorsque le corps ne se rebute pas.

XXX.

Prends bien garde de ne pas dégénérer en tyran. Ne prends point cette teinture; on ne la prend que trop aisément. Conserve-toi donc simple, bon, entier, grave et sans orgueil, ami de la justice, religieux envers les dieux, doux, humain, et ferme dans la pratique de tes devoirs. Combats courageusement pour demeurer tel que la philosophie t'a voulu rendre. Révère les dieux; procure le salut aux hommes. La vie est courte; et le seul

fruit de cette vie terrestre c'est la sainteté et les bonnes actions. Gouverne-toi en tout comme un disciple d'Antonin. Souviens-toi de sa constance dans tout ce qu'il avait entrepris avec raison; de son égalité en toutes choses; de sa sainteté; de la sérénité de son visage; de sa douceur; du mépris qu'il avait pour la vaine gloire; de sa grande application aux affaires; comme il ne laissait jamais rien passer sans l'avoir bien examiné et bien compris. Remets-toi souvent devant les yeux avec quelle bonté il souffrait les plaintes injustes qu'on faisait de lui, quel soin il avait de ne rien entreprendre avec précipitation, avec quel dédain il rejetait la calomnie, et avec quelle exactitude il s'informait des mœurs et des actions de chacun. Il n'était ni médisant, ni timide, ni soupçonneux, ni sophiste; nullement difficile pour son logement, pour sa bouche, pour son lit et pour ses habits, ni mal aisé à servir. Il aimait le travail; il était lent à se mettre en colère, mangeait peu, et pouvait être depuis le matin jusqu'au soir au conseil sans être obligé d'en sortir pour ses nécessités, dont l'heure était toujours réglée. N'oublie jamais à

quel point son amitié était égale et constante; combien il était aise qu'on s'opposât librement à ses avis, et avec quelle joie il écoutait ceux qui en donnaient de meilleurs. Enfin souviens-toi qu'il était religieux sans superstition, et tâche de l'imiter en toutes ces bonnes qualités, afin que ta dernière heure te trouve en aussi bon état que la sienne l'a trouvé.

XXXI.

Réveille-toi, rappelle tes esprits, et reconnais que ce qui te trouble n'est qu'un songe; réveille-toi encore, et fais de tous les accidens de la vie le même jugement que tu as fait de ce songe.

XXXII.

Je suis composé d'un corps et d'une ame; tout est indifférent à mon corps, car il ne peut rien distinguer. Tout est aussi indifférent à mon ame, excepté ses propres opérations. Or toutes ses opérations dépendent d'elle. Mais il n'y a que celles qui l'occupent présentement qui lui soient chères; les passées et celles qui sont à venir lui sont également indifférentes.

XXXIII.

Ni le pied ni la main ne sont chargés outre leur nature, pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied, et la main ce qui est du devoir de la main. Il en est de même de l'homme en tant qu'homme; il n'est point chargé au-delà de sa nature, pendant qu'il fait ce qui est du devoir de l'homme. S'il n'est point chargé au-delà de sa nature, il n'a donc point de mal.

XXXIV.

La volupté n'est-elle pas commune aux voleurs, aux débauchés, aux parricides et aux tyrans?

XXXV.

Ne vois-tu pas que quoique les artisans cèdent à certains ignorans jusqu'à un certain point, ils ne laissent pas de suivre toujours les règles de leur art, et ne peuvent se résoudre à s'en éloigner? Eh! n'est-ce pas une chose horrible, qu'un architecte et un médecin aient plus de respect pour leur art, que l'homme n'en a pour le sien qui lui est commun avec les dieux?

XXXVI.

L'Asie et l'Europe ne sont que de petits coins

du monde ; la mer entière n'est qu'une goutte de cet univers ; le mont Athos n'est qu'une petite motte de terre ; tout le temps présent n'est qu'un point de l'éternité ; toutes choses sont viles, petites, muables et périssables : mais elles viennent de cette intelligence universelle, ou en sont des suites nécessaires. La gueule des lions, les poisons, et tout ce qu'il y a de nuisible, sont, comme les épines et les bourbiers, les accompagnemens des choses belles et bonnes. Ne t'imagine donc point qu'il y ait là rien de contraire à la divinité que tu révères, ni qui soit indigne d'elle; mais remonte à l'origine de toutes choses, et considère-la bien.

XXXVII.

Celui qui voit ce qui se passe présentement, a tout vu, et ce qui a été depuis l'éternité, et ce qui sera jusqu'à l'infini : car toutes choses sont semblables et par leur nature et par leur forme.

XXXVIII.

Pense très-souvent à la liaison et à la sympathie que toutes les choses du monde ont entre elles : car elles sont toutes liées et entrelacées, et par cette raison elles ont une mutuelle affection les

unes pour les autres ; et celle-ci n'est qu'une suite de celle-là, à cause du mouvement local, de l'accord et de l'union de la matière.

XXXIX.

Accommode-toi aux affaires qui te sont destinées, et t'accoutume à aimer, mais véritablement, tous les hommes avec lesquels tu vis.

XL.

Tout instrument, outil ou vaisseau qui fait bien ce à quoi il est destiné, est en bon état : cependant l'ouvrier s'en est allé et l'a abandonné. Mais il n'en est pas de même dans les effets de la nature ; la même vertu qui les produit, demeure toujours au dedans : c'est pourquoi tu dois l'honorer davantage, et penser que si tu vis et te gouvernes selon ses ordres, toutes choses te réussiront selon les desirs de ton ame, comme elles réussissent à cet agent universel selon les desirs de la sienne.

XLI.

Si tu es dans ce faux préjugé, que ce qui ne dépend point de toi est un bien ou un mal, il est impossible que ce mal venant à t'arriver, ou ce bien à t'échapper, tu n'accuses les dieux et que

tu ne haïsses les hommes, qui seront ou que tu croiras la cause de ton malheur. Et voilà la source de toutes nos injustices. Au lieu que si nous étions bien persuadés que notre bien et notre mal dépendent uniquement de nous, il ne nous resterait aucun sujet ni de nous plaindre des dieux ni de haïr les hommes.

XLII.

Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le sachant, les autres sans le savoir, comme je pense qu'Héraclite a dit, que ceux qui dorment, aident et contribuent à ce qui se fait dans cet univers. Celui-ci travaille d'une manière, et celui-là d'une autre; mais celui qui se plaint, qui s'oppose à ce qui se fait, et qui tâche de le détruire, travaille doublement; et le monde avait besoin d'un tel ouvrier. Vois donc avec quels ouvriers tu veux te mettre : car celui qui gouverne tout, te recevra où tu voudras, et se servira fort bien de toi. Mais prends bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tient dans une comédie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de Chrysippe.

XLIII.

Le soleil demande-t-il à faire les fonctions de la pluie, Esculape celles de la terre ? Tous les astres ne sont-ils pas différens, et ne travaillent-ils pas à l'accomplissement d'une seule et même chose ?

XLIV.

Si les dieux ont consulté sur mon sujet et sur ce qui doit m'arriver, je suis sûr qu'ils ont fait ce qu'il y avait de mieux à faire, et il est impossible d'imaginer un dieu qui agisse sans conseil. Or, quelle raison auraient les dieux de me faire du mal, et que leur en reviendrait-il, ou à eux, ou à cet univers dont ils ont tant de soin ? Que s'ils n'ont pas consulté sur ce qui me regarde en particulier, ils ont consulté sur ce qui regarde le général : je dois donc embrasser et recevoir avec joie tout ce qui m'arrive, puisqu'il ne m'arrive rien qui ne soit une suite de l'ordre qu'ils ont sagement établi. Que s'ils n'ont délibéré sur rien, ce qu'il est impie de croire, ne faisons ni vœux, ni sacrifices, ni sermens, en un mot, ne faisons rien de tout ce que nous pratiquons comme vivant et conversant avec les dieux,

et les ayant toujours présens. Retranchons-nous à consulter chacun pour soi-même, car cela est permis. Cette consultation ne peut être que sur l'utile : or ce qui est utile à chacun, c'est ce qui est selon sa nature et sa condition. Ma nature est raisonnable et sociable ; j'ai une ville et une patrie : comme Antonin, j'ai Rome ; et comme homme, j'ai le monde. Ce qui est utile à ces communautés, est donc mon unique bien.

XLV.

Tout ce qui arrive à chacun est utile à l'univers, et cela suffit. Mais on peut encore aller plus loin, et ajouter que si on prend bien garde à tout, on trouvera que ce qui est utile à un homme est utile à tous les autres hommes. Ce mot *utile* est ici dans un sens commun et général pour des choses qu'on appelle moyennes et indifférentes, c'est-à-dire, qui ne sont ni un bien ni un mal.

XLVI.

Comme dans les théâtres, et dans toutes sortes de spectacles, il arrive que les mêmes choses représentées plusieurs fois te fatiguent et te dégoûtent ; de même tu devrais avoir toujours du

dégoût et t'ennuyer pendant tout le cours de ta vie : car toutes choses, et en haut et en bas, sont toujours les mêmes, et viennent des mêmes principes. Jusques à quand donc ?

XLVII.

Considère souvent combien d'hommes de différente profession et de différentes nations sont morts, et promène ta pensée jusques à Philistion, à Phœbus et à Origanion. Passe de là à une autre sorte de gens, et dis en toi-même : Il faut descendre tous dans le lieu où sont tant de grands orateurs, tant de graves philosophes, Héraclite, Pythagore, Socrate ; tant de héros de l'antiquité, tant de grands capitaines de ces derniers temps, tant de rois ; où sont Eudoxe, Hipparque, Archimède, et tant d'autres grands et sublimes génies, qui n'ont pas eu moins de patience et de capacité que de courage; enfin où sont tous ces plaisans de profession, comme Ménippe et les autres qui ont tourné en ridicule cette vie caduque et de peu de durée. Tous ces gens-là sont morts depuis longtemps : quel mal leur en est-il arrivé, et à tous les autres qui sont morts comme eux, et dont on ne

sait pas même le nom ? Il n'y a donc ici qu'une chose digne de notre estime : c'est de vivre tranquillement parmi les menteurs et les injustes, en conservant toujours la justice et la vérité.

XLVIII.

Quand tu voudras te réjouir, pense aux vertus de tes contemporains, à la valeur de celui-ci, à la modestie de celui-là, à la libéralité d'un autre, et ainsi du reste : car il n'y a rien de plus réjouissant que l'image des vertus qui, éclatant dans les mœurs et dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre, sautent en foule à nos yeux. C'est pourquoi il faut les avoir toujours présentes.

XLIX.

Es-tu fâché de ne peser que tant de livres, et de n'en pas peser trois cents ? Ne sois donc pas fâché non plus de ne vivre que tant d'années, et de n'en pouvoir vivre davantage : car tu ne dois pas être moins satisfait du temps qui t'est assigné, que de la quantité de matière qui t'a été donnée.

L.

Tâche de persuader les hommes ; et si cela ne se peut, fais malgré eux ce que la justice demande

de toi. Si l'on emploie la force pour t'en empêcher, souffre-le avec douceur, ne t'en afflige point, et convertis cet obstacle en une occasion d'exercer une autre vertu : car tu dois te souvenir que tu n'entreprends rien qu'avec exception, et que tu ne desires pas l'impossible. Que desires-tu donc ? De te porter à faire un tel bien ? Tu t'y es porté : n'en demande pas dàvantage. Quand nous avons contribué tout ce qui dépendait de nous, nous devons tenir pour fait ce que nous avons eu dessein de faire.

L I.

L'ambitieux fait consister son bien dans l'action d'un autre ; le voluptueux le met à contenter ses passions ; mais celui qui a de la raison, l'établit dans les actions qui lui sont propres.

L I I.

On peut s'empêcher de juger d'une telle chose, et d'en être troublé : car les choses n'ont point par elles-mêmes la vertu de nous forcer à juger d'elles.

L I I I.

Accoutume-toi à écouter sans aucune distraction ce qu'on te dit, et entre, autant qu'il se peut, dans l'esprit de celui qui te parle.

LIV.

Ce qui n'est pas utile à l'essaim, ne peut être utile à l'abeille.

LV.

Si les matelots maltraitent leur pilote, et les malades leur médecin, à qui auront-ils recours? et comment l'un travaillera-t-il à sauver son vaisseau, et l'autre à guérir ses malades?

LVI.

De tous ceux qui sont venus avec moi au monde, combien en est-il déja sorti?

LVII.

Ceux qui ont la jaunisse trouvent le miel amer; ceux qui ont été mordus d'un chien enragé craignent l'eau; et les enfans ne trouvent rien de plus beau qu'une balle. Pourquoi donc te fâcher de tout ce qui arrive? Crois-tu que ton imagination séduite ait moins de force sur toi, que la bile sur celui qui a la jaunisse, et le venin sur celui qu'un chien enragé a mordu?

LVIII.

Personne ne t'empêchera de vivre selon les lois de ta propre nature, et il ne t'arrivera rien

qui soit contre les lois de la nature universelle.

LIX.

A quelles gens veut-on plaire ? quels biens prétend-on gagner, et par quels moyens ? Le temps viendra promptement engloutir toutes choses. Combien en a-t-il déja englouti ?

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

LIVRE SEPTIÈME.

I.

Qu'est-ce que la méchanceté ? C'est ce que tu as vu plusieurs fois. Dis de même, dans tous les accidens de la vie, C'est ce que j'ai vu souvent. Partout tu trouveras toujours les mêmes choses dont les histoires, tant anciennes que modernes, sont remplies, et que l'on voit de tous côtés dans nos villes et dans nos maisons. Il n'y a rien de nouveau : tout est ordinaire et passager.

II.

Comment veux-tu te défaire de tes opinions, si tu n'éteins cette imagination qui les produit, et que tous les objets peuvent enflammer à tous momens ? Je puis juger comme il faut d'une chose ; et si je le puis, pourquoi donc me troubler ? Tout ce qui est hors de mon esprit, ne fait rien à mon esprit. Pense toujours de même, et tu seras inébranlable à toutes sortes d'accidens.

III.

Il est en quelque manière en ton pouvoir de revivre et de ramener le temps passé; tu n'as qu'à penser à toutes les choses que tu as déja vues: car c'est-là proprement revivre.

IV.

La vanité des pompes, les spectacles, les tragédies et les comédies, les assemblées des peuples, les tournois, tout cela est comme un os jeté au milieu des chiens, comme un morceau de pain jeté dans un réservoir, comme les courses inutiles et tout le vain tracas des fourmis, comme une déroute de souris épouvantées, et comme tous les mouvemens des marionnettes qui se remuent par ressorts. Quand on ne peut éviter de s'y trouver, il faut y être avec tranquillité et sans insolence, et se souvenir que chacun est digne de louange ou de blâme, à proportion du blâme et de la louange que méritent les choses dont il fait son occupation.

V.

Dans les discours il faut être attentif à ce qu'on dit, et dans les actions à ce qu'on fait. Dans l'un il faut prendre garde à la signification des termes,

et dans l'autre il faut voir d'abord et ce qu'on se propose, et le but où l'on tend.

VI.

Ai-je assez de capacité pour faire cela, ou non? Si j'en ai assez, je m'en sers pour cet ouvrage comme d'un outil que la nature m'a donné à ce dessein. Si je n'en ai pas assez, ou je le cède à un autre qui s'en acquittera mieux que moi, au moins si c'est quelque chose qui ne soit pas nécessairement de mon devoir; ou je le fais comme je puis, en prenant à mon aide quelqu'un qui, se servant du peu que j'ai de génie, puisse achever ce qu'il est à propos de faire, et qui doit être utile à la société. Car tout ce que je fais ou par moi-même, ou par le secours d'autrui, doit tendre uniquement au bien public, et à la liaison et correspondance de toutes les parties de ce tout qu'on appelle le monde.

VII.

Combien y a-t-il eu de gens des plus célèbres, qui sont déja dans l'oubli? et combien y en a-t-il eu de ceux qui les ont le plus célébrés, qui sont effacés de la mémoire des hommes?

VIII.

N'aie point de honte de te servir du secours d'autrui. Il ne s'agit pour toi que de faire ton devoir et d'exécuter l'ordre, comme un soldat qui est à un assaut. Si tu étais boiteux, et que tu ne pusses monter à la brèche sans le secours de quelqu'un de tes camarades, que ferais-tu ?

IX.

Que les choses à venir ne te chagrinent point: quand elles arriveront, tu les recevras, s'il est nécessaire, avec la même raison dont tu te sers dans celles qui sont présentes.

X.

Toutes choses sont liées entre elles d'un nœud sacré, et il n'y a presque rien qui soit étranger l'un à l'autre : car tout est ordonné et arrangé ensemble, et contribue à orner ce monde; et il n'y a qu'un monde qui comprend tout, qu'un Dieu qui est en tout, qu'une matière, qu'une raison commune à tous les animaux raisonnables, qu'une vérité et qu'une perfection pour tous les animaux de même espèce et qui participent à la même raison.

XI.

Tout ce qui est matériel disparaît très-promptement, et rentre dans la substance du monde; et ce qui est spirituel retourne avec la même vitesse sous la dépendance de la raison universelle qui en dispose; et la mémoire de toutes choses est bientôt confondue et engloutie par le temps.

XII.

Une même action d'un animal raisonnable est et selon la nature et selon la raison.

XIII.

Sois ou droit ou redressé.

XIV.

Le même rapport qu'ont entre eux les différens membres d'un même corps, toutes les différentes créatures raisonnables, quelque séparées qu'elles soient, l'ont entre elles : car elles sont toutes créées pour produire le même effet. Et tu seras encore plus pénétré et plus convaincu de cette vérité, si tu te dis souvent à toi-même, Je suis membre d'un corps composé de créatures raisonnables. Mais si tu te dis, J'en suis une partie, comme une lettre est une partie de l'alphabet, tu n'aimes pas encore

les hommes de tout ton cœur; tu ne prends pas à leur faire du bien ce plaisir véritable et solide qui résulte du sentiment de tout le corps; tu ne leur en fais uniquement que par bienséance, et nullement comme t'en faisant à toi-même.

XV.

Arrive ce qui pourra à ces membres, qui peuvent souffrir des accidens étrangers; ce qui souffrira le mal, s'en plaindra s'il veut : pour moi, pendant que je ne prendrai point pour un mal ce qui arrivera, je n'en serai point blessé. Or il dépend de moi de ne prendre pas cela pour un mal.

XVI.

Quoi qu'on fasse et qu'on dise, il faut que je sois homme de bien; comme si l'or, la pourpre et une émeraude disaient, Quoi qu'on dise et qu'on fasse, il faut que je sois de l'or, de la pourpre et une émeraude, et que je conserve toujours ma couleur.

XVII.

N'est-ce pas notre ame seule qui se trouble elle-même, qui se jette dans des craintes, et qui se consume dans ses desirs ? S'il y a quelque autre

chose au monde qui puisse l'épouvanter ou l'affliger, qu'elle le fasse. Il dépend d'elle de se tenir toujours la maîtresse, et de ne donner aucune prise à rien d'étranger. Que le corps fasse de même, s'il peut, et qu'il ait soin de s'empêcher de souffrir; et s'il souffre, qu'il s'en plaigne. Mais pour l'ame qui s'effraie, qui s'afflige, et qui juge seule de toutes ces passions, elle ne sera nullement blessée, si tu ne lui permets de juger qu'une telle chose est un mal. Notre ame n'a besoin de rien d'extérieur, si elle ne se rend elle-même indigente; et par conséquent elle est au dessus du trouble et de toutes sortes d'empêchemens, à moins qu'elle ne se trouble et ne s'embarrasse elle-même.

XVIII.

La félicité de l'homme, c'est un bon génie, ou un bon esprit. Que fais-tu donc ici, imagination? Va-t-en, au nom des dieux, va-t-en comme tu es venue; je n'ai nullement besoin de toi. Tu es venue selon ton ancienne coutume; je ne m'en fâche point: va-t-en seulement, je t'en conjure.

XIX.

Quelqu'un peut-il craindre le changement?

Sans lui que se ferait-il dans le monde? Est-il rien de plus agréable et de plus familier à la nature de l'univers? Toi-même, pourrais-tu te baigner, s'il ne se faisait un changement dans le bois; et te nourrir, s'il ne s'en faisait dans les viandes? En un mot, rien de tout ce qui est utile et nécessaire se ferait-il sans le changement? Tu vois donc bien qu'il en est de même du changement qui se fera en toi : il sera comme les autres, et aussi nécessaire à la nature de ce tout.

XX.

Tous les corps sont entraînés par la matière universelle comme par un torrent : car ils sont de même nature qu'elle, et travaillent avec elle comme nos membres les uns avec les autres. Combien le temps a-t-il déja emporté de Chrysippes, combien de Socrates, combien d'Epictètes? Que cette pensée te vienne sur toutes sortes d'affaires et de gens.

XXI.

Je n'ai qu'une seule inquiétude; c'est que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je fasse, ou de le faire autrement

qu'elle ne veut, ou dans un autre temps qu'elle ne le demande.

XXII.

Voici venir le moment où tu oublieras toutes choses, et où toutes choses t'oublieront.

XXIII.

C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offensent. Et tu le feras, si tu te souviens qu'ils sont tes parens, qu'ils péchent malgré eux et par ignorance, que vous mourrez les uns et les autres au premier jour; et sur toutes choses, qu'ils ne t'ont point offensé, puisqu'ils n'ont pas rendu ton ame pire qu'elle n'était auparavant.

XXIV.

La nature de l'univers se sert de toute la matière universelle, comme d'une cire molle; elle en fait un cheval, et un moment après elle la mêle et la repaîtrit pour en faire un arbre, après cela un homme, et ensuite autre chose; et tous ses ouvrages ne sont faits que pour durer peu de temps. Mais, comme un coffre ne souffre point quand on l'assemble, il ne souffre pas non plus quand on le défait.

XXV.

La colère est entièrement contre la nature; et il est aisé d'en être convaincu, si l'on prend garde que lorsqu'elle revient souvent et qu'on s'en fait une habitude, elle change tout le visage, et éteint et amortit si bien toute sa beauté, qu'il n'en reste plus aucune marque et qu'elle ne revient plus.

XXVI.

Si l'on perd tout le sentiment de ses fautes, pourquoi vit-on plus longtemps?

XXVII.

La nature qui gouverne tout, changera bientôt ce que tu vois, et de la même matière produira d'autres choses, dont ensuite elle en fera d'autres, et de celles-ci encore d'autres, afin que le monde soit toujours nouveau.

XXVIII.

Quand quelqu'un péche contre toi, pense d'abord au jugement que cet homme a fait du bien ou du mal quand il a péché. Cela étant bien examiné, tu auras pitié de lui, et tu lui pardonneras sa faute, bien loin d'en être surpris ou fâché. Car, ou tu jugeras comme lui du bien et du mal, et

de ce qui leur ressemble ; et par conséquent tu dois lui pardonner : ou tu en jugeras autrement et d'une manière plus saine ; et par cette raison tu dois souffrir avec douceur toutes les fautes d'un homme qui ne les commet que par erreur.

XXIX.

Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons ; et parmi ces dernières il faut choisir les plus agréables, s'en représenter bien toute la beauté, et se dire souvent à soi-même, Avec quel empressement desirerais-je ces choses, si je ne les avais pas ? Mais en même temps on doit prendre garde qu'à force d'y mettre tout notre plaisir, nous ne nous accoutumions à les estimer si fort, que nous ne puissions les perdre sans trouble.

XXX.

Sois renfermé et bien ramassé en toi-même : car notre ame est d'une nature qu'elle se suffit à elle-même en vivant justement ; et c'est dans sa justice qu'elle trouve son repos et sa paix.

XXXI.

Eteins tes imaginations, arrête tes passions et

tes mouvemens, donne au temps présent des bornes fort étroites, connais bien ce qui t'arrive et ce qui arrive aux autres, sépare et divise tous les sujets en ce qu'ils ont de matériel et de formel. Pense à la dernière heure, et laisse les fautes qu'on fait, où on les fait.

XXXII.

Il faut écouter avec attention ce qu'on dit, et pénétrer jusqu'au fond les choses qui arrivent et leur cause.

XXXIII.

Orne-toi de simplicité et de modestie, et n'aie que de l'indifférence pour tout ce qui n'est ni vice ni vertu. Aime les hommes, et t'accoutume à suivre Dieu : car, comme l'a dit un grand poëte, toutes choses sont gouvernées par une loi éternelle et invariable. Que si les élémens sont eux-mêmes les dieux, cette loi est toujours certaine, et il n'y a presque rien qui en soit exempt.

XXXIV.

SUR LA MORT.

Si le monde n'est qu'un concours fortuit d'atomes, la mort n'est qu'une dissipation, un dé-

rangement; et s'il est composé d'une matière simple et unie, elle est ou un changement ou une extinction.

XXXV.

SUR LA DOULEUR.

Si elle est insupportable, elle donne la mort; et si elle ne donne pas la mort, elle est supportable. L'ame cependant conserve toute sa tranquillité par le moyen de son abstraction, et se maintient en bon état. Que les parties donc qui sont accablées de douleur, s'en plaignent si elles peuvent.

XXXVI.

SUR LA GLOIRE.

Examine bien les pensées d'un ambitieux, ce qu'elles sont, ce qu'elles recherchent et ce qu'elles fuient; et fais cette réflexion, que comme quand la mer jette des monceaux de sable les uns sur les autres, les derniers cachent les premiers, il en est de même de la vie de l'ambitieux : ses premiers succès sont bientôt cachés et ensevelis sous les derniers.

XXXVII.

(*Ceci est pris de Platon.*) Pensez-vous que celui qui a l'ame grande et noble, qui se représente l'éternité, et qui a le monde entier devant les yeux ; pensez-vous, dis-je, qu'il regarde la vie comme une chose fort considérable ? Non sans doute. Et la mort lui paraîtra-t-elle un grand mal ? Point du tout.

XXXVIII.

Voici un excellent mot d'Antisthène : Faire du bien, et entendre dire du mal de soi patiemment, c'est une vertu de roi.

XXXIX.

C'est une honte que notre esprit ait la force de composer notre visage comme il lui plaît, et qu'il ne puisse se composer lui-même.

XL.

« Ne te mets point en colère contre les affaires,
« car elles ne s'en soucient point.

XLI.

« Donne de la joie aux dieux et à nous.

XLII.

« La vie des hommes est comme la moisson

« d'un champ ; pendant qu'on moissonne les épis « qui sont mûrs, les autres mûrissent.

XLIII.

« Si les dieux n'ont soin ni de moi ni de mes « enfans, cela même ne se fait pas sans raison.

XLIV.

« L'honnêteté et la justice sont pour moi ; elles « combattront toujours pour moi. »

XLV.

Ne lamente point avec ceux qui lamentent, et ne te laisse point toucher à leurs cris.

XLVI.

(*Ceci est encore de Platon.*) Je répondrais à cet homme-là, avec raison : Vous vous trompez sans doute, mon ami, si vous pensez qu'un homme de quelque vertu doive plutôt envisager le danger qui le menace, qu'examiner si ce qu'il fait est juste ou injuste, et si c'est l'action d'un homme de bien ou d'un méchant.

XLVII.

(*Dans le même endroit.*) Car c'est une vérité constante, hommes Athéniens, celui qui est dans un poste qu'il a choisi lui-même, comme le ju-

geant le plus honnête, ou qui l'a reçu de son général, doit le garder jusqu'à la fin, quelque danger qui le menace, et souffrir la mort et tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible, plutôt que de commettre une lâcheté.

XLVIII.

(*Du même.*) Mais, mon cher Calliclès, prenez-y bien garde, le véritable bien et la véritable vertu ne consistent pas à conserver les autres et à se conserver soi-même. Car un homme véritablement vertueux ne doit point souhaiter de vivre un certain temps, ni être attaché à la vie : mais, en s'abandonnant à la conduite de Dieu, et persuadé de la vérité de ce mot que toutes les femmes ont dans la bouche, « que nul ne peut éviter sa « destinée, » il doit seulement s'appliquer à bien employer le temps qui lui reste à vivre, en se conformant aux lois de son pays.

XLIV.

Il faut contempler le cours des astres comme si nous marchions avec eux, et considérer souvent les fréquens changemens des premiers principes de toutes choses : car ces sortes de pensées purgent

et emportent les ordures de cette vie terrestre.

L.

Voici une excellente réflexion de Platon, qui dit en parlant de l'homme : Il faut regarder comme d'un lieu élevé toutes les choses terrestres; les troupeaux, les armées, les campagnes, les noces, les divorces, les naissances, les morts, le tumulte qui se fait dans les tribunaux, les déserts, les nations barbares, les fêtes, les deuils, les assemblées, toute cette confusion, en un mot, tout cet univers composé et orné de qualités contraires.

LI.

En réfléchissant sur les choses passées et sur tant de divers changemens de règnes, on peut facilement connaître l'avenir. Car ce qui sera, ressemblera à ce qui a été, et il n'est pas en son pouvoir de s'éloigner des règles de ce qui est présentement. D'où il résulte qu'il est égal à l'homme de jouir de la vue de ce monde pendant quarante ans ou pendant dix mille : car que verra-t-il davantage?

LII.

Ce qui est de la terre, retournera à la terre; et ce qui est du ciel, retournera au ciel. Car la

mort n'est qu'une dissolution des liens qui assemblent les atomes, ou qu'une dispersion des principes exempts de toute altération ou corruption.

LIII.

Nous cherchons toutes sortes de viandes et de breuvages, et nous exerçons toute l'adresse des plus habiles cuisiniers, pour nous empêcher de mourir et de passer la barque fatale. Mais quand le vent souffle et que Dieu nous appelle il faut partir, et il ne sert de rien de déplorer sa misère.

LIV.

Quelqu'un est plus adroit que toi à la lutte ; mais il n'est ni plus civil ni plus modeste, ni mieux préparé à toutes sortes d'accidens, ni plus indulgent pour les fautes de son prochain.

LV.

Tout ce qui se fait par la raison commune aux dieux et aux hommes, ne peut être mauvais : car partout où se trouve l'utilité, qui résulte nécessairement d'une action qui se perfectionne selon sa nature, il est impossible d'y trouver en même temps du dommage et du préjudice ; on ne saurait même le soupçonner.

LVI.

En tous temps, en tous lieux, il dépend de toi de t'accommoder pieusement à tout ce qui t'arrive, de vivre justement avec tes contemporains, d'observer et de tenir si bien en bride ton imagination, qu'elle ne reçoive et n'approuve rien que tu n'aies bien compris.

LVII.

Ne t'amuse point à considérer ce que font les autres, mais regarde directement où la nature te mène; la nature universelle, par les accidens qu'elle t'envoie; et ta nature particulière, par les actions qu'elle demande de toi : car il faut que chacun agisse conformément aux conditions sous lesquelles il est né. Or, toutes les autres créatures sont nées pour les raisonnables, comme dans tous les autres sujets les moins parfaits sont créés pour les plus parfaits; et les créatures raisonnables sont nées les unes pour les autres. La première et la principale condition de l'homme, c'est donc de servir à la société : la seconde, c'est de ne pas succomber sous ses affections charnelles. C'est le propre de l'intelligence raisonnable de se renfermer en elle-

même, et de n'être jamais soumise aux mouvemens des sens et des appétits : car ils sont brutaux les uns et les autres ; et l'ame veut conserver sa supériorité, et n'être jamais réduite à leur obéir. Cela est juste, puisque toutes ces choses ne sont faites que pour la servir. La troisième condition, c'est de s'empêcher de tomber et d'être séduit. Celui qui remplit bien toutes ces trois conditions, n'a qu'à aller son chemin : il a tout ce qui lui est propre.

LVIII.

Comme si c'était aujourd'hui notre dernier jour, et que notre vie n'eût dû être prolongée que jusqu'au temps présent, il faut vivre conformément à la nature tout le temps qui nous est donné par dessus.

LIX.

Il ne faut aimer que ce qui nous arrive, et qui nous a été destiné : car qu'y a-t-il de plus convenable ?

LX.

Dans chaque accident il faut se remettre devant les yeux ceux à qui la même chose est arrivée, et

qui en ont été fâchés et surpris, et qui s'en sont plaints. Où sont présentement tous ces gens-là? Nulle part. Veux-tu donc leur ressembler? laisse plutôt tous ces mouvemens étrangers, laisse-les aux sujets qui les donnent et qui les sentent, et applique-toi tout entier à apprendre comme il faut se servir des accidens qui t'arrivent : car par ce moyen tu en feras un bon usage, et ils serviront de matière à exercer ta vertu. Possède-toi seulement, n'aie en vue que de bien faire ce que tu fais, et souviens-toi que la matière de tes actions est indifférente.

LXI.

Regarde bien au dedans de toi. Il y a une source de biens qui jaillira toujours, si tu creuses toujours.

LXII.

Il faut avoir une contenance assurée, et se tenir ferme quand on marche et quand on est assis. L'esprit doit donner à tout le corps la même grace et la même bienséance qu'il donne au visage en le composant; mais il faut éviter l'affectation plus que toutes choses.

LXIII.

Notre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte qu'à celui de la danse : car elle apprend à se tenir toujours ferme, et à être bien préparé à tout ce qui arrive et qu'on n'avait pas prévu.

LXIV.

Pense souvent en toi-même qui sont ceux dont tu veux être loué et estimé, et quel est leur esprit : car, en pénétrant ainsi dans les sources de leurs jugemens et de leurs actions, tu ne brigueras nullement leurs suffrages, et tu ne t'offenseras point des fautes qu'ils commettront contre toi, puisqu'elles seront toutes involontaires.

LXV.

Platon dit fort bien qu'une ame qui est privée de la vérité, l'est malgré elle. On peut donc dire la même chose d'une ame qui est privée de la justice, de la tempérance, de la patience, et de toutes les autres vertus. Il est très-nécessaire de se souvenir toujours de cela : car tu en seras plus doux et plus indulgent pour tous les hommes.

LXVI.

Dans toutes les douleurs aie toujours cette ré-

flexion toute prête, qu'elles n'ont rien de honteux, et qu'il ne dépend pas d'elles de corrompre ton ame ni comme raisonnable, ni comme sociable. Et dans les plus violentes de toutes ces attaques appelle à ton secours ce mot d'Epicure, qu'elles ne sont ni insupportables ni éternelles, si tu penses aux bornes étroites de toutes choses, et que tu n'y ajoutes pas tes opinions. Enfin, souviens-toi que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur, et qui nous fâchent, sans que nous y fassions grande attention; comme par exemple, l'envie de dormir quand il faut veiller, le grand chaud, les dégoûts. Toutes les fois donc que tu murmures de quelqu'une de ces choses, ne manque pas de dire, Je succombe à la douleur.

LXVII.

N'aie point pour les hommes cruels et dénaturés les mêmes sentimens qu'ils ont pour les autres hommes.

LXVIII.

D'où savons-nous que Socrate était plus grand homme et qu'il avait plus de vertu que Telauges? Car ce n'est pas assez qu'il soit mort glorieuse-

ment ; qu'il ait disputé contre les sophistes avec beaucoup d'adresse et de solidité ; que pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver il ait passé les nuits en pleine campagne ; qu'il ait généreusement résisté aux tyrans qui lui ordonnaient d'aller prendre à Salamine un homme qu'ils voulaient faire mourir ; et qu'il ait marché dans les rues avec fierté et avec orgueil, quoi qu'on puisse avec raison douter de la vérité de ce dernier trait : mais il faut voir en quel état était son ame ; s'il pouvait se contenter d'être juste envers les hommes et pieux envers les dieux ; s'il n'avait ni emportement ni indignation contre la méchanceté des autres ; s'il ne se rendait en rien l'esclave de l'ignorance d'autrui ; s'il ne recevait pas comme quelque chose d'étranger, et qui ne lui appartenait point, ce que la providence lui envoyait ; s'il ne le souffrait pas comme le jugeant insupportable ; et enfin s'il ne conservait pas son ame libre et exempte de toutes les passions du corps.

LXIX.

La nature n'a pas si fort mêlé et confondu notre ame avec notre corps, que nous ne puissions la

séparer, nous renfermer en nous-mêmes, et faire toujours dépendre de nous ce qui nous est propre et qui constitue tous nos devoirs.

LXX.

Il est très-possible d'être en même temps un homme divin, et un homme inconnu à tout le monde. Souviens-toi toujours de cela, et que tout le bonheur de cette vie dépend de très-peu de chose.

LXXI.

Parce que tu désespères de pouvoir jamais être un grand dialecticien ou un grand physicien, renonceras-tu à être libre, modeste, sociable, et soumis aux ordres de Dieu?

LXXII.

Que les hommes disent tout ce qu'ils voudront contre cette vérité, et qu'ils te traitent de ridicule, il est constant que tu peux vivre dans une entière liberté et dans un continuel plaisir, quoique les bêtes déchirent ton corps et le mettent en pièces: car qu'est-ce qui empêche que dans ces sortes d'accidens l'ame ne se maintienne dans une parfaite tranquillité, qu'elle ne juge véritablement des cir-

constances, et qu'elle ne fasse sur le champ un bon usage de ce qui lui est présenté ? Le jugement ne peut-il pas dire à ce qui arrive, Tu es véritablement cela, quoique l'opinion qu'on a de toi, et ce qu'on en dit, te fassent paraître tout autre ? et l'usage ne peut-il pas dire à ce qui se présente, C'est toi que je cherchais ? En effet, tout ce qui tombe sous la main sert de matière et de sujet à la vertu raisonnable et sociable, ou plutôt à l'art de l'homme et de Dieu : car tout ce qui arrive, est propre et familier à l'homme ou à la divinité ; il n'y a rien de nouveau ni d'insurmontable ; tout est facile et commun.

LXXIII.

La perfection des mœurs consiste à passer chaque jour de sa vie comme si c'était le dernier, à n'être ni empressé ni lâche, et à éviter la dissimulation.

LXXIV.

Dieu, tout immortel qu'il est, ne se fâche point d'avoir à supporter pendant une si longue suite de siècles un nombre infini de méchans ; au contraire il a soin d'eux en toutes manières ; et toi qui vas

bientôt mourir, tu es las de les supporter ! et cela, quoique tu sois toi-même du nombre !

LXXV.

C'est une chose très-ridicule : tu peux empêcher ta propre malice, et tu la souffres ! tu ne peux empêcher la malice des autres, et tu ne veux pas la souffrir !

LXXVI.

Tout ce que la faculté raisonnable et politique juge inutile et à la société et à la raison, elle le tient justement au dessous d'elle.

LXXVII.

Quand tu as fait du bien et qu'un autre l'a reçu, pourquoi cherches-tu, comme les fous, une troisième chose, qui est la réputation ?

LXXVIII.

Personne ne se lasse de recevoir du bien, car c'est une action selon la nature. Ne t'en lasse donc point. Or, faire du bien aux autres, c'est en recevoir.

LXXIX.

La nature universelle a créé et réglé le monde. Donc, ou tout ce qui se fait présentement est une

suite de la loi générale qu'elle a établie, ou bien les créatures raisonnables sont les principaux objets des soins et de la providence de cet être universel. Si tu retiens bien cela, il n'y a rien qui puisse te procurer plus de tranquillité en toutes sortes de rencontres.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

I.

UNE chose qui peut aussi couper chemin au desir de la vaine gloire, c'est de penser qu'il ne dépend plus de toi de faire ensorte que toute ta vie se soit passée dans la philosophie. Car plusieurs personnes savent, et tu le sais bien toi-même, que tu en as été longtemps très-éloigné. Ainsi te voilà confondu, et tu ne peux plus prétendre à la gloire d'un véritable philosophe ; ta profession même s'y oppose. Si tu as donc véritablement connu en quoi consiste la vraie philosophie, ne te soucie plus de cette vaine réputation, et qu'il te suffise de vivre le peu de temps qui te reste, comme ta nature veut que tu vives. Examine donc bien soigneusement ce qu'elle veut, et ne te mets en peine de rien davantage. Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru partout et essayé tout, tu n'as jamais pu trouver le bonheur que tu cherchais ; car tu ne l'as trouvé ni dans le raisonnement, ni dans les richesses,

ni dans la gloire, ni dans les plaisirs, enfin nulle part. Où est-il donc? Dans les actions que la nature de l'homme demande. Comment peut-on se mettre en état de faire ces actions? En conservant les saines opinions qui produisent les bons mouvemens et les bons desirs. Quelles sont ces opinions? Celles que l'on a du bien et du mal, et qui font connaître que tout ce qui ne rend pas l'homme juste, tempérant, courageux et libre, n'est pas un bien; et que tout ce qui ne produit pas les effets contraires, n'est pas un mal.

II.

Sur chaque chose que tu entreprends, interroge-toi toi-même: comment me trouverai-je de cela? ne m'en repentirai-je point? Encore un peu de temps, me voilà mort et tout est disparu pour moi: que cherché-je davantage? N'est-ce pas assez que ce que je fais présentement soit l'action d'un animal raisonnable, sociable, et qui obéit aux mêmes lois que Dieu?

III.

Quelle comparaison d'Alexandre, de César et de Pompée, à Diogène, à Héraclite et à Socrate?

Dans ceux-ci, quelle connaissance des choses, de leurs causes et de leur matière, quelle raison toujours libre et indépendante! et dans les autres, quelle servitude, quelle ignorance, quel aveuglement!

IV.

Quand tu en devrais mourir de dépit, ils n'en feront pas moins ce qu'ils ont accoutumé de faire.

V.

La première chose c'est de n'en être point troublé: car tout arrive selon la nature de l'univers, et dans peu de temps tu ne seras nulle part, non plus qu'Adrien et Auguste. Après cela regarde la chose en elle-même, vois ce qu'elle est, et souviens-toi qu'il faut que tu sois homme de bien; que sans regarder un seul moment derrière toi, tu fasses ce que la nature de l'homme demande, et que tu dises toujours ce qui te paraît juste et vrai. Que tout se fasse seulement avec douceur, avec modestie, et sans aucune dissimulation.

VI.

Le seul ouvrage de la nature universelle c'est de changer tout, de transporter là ce qui est ici, et de

mettre ici ce qui était là. Tout n'est qu'un changement continuel. Il ne faut donc pas craindre qu'il arrive rien de nouveau ni de surprenant : tout est ordinaire, et toujours également dispensé.

VII.

La nature de chaque chose est contente et satisfaite quand elle va son chemin sans aucun empêchement. Aller son chemin pour la nature raisonnable, c'est empêcher l'imagination de recevoir et d'approuver des idées fausses, ou incertaines et douteuses ; diriger tous ses desirs à ne faire que les actions utiles à la société ; n'appliquer ses inclinations et ses aversions qu'aux choses qui dépendent d'elle ; et recevoir avec soumission tout ce que lui envoie la nature universelle dont elle est une partie, comme la nature de la feuille est une partie de la nature de l'arbre : avec cette différence pourtant, que la nature de la feuille est une partie d'une nature insensible, sans raison, et qui peut être traversée et contrainte dans ses opérations ; au lieu que la nature de l'homme est une partie d'une nature raisonnable, que rien ne peut ni traverser ni troubler, et qui distribue toujours à chacun égale-

ment, selon ce qu'il est, le temps, la matière, la forme, les opérations et les événemens. Pour être convaincu de cette vérité, il ne faut pas prendre un seul accident d'une chose, et le comparer au tout d'une autre : mais prendre le tout de cette chose, et le comparer avec le tout de l'autre. Tu trouveras tout égal.

VIII.

Tu ne saurais lire. Mais tu peux réprimer tes violences et tes emportemens; mais tu peux surmonter la douleur et la volupté; mais tu peux mépriser la vaine gloire; mais tu peux ne te pas fâcher contre les ingrats et contre les sots, et même avoir soin d'eux et travailler à les guérir.

IX.

Que personne ne t'entende blâmer la vie de la cour, et sur cela ne t'écoute pas toi-même.

X.

Le repentir n'est qu'un blâme qu'on se donne à soi-même d'avoir négligé quelque chose d'utile. Qui dit utile, dit un bien et une chose qui doit faire le soin d'un homme de bien et d'un honnête homme. Or, il n'y a point d'honnête homme qui

se repente d'avoir négligé une volupté : donc la volupté ne peut être ni un bien ni une chose utile.

XI.

Examine toutes choses de cette manière : Qu'est-ce que cela est en lui-même et par sa nature ? quelle est sa matière et sa forme ? que fait-il dans le monde, et combien de temps y sera-t-il ?

XII.

Quand tu es fâché de te lever matin pour travailler, souviens-toi que tu es né pour faire des actions utiles à la société, et que c'est ce que la nature de l'homme demande. Le dormir est commun à tous les animaux sans raison : or, ce qui est selon la nature de chaque chose, lui est bien plus convenable et plus propre, plus agréable et plus familier.

XIII.

Accoutume-toi toujours, autant qu'il te sera possible, à examiner chaque chose, par rapport à la physique, à la morale et à la dialectique.

XIV.

Avec qui que tu te rencontres, dis en toi-même, Quelle opinion a cet homme-là des biens et des

maux ? car, s'il a une telle opinion de la volupté et de la douleur et de ce qui les produit, de la gloire et de l'ignominie, de la vie et de la mort, je ne trouverai ni étrange ni surprenant qu'il fasse telle et telle chose, et je me souviendrai qu'il est forcé d'agir ainsi.

XV.

Il est ridicule de s'étonner qu'un figuier porte des figues ; mais il ne l'est pas moins de trouver étrange que le monde produise les choses qui sont en lui. C'est comme si un médecin s'étonnait de voir la fièvre à quelqu'un, et comme si un pilote était surpris de voir les vents contraires.

XVI.

Souviens-toi bien que tu n'es pas moins libre quand tu changes d'avis, et que tu suis le conseil de celui qui te redresse : car cette action est toute de toi ; elle vient de ton choix, de ton jugement et de ton esprit.

XVII.

Si cela dépend de toi, pourquoi le fais-tu ? s'il dépend d'un autre, à qui t'en prends-tu ? Aux atomes ? ou aux dieux ? L'un et l'autre est *folie. Il*

faut ne s'en prendre à rien. Corrige la chose, si tu le peux; que te sert-il de t'en plaindre? Il ne faut rien faire en vain.

XVIII.

Ce qui meurt, ne sort point du monde; et s'il y demeure, c'est donc une marque qu'il s'y change, et qu'il s'y dissout dans ses propres principes. Ces principes du monde sont aussi les tiens; et ils se changent, mais sans murmurer.

XIX.

Chaque chose est faite pour quelque action, le cheval, la vigne. Qu'y a-t-il là de surprenant? Le soleil te dira aussi qu'il est au monde pour faire quelque chose; les autres dieux te diront de même. Et toi, pourquoi es-tu donc né? est-ce pour vivre dans les plaisirs? Vois toi-même si le sens commun le souffre.

XX.

La nature, en disposant chaque chose, n'a pas eu moins d'égard à sa fin qu'à son commencement et à sa durée, comme un bon joueur de paume quand il pousse sa balle. Quel bien ou quel mal arrive-t-il à cette balle quand elle est bien pous-

sée, ou quand elle tombe et qu'elle va dessous? Ces bouteilles qui se forment sur l'eau, quel bien ou quel mal sentent-elles quand elles subsistent ou qu'elles disparaissent? Quel bien ou quel mal sent une lampe quand elle brûle ou qu'elle s'éteint?

XXI.

Tourne ton corps comme l'on tourne un habit, et regarde ce qu'il est au dedans quand il vieillit, quand il est malade, et quand il est plongé dans la débauche.

XXII.

Celui qui loue et celui qui est loué, le panégyriste et le héros, n'ont tous deux qu'une vie très-courte. D'ailleurs le bruit de ces louanges ne retentit que dans un petit coin du monde : tous les hommes n'en sont pas d'accord entr'eux, et pas un n'en est bien d'accord avec soi-même. Enfin toute la terre n'est qu'un point.

XXIII.

Ne sois attentif qu'à ce que tu fais présentement, soit que tu penses, que tu agisses, ou que tu parles.

XXIV.

Tu mérites tous les malheurs qui t'arrivent,

parce que tu aimes mieux remettre à demain à devenir honnête homme, que de l'être aujourd'hui.

XXV.

Fais-je quelque chose? je le fais en le rapportant au bien des hommes. M'arrive-t-il quelque chose? je le reçois en le rapportant aux dieux, et à la source commune d'où dérive tout ce qui se distribue dans cet univers.

XXVI.

Qu'est-ce que le bain? De l'huile, de la sueur, de la crasse, de l'eau, des raclures : il n'y a rien là que de sale et de dégoûtant. Il en est de même de toutes les parties de notre vie, et de tout ce que nous sentons et que nous voyons.

XXVII.

Lucilla a vu mourir Verus, et l'a suivi; Secunda a vu mourir Maxime, et est morte après; Epitunchanus n'a pas survécu longtemps à Diotime; Antonin a suivi sa Faustine; Céler a été bientôt rejoindre Hadrien. Il en est de même de tout. Où sont présentement ces esprits subtils, tant de grands astrologues, tant d'hommes pleins de vanité? Ces esprits subtils comme Hiérax, Démétrius le plato-

nicien, et Eudemon ? Ils n'ont vécu qu'un jour, et sont morts depuis plusieurs siècles. La mémoire des uns ne leur a survécu que peu de temps, et les noms de la plupart des autres ne se sont conservés que dans des fables qui sont déja surannées. Que tout cela te fasse souvenir que cet assemblage de ton corps doit aussi être dissipé, et que ton esprit sera ou transporté ailleurs ou éteint.

XXVIII.

Le plaisir de l'homme consiste à faire ce qui est propre à l'homme. Or, le propre de l'homme c'est d'aimer son semblable, de mépriser ses passions, de juger de la vérité et de la probabilité de ses opinions, et de considérer la nature universelle et tout ce qu'elle fait.

XXIX.

Nous avons trois engagemens. L'un nous lie avec la cause environnante, *qui est le corps*. L'autre nous lie avec la cause divine, d'où descend tout ce qui arrive à tout le monde, *c'est-à-dire, avec la raison universelle, avec Dieu*. Le troisième enfin nous lie avec tous les hommes, *c'est-à-dire, avec la société*.

XXX.

La douleur est un mal ou pour le corps ou pour l'ame. Est-ce pour le corps? qu'il s'en plaigne. Est-ce pour l'ame? mais il dépend de l'ame de conserver sa propre sérénité et sa tranquillité, et de ne pas juger que ce soit un mal. Car tous nos jugemens, tous nos mouvemens, toutes nos inclinations et toutes nos aversions sont au dedans, et il n'y a point de mal qui en approche.

XXXI.

Chasse toutes tes imaginations, en te disant incessamment à toi-même, Il dépend présentement de moi de faire qu'il n'y ait dans mon ame aucun vice, aucun desir, en un mot aucun trouble. Mais en prenant chaque chose pour ce qu'elle est, je m'en sers comme il faut s'en servir. Souviens-toi que la nature t'a donné ce pouvoir.

XXXII.

Et dans le sénat et partout ailleurs, il faut parler avec décence et modestie, et ne pas chercher les ornemens dans un discours qui doit être mâle et sain.

XXXIII.

La cour d'Auguste, sa femme, sa fille, ses neveux, les fils de sa femme, sa sœur, son gendre Agrippa, ses parens, ses amis, Areus, Mécenas, ses médecins, ses prêtres, tout est mort. Passe de là à d'autres, et pense non pas à la mort d'un homme, mais à celle des familles entières, comme de tous les Pompées, sur le tombeau de l'un desquels on a mis : C'EST LE DERNIER DE SA RACE. Quels soins ne se sont pas donnés et quelles peines n'ont pas prises leurs devanciers pour laisser un successeur? Mais il faut enfin que quelqu'un soit le dernier. Pense après cela à la mort des nations entières.

XXXIV.

Il faut borner et ajuster sa vie à la mesure de chaque action. Si ce que nous faisons présentement a tout ce qu'il lui faut, et qu'il dépend de nous de lui donner, c'est assez. Or, personne ne peut empêcher que mon action n'ait tout ce qu'il lui faut pour être entière. Peut-être que quelque obstacle viendra du dehors. Qu'est-ce qui pourra t'empêcher de vivre justement, sagement et pru-

demment? Peut-être quelqu'autre chose viendra-t-elle empêcher l'effet de mon action. Mais si tu prends doucement cet obstacle et que tu te serves patiemment de cette action, il en naîtra tout d'abord une autre action qui tiendra la place de la première, et qui s'ajustera parfaitement avec la règle dont j'ai parlé.

XXXV.

Recevoir sans orgueil et rendre sans peine.

XXXVI.

N'as-tu jamais vu un pied, une main, ou une tête coupée et séparée de son corps? Celui qui refuse ce qui lui arrive, qui se sépare des autres, et qui dans toutes ses actions n'a aucun égard à la société, se rend, autant qu'il peut, semblable à ces parties coupées. Tu t'es séparé, tu as rompu cette union que la nature avait faite; car tu étais membre d'un corps, et tu l'as quitté. Mais tu as cet avantage qu'il est encore en ton pouvoir de t'y réunir, grace que Dieu n'a accordée à aucune de ces autres parties. Quand elles sont une fois coupées, cela est fait pour toujours, elles ne peuvent plus se rejoindre. Admire donc la bonté dont Dieu

a usé envers l'homme : afin qu'il ne pût pas se séparer de la société tout d'un coup et pour jamais, il a fait dépendre de lui de retourner, de se rejoindre, et de reprendre le même poste qu'il avait occupé.

XXXVII.

Comme chaque animal raisonnable a reçu de la nature universelle presque toutes ses autres facultés, il en a aussi reçu celle-ci : C'est que de la même manière qu'elle plie, tourne, accommode à son usage, et fait entrer dans l'ordre de sa prédestination tout ce qui s'oppose à elle, l'animal raisonnable peut aussi convertir en sa propre action tous les obstacles qu'il rencontre, et s'en servir pour parvenir à ses fins.

XXXVIII.

Que l'idée de toute ta vie considérée en gros ne te trouble point. Ne te tourmente point à prévoir tous les maux qui peuvent vraisemblablement t'arriver dans la suite ; mais, à mesure qu'ils t'arriveront, demande-toi à toi-même, Cela est-il si insupportable ? Tu auras honte de l'avouer. D'ailleurs souviens-toi que le passé ni l'avenir ne sont point

fâcheux ; il n'y a que le présent : or le présent se réduit à peu de chose, si tu le regardes tout seul et en lui-même, et si tu fais des reproches à ton ame de succomber si lâchement sous un si petit fardeau.

XXXIX.

Panthée ou Pergame sont-ils encore assis sur le tombeau de leur maître ? Cabrias et Diotime pleurent-ils encore sur celui d'Adrien ? cela est ridicule ; et quand ils y seraient encore, ces morts le sentiraient-ils ? et s'ils le sentaient, s'en réjouiraient-ils ? et s'ils s'en réjouissaient, cela rendrait-il ceux-ci immortels ? N'est-ce pas aussi leur destinée de vieillir et de mourir ensuite ? Et quand ceux-ci seraient morts, que deviendraient donc les autres ? Tout n'est que puanteur et pourriture au fond du sac.

XL.

Si tu as le discernement si fin, sers-t-en dans tes jugemens, comme a fort bien dit un sage.

XLI.

Je ne vois dans l'animal raisonnable aucune vertu qui soit opposée à la justice ; mais j'y en vois une

qui est opposée à la volupté : c'est la tempérance.

XLII.

Si tu peux t'empêcher de juger de tout ce qui te paraît fâcheux, te voilà dans un asyle assuré. A qui parles-tu ? à mon ame. Mais est-ce que je suis seulement une ame ? *n'ai-je pas aussi un corps ?* J'en conviens. Que mon ame donc ne se trouble point elle-même ; et si le reste se trouve mal, qu'il en juge seul.

XLIII.

Tous les obstacles qui empêchent le sentiment et le mouvement, sont contraires à la nature animale ; ceux qui empêchent la végétation, sont contraires à la nature des plantes ; et ceux qui empêchent l'esprit, sont contraires à la nature raisonnable. Fais-toi à toi-même l'application de toutes ces vérités. Es-tu chatouillé par la volupté, ou tourmenté par la douleur ? c'est l'affaire du sentiment ; qu'il y prenne garde. S'oppose-t-on à tes volontés et à tes desirs ? si tu as formé ces desirs sans exception, cet obstacle est assurément contraire à la nature raisonnable ; mais si tu t'es proposé tous les accidens qui pouvaient arriver, et qui arrivent

d'ordinaire, il n'y a point encore là d'obstacle pour toi : car nul autre que toi-même ne peut empêcher ni retarder les mouvemens de ton esprit ; ni le fer, ni le feu, ni les tyrans, ni la calomnie, rien enfin n'en peut approcher, quand il est bien recueilli et ramassé en lui-même, et qu'il est, pour ainsi dire, parfaitement rond.

XLIV.

Pourquoi me ferais-je du mal à moi-même ? je n'en ai jamais fait aux autres que malgré moi.

XLV.

Les uns se plaisent à une chose, les autres à une autre ; pour moi je ne me plais qu'à avoir un esprit sain et exempt de toute sorte d'aversion, soit pour les hommes, soit pour les accidens qui leur peuvent arriver ; en un mot, un esprit qui voie tout avec des yeux tranquilles, qui reçoive tout avec plaisir, et qui se serve de tout selon son prix et son mérite.

XLVI.

Donne-toi désormais le temps présent. Ceux qui se tourmentent à remplir de leur gloire toute la postérité, ne songent pas que ceux qui leur succé-

deront seront semblables à ceux avec lesquels ils vivent, et qu'ils ne peuvent souffrir ; ils ne songent pas que tous ces gens-là mourront comme eux. Que cela te fait-il donc qu'ils chantent tes louanges, ou qu'ils aient de toi telle ou telle opinion ?

XLVII.

Prends-moi, jette-moi où tu voudras ; partout j'aurai mon ame paisible et tranquille, c'est-à-dire qu'elle sera contente pourvu qu'elle se possède, et qu'elle puisse agir selon sa nature et son devoir.

XLVIII.

Une telle chose mérite-t-elle que mon ame se trouble, et qu'elle devienne pire qu'elle n'est, en se rabaissant, en desirant, en se laissant abattre et épouvanter ? Eh ! que trouveras-tu qui le mérite ?

XLIX.

Il ne peut rien arriver à l'homme, qui ne soit de l'homme ; ni au bœuf, rien qui n'appartienne au bœuf ; ni à la vigne, ni à la pierre, rien qui ne leur soit convenable. Donc, si ce qui arrive à chaque chose est ce qui lui est propre et naturel, de quoi te fâches-tu ? La nature universelle ne saurait t'apporter rien d'insupportable.

L.

Si tu es troublé par quelque objet extérieur, ce n'est pourtant pas cet objet qui te trouble, c'est l'idée que tu en as; et il dépend de toi de l'effacer. Si c'est quelque chose qui dépende de la disposition de ton esprit, pourquoi ne le corriges-tu et ne le redresses-tu pas? qu'est-ce qui t'en empêche? Il en est de même si tu es affligé de ne pas faire une telle action qui te paraît bonne; pourquoi ne la fais-tu pas au lieu de t'affliger? — Un obstacle plus puissant m'en empêche. — Ne t'afflige donc pas, puisque la cause de cette privation n'est point en toi. — Mais je ne saurais vivre sans cela. — Sors donc de la vie tranquillement, et comme tu en sortirais si tu avais réussi; mais n'oublie pas de pardonner à ceux qui t'ont fait obstacle.

LI.

Souviens-toi que la partie supérieure de l'ame est invincible quand elle est bien ramassée en elle-même, et qu'elle se contente de ne pas faire ce qu'elle ne veut pas, lors même qu'elle s'opiniâtre et qu'elle résiste contre toute sorte de raison. Que sera-ce donc quand elle se portera à quelque chose

après une mûre délibération, et par un choix raisonnable et juste ? Voilà pourquoi un esprit libre et patient est une forteresse imprenable ; l'homme n'a point d'asyle plus sûr où il puisse se retirer pour ne plus craindre de surprise. Celui qui ne le connaît pas, est ignorant ; et celui qui le connaît et ne s'y retire pas, est malheureux.

LII.

N'ajoute rien à ce que tes premiers sentimens te rapportent. On te dit qu'un tel a mal parlé de toi. Voilà le rapport qu'on te fait ; mais te dit-on que cela te blesse ? non sans doute. Vois-je un enfant malade ? Je le vois bien ; mais qu'il soit en danger, c'est ce que je ne vois pas. Demeure donc toujours de même dans tes premières pensées, n'y ajoute rien de toi, et rien ne t'arrivera que ce que tu vois ; ou plutôt ajoutes-y, mais en homme qui connaît tout ce qui peut arriver dans le monde.

LIII.

Le concombre est amer ; n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin ; évite-les. Cela suffit. Garde-toi bien de dire, Pourquoi cela est-il dans le monde ? car tu serais la risée d'un physicien,

comme tu le serais d'un cordonnier et d'un menuisier, si tu trouvais mauvais qu'ils eussent dans leur boutique les rognures et les sciures de leur travail. Cependant tous ces ouvriers ont des endroits où ils peuvent jeter tout leur rebut; au lieu que la nature n'en a point, puisqu'il n'y a rien hors d'elle. Mais c'est ce qui fait tout ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus surprenant dans son art : car la nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même, change et convertit en sa propre substance tout ce qui te paraît corrompu, vieilli et inutile au dedans d'elle, et s'en sert pour produire d'autres ouvrages nouveaux ; de sorte qu'elle n'a besoin ni de matière étrangère, ni de lieu pour y jeter ses ordures. Elle trouve en elle-même le lieu, la matière et l'art.

LIV.

Il ne faut jamais être lâche dans ses actions, turbulent ou inquiet dans le commerce du monde, incertain et vague dans ses opinions, opiniâtre et précipité dans ses jugemens, ni enfin trop occupé de ses emplois ou de ses affaires.

LV.

On me tue, on me déchire, on me charge de

malédictions : que cela me fait-il ? Cela empêche-t-il que mon ame ne soit toujours pure, prudente, sage et juste ? Si quelqu'un assis près d'une fontaine d'une eau douce et claire s'amusait à lui dire des injures, la fontaine en donnerait-elle moins son eau pure et claire ? et s'il y jetait de la boue et du fumier, n'aurait-elle pas bientôt lavé et dissipé ces ordures, sans en être gâtée ? Que feras-tu donc pour avoir au dedans de toi une fontaine toujours vive, et non pas une citerne ? Travaille incessamment à te procurer la liberté, la simplicité, la douceur et la modestie.

LVI.

Celui qui ne sait pas qu'il y a un monde, ne sait où il est ; et celui qui ne sait pas pourquoi il est créé, ne sait ni quel est le monde, ni ce qu'il est lui-même. Celui à qui l'une ou l'autre de ces deux connaissances manque, ne saurait rendre raison de lui-même, ni dire pourquoi il est né. Que te semble donc de celui qui craint le blâme et qui desire les louanges de ces sortes de gens qui, la plupart, ne savent ni où ils sont, ni ce qu'ils sont ?

LVII.

Tu veux être loué d'un homme qui se maudit lui-même trois fois dans une heure : tu veux plaire à un homme qui se déplaît à lui-même. Car celui-là peut-il se plaire, qui se repent presque de tout ce qu'il fait ?

LVIII.

Désormais il ne faut pas seulement respirer l'air qui t'environne, il faut aussi respirer cet esprit divin qui gouverne tout et qui remplit tout. Car cette vertu intelligente n'est pas moins diffuse et répandue, et ne se présente pas moins à celui qui sait l'attirer, que l'air à celui qui a la respiration libre.

LIX.

En général le vice ne nuit point au monde, et en particulier il ne nuit qu'à celui-là seul qui est le maître de s'en défaire quand il voudra.

LX.

La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne, et ne lui est pas moins indifférente que son corps et son esprit. Car, quoique nous soyons nés les uns pour les autres, néanmoins l'ame de chacun conserve toujours l'empire d'elle-même libre et

indépendant : autrement le vice de mon prochain pourrait me nuire ; ce que Dieu n'a pas voulu, afin qu'il ne dépendît pas d'un autre de me rendre malheureux.

LXI.

Le soleil semble épandu partout, et il l'est en effet ; mais il remplit tout de sa lumière sans la quitter et sans la perdre : car cet épanchement de lumière n'est qu'une extension, c'est pourquoi on appelle ses rayons d'un mot qui signifie *étendre ;* et tu connaîtras ce que c'est qu'un rayon, si tu prends garde à ce filet de lumière qui entre par un petit trou dans un lieu obscur. Car il va tout droit ; et il est coupé et rompu lorsqu'il rencontre un corps opaque et solide qui s'oppose à son cours, et qui l'empêche d'éclairer l'air qui est derrière. Ce rayon demeure donc là ; il se soutient sans tomber ni se perdre. Telle doit être la lumière de notre esprit : il faut qu'elle se détache de sa source sans la quitter ; qu'elle s'épande sans se perdre ; qu'elle ne s'opiniâtre et ne heurte point avec trop de violence contre les objets qui lui résistent ; et qu'elle ne s'écoule ni ne tombe point, mais qu'en

se soutenant elle éclaire tous les objets qui la reçoivent. Tout ce qui ne donne pas un passage libre à ses rayons, demeure dans l'obscurité.

LXII.

Celui qui craint la mort, craint ou d'être privé de sentiment, ou d'avoir un autre sentiment. Si c'est le premier, tu ne sentiras donc point de mal; et si c'est le dernier, tu seras un autre animal et tu ne cesseras pas de vivre.

LXIII.

Les hommes sont nés les uns pour les autres. Il faut donc ou les enseigner ou les souffrir.

LXIV.

Autre est le mouvement d'une flèche, et autre est le mouvement de notre esprit. Une flèche ne va bien que lorsqu'elle va droit; mais notre esprit ne va pas moins bien quand il se détourne ou qu'il s'arrête sur un sujet pour le bien considérer, que quand il va droit à son but.

LXV.

Entre dans l'esprit de tout le monde, et permets à tout le monde d'entrer dans le tien.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME.

I.

TOUT homme qui fait une injustice est impie. En effet, la nature universelle ayant créé les hommes les uns pour les autres, afin qu'ils se donnent des secours mutuels, celui qui viole cette loi commet une impiété envers la divinité la plus ancienne : car la nature universelle est la mère de tous les êtres, et par conséquent tous les êtres ont une liaison naturelle entr'eux. On l'appelle aussi la vérité, parce qu'elle est la première cause de toutes les vérités. Voilà pourquoi celui qui ment de son bon gré est impie, parce qu'il fait une injustice en trompant ; et celui qui ment malgré lui est aussi un impie, parce qu'il rompt l'harmonie de la nature universelle, et qu'il se soustrait à la loi du monde en combattant contre la nature de l'univers : car il combat contre elle, puisqu'il va tête baissée et par son propre choix contre ses ordres, c'est-à-dire, contre ses vérités fondamen-

tales, et que par le mépris qu'il a eu pour les secours que cette mère commune lui avait donnés, il s'est mis en état de ne pouvoir discerner la vérité d'avec le mensonge. Celui qui suit la volupté comme un bien, et qui fuit la douleur comme un mal, est encore un impie : car il est impossible qu'il n'accuse la nature d'avoir fait un partage injuste aux bons et aux méchans, puisqu'on voit ordinairement que les méchans sont dans les plaisirs, et qu'ils possèdent tous les biens qui les procurent, lorsque les bons sont accablés de peines et de douleurs. D'ailleurs celui qui craint la douleur, craindra à quelque heure une des choses qui arrivent nécessairement dans la nature, ce qui déja est impie ; et celui qui court après la volupté ne s'empêchera jamais de commettre des injustices. Cela est encore impie sans contredit : car toutes choses étant égales à la nature universelle, qui ne les aurait pas créées sans cela, il faut que ceux qui veulent suivre les lois de cette mère commune entrent dans le même esprit, et qu'ils les tiennent aussi pour indifférentes. Tout homme donc qui ne regarde pas avec des yeux indifférens

la douleur et la volupté, la mort et la vie, la gloire et l'ignominie, dont la nature se sert également et sans distinction, est manifestement impie. Quand je dis que la nature s'en sert également, je veux dire qu'elles arrivent toutes comme une suite des choses qui se font et qui se succèdent les unes aux autres, selon le premier dessein de la providence par laquelle la nature entreprit dans un certain temps la disposition et l'arrangement de cet univers, après avoir conçu en elle-même les raisons de tout ce qui devait être, et distribué partout les semences fécondes et de l'existence, et des changemens, et de la vicissitude continuelle de toutes choses.

I I.

C'est être parfaitement honnête homme et avoir fait un voyage très-heureux, que de sortir de la vie sans avoir connu ni le mensonge, ni l'hypocrisie, ni le luxe, ni l'orgueil. Après ce premier degré de bonheur, le plus grand ensuite, c'est d'en sortir las et dégoûté de ces vices, et sans souhaiter d'y croupir. L'expérience ne te persuade-t-elle pas encore de fuir la peste ? La corruption de l'esprit

est une peste bien plus dangereuse et plus mortelle que la corruption et l'intempérie de l'air que nous respirons. Celle-ci est la mort des animaux en tant qu'animaux, et l'autre est la mort des hommes en tant qu'hommes.

III.

Ne méprise point la mort, contente-toi de la recevoir de bon cœur comme une des choses que la nature a ordonnées. Car il n'est pas moins naturel de mourir et d'être dissous, que d'être jeune ou vieux, de croître, d'entrer dans la fleur de son âge, d'avoir des dents, de la barbe et des cheveux, et que de fournir à toutes les autres opérations de la nature, selon les différentes saisons de la vie. Il est donc du devoir d'un homme sage et prudent de ne faire point le téméraire, d'être modéré, et de ne témoigner aucun mépris quand il s'agit de la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. En un mot, attends le moment où ton ame sortira de sa prison, comme tu attends celui où l'enfant dont ta femme est grosse sortira du ventre de sa mère. Et si tu as besoin d'un secours plus vulgaire, mais qui peut pourtant don-

ner du courage et faire une forte impression, rien ne te rendra plus tranquille sur la mort que de bien considérer les objets qui t'environnent; par exemple, quels hommes tu vas quitter, dans quelle étrange société ton ame ne sera plus engagée ni confondue. Ce n'est pas qu'il faille choquer ni offenser les autres, au contraire il faut les supporter et en avoir soin; mais il est bon de se souvenir qu'on ne quitte pas des hommes qui aient les mêmes sentimens que nous: car ce serait la seule chose qui pourrait nous faire balancer et nous retenir dans ce monde, si nous pouvions vivre avec des gens qui pensassent comme nous, et qui eussent les mêmes goûts et les mêmes opinions. Mais au lieu de cela tu vois tout ce qu'on a à souffrir de la contrariété qu'on trouve dans le commerce des hommes; elle est si grande, qu'on est souvent obligé de dire: O mort! viens promptement à mon secours, de peur que je ne m'oublie, et que je ne sois enfin différent de moi-même.

I V.

Celui qui péche, péche contre lui; et celui qui

fait une injustice, se fait du mal à lui-même en se rendant méchant.

V.

Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien qu'en faisant quelque chose.

VI.

C'est assez pour le présent d'avoir une opinion saine des choses, d'agir pour le bien de la société, et d'être disposé à recevoir agréablement tout ce qui viendra de la cause générale et universelle.

VII.

Defais-toi de tes imaginations, retiens tes mouvemens, éteins tes desirs, et conserve ton ame libre et indépendante.

VIII.

Une même ame a été distribuée à tous les animaux sans raison, et un même esprit intelligent a été donné aux animaux raisonnables, comme toutes les choses terrestres n'ont qu'une même terre, et comme tout ce qui voit et qui respire ne voit que la même lumière et ne respire que le même air.

IX.

Tous les êtres qui ont quelque chose de commun entr'eux, tâchent de se joindre. Ce qui est de terre tend vers la terre ; l'humide coule avec l'humide, et l'air avec l'air ; de sorte que pour les tenir séparés, il faut leur faire violence. Le feu se porte en haut à cause du feu élémentaire. Le feu d'ici-bas est si prompt à s'embrâser et à s'unir ensemble, que même tout ce qu'il y a de matériel et d'un peu sec s'enflamme facilement, parce qu'il est moins mêlé avec ce qui pourrait l'empêcher de prendre feu : de même aussi tout ce qui participe à la nature intelligente et raisonnable tend d'autant plus vers son origine, et est d'autant plus prompt à se mêler avec ce qui lui est naturel, qu'il est plus excellent et plus accompli. C'est delà que parmi les animaux sans raison on voit des essaims, des troupeaux, de petites familles de poussins, et comme des amours : car déja ils sont animés, et ce principe d'assemblage et d'union est répandu dans les êtres les plus parfaits, et ne se trouve pas tant dans les plantes, dans les pierres et dans le bois. Parmi les animaux raisonnables il y a des répu-

bliques, des amitiés, des maisons, des assemblées, et au milieu même des plus grandes guerres il y a des trèves et des traités de paix. Et dans les créatures encore plus parfaites, quoiqu'elles soient fort éloignées les unes des autres, on ne laisse pas d'y remarquer une manière d'union comme dans les astres. Tant ce degré éminent de perfection a eu de force pour communiquer une espèce de sympathie à des êtres entièrement séparés! Mais vois ce qui arrive présentement; les créatures raisonnables sont les seules qui ont oublié cette affection réciproque et cette mutuelle bienveillance, et où l'on ne trouve plus cette même pente et ce concours. Mais elles ont beau fuir, elles sont toujours arrêtées; la nature est la plus forte; et si tu y prends bien garde, tu verras manifestement la vérité de ce que je te dis. En effet, on trouverait plutôt un corps terrestre entièrement détaché de tout autre corps de même nature, qu'un homme désuni et séparé de tout autre homme.

X.

Dieu, l'homme et le monde portent des fruits chacun en son temps: car, quoique l'usage ait

consacré cette expression à la vigne et aux plantes, cela n'empêche pas qu'on ne puisse s'en servir figurément. La raison porte aussi son fruit qui est en même temps propre pour elle, et commun pour tout le monde. Et de ce fruit il en naît encore d'autres, et ils sont tous de la même nature que la raison qui les produit.

XI.

Corrige et redresse les méchans si tu le peux; sinon, souviens-toi que c'est pour eux que t'a été donnée la douceur et l'humanité. Les dieux mêmes usent tous les jours de clémence envers eux, et en plusieurs rencontres ils les aident de leur secours; ils leur donnent la santé, les richesses et la gloire, tant ils ont de bonté. Tu peux les imiter, ou tu dois dire qui t'en empêche.

XII.

Travaille, non pas comme un misérable, ni pour attirer l'admiration ou la pitié; mais, dans ton travail comme dans ton repos, aie seulement en vue de faire ce que la société demande de toi.

XIII.

Aujourd'hui je me suis mis hors de tout cha-

grin et de toute inquiétude, ou plutôt j'ai mis tous mes chagrins et toutes mes inquiétudes dehors : car ils n'étaient pas hors de moi, mais au dedans, c'est-à-dire, dans mes opinions.

XIV.

Toutes les choses du monde sont semblables, et toujours les mêmes; communes et ordinaires dans leur usage, momentanées dans leur cours, et méprisables dans leur matière. En un mot, tout ce qui subsiste présentement est comme ce qui était du temps de ceux que nous avons enterrés.

XV.

Les choses sont hors de nous et comme à la porte, sans rien savoir d'elles-mêmes, et sans nous déclarer ce qu'elles sont. Qui est-ce donc qui nous le déclare, et qui en juge? C'est l'esprit.

XVI.

Le bien et le mal des animaux raisonnables et nés pour la société, ne consiste pas dans la persuasion, mais dans l'action, non plus que leurs vices et leurs vertus.

XVII.

Ce n'est pas un mal pour une pierre qu'on a

jetée d'être portée en bas, ni un bien non plus d'aller en haut.

XVIII.

Entre bien dans l'intérieur des hommes, *examine-les* ; et tu verras quels juges tu crains, et quels jugemens ils font d'eux-mêmes.

XIX.

Toutes choses sont dans un continuel changement ; toi-même tu ne fais que changer tous les jours, et ta vie n'est qu'une espèce de corruption continuelle. Il en est de même du monde entier.

XX.

C'est la faute d'un autre, ton devoir est de la laisser-là.

XXI.

Toute cessation d'action, de mouvement et d'opinion, est une espèce de mort, et ne fait pourtant aucun mal. Les différens âges, c'est-à-dire, les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'adolescence et dans la vieillesse, sont encore une mort. Qu'y a-t-il là de si terrible? Considère après cela la vie que tu as passée sous ton aïeul, ensuite sous ta mère, et enfin sous ton

père; et en pensant à toutes les différentes cessations et changemens que tu as éprouvés dans tous ces états, demande-toi à toi-même si c'est un si grand mal. Par une conséquence évidente et juste, tu trouveras de même que le changement et la cessation de la vie entière n'en sauraient être un non plus.

XXII.

Examine bien ton esprit, celui de l'univers, et celui de ton prochain; le tien, pour le rendre juste; celui de l'univers, pour te souvenir de quel esprit tu fais partie; et celui de ton prochain, pour connaître s'il agit par raison, et en même temps pour te dire souvent à toi-même que c'est ton parent.

XXIII.

Comme tu es né pour remplir et parfaire un même corps de société, toutes tes actions doivent de même être faites pour remplir et parfaire une même vie civile. Toute action donc qui ne se rapporte pas ou de près ou de loin à cette fin, sépare et déchire ta vie, et l'empêche d'être une; enfin elle est séditieuse, comme celui qui fait une sédi-

tion et une révolte dans un état, en rompant, autant qu'il dépend de lui, sa concorde et son harmonie.

XXIV.

(*Veux-tu savoir ce que sont les occupations des hommes?*) des querelles et des jeux d'enfans. *Et eux-mêmes que sont-ils?* des esprits qui portent et promènent des cadavres, afin que l'on voie à l'œil, et qu'on touche à la main, ce qu'Homère dit des morts qui se promènent dans les enfers.

XXV.

Regarde à la qualité de la forme, sépare-la de la matière, examine-la bien, et détermine ensuite à peu près le temps ordinaire de sa durée.

XXVI.

Tu as souffert une infinité de maux pour n'avoir pas voulu te contenter que ton esprit fît les choses pour lesquelles il a été créé. Mais c'est assez, *ne fais plus la même chose.*

XXVII.

Quand on te blâme, ou qu'on te hait, ou enfin qu'on s'oppose à tes sentimens, entre dans l'esprit de ces gens-là, pénètre dans leur intention, et voi

quels ils sont, tu verras en même temps que quelque chose qu'ils pensent de toi, tu dois ne t'en pas chagriner; mais au contraire leur vouloir du bien, car ils sont naturellement tes amis. Et les dieux mêmes ont la bonté de leur donner, par les songes et par les oracles, les secours dont ils ont besoin pour parvenir à ce qu'ils souhaitent avec tant d'inquiétude et d'empressement.

XXVIII.

Toutes les choses du monde ne font qu'un même cercle, qui en roulant ramène les siècles, et fait monter ce qui était rampant, et descendre ce qui était élevé. Il faut donc ou que l'intelligence universelle agisse sur chaque chose, et cela étant il n'y a qu'à recevoir ce qu'elle a déterminé; ou qu'elle ait donné une seule fois le mouvement par sa providence, et que tout le reste arrive en conséquence de cette première impulsion, et ait toujours sa cause marquée; ou enfin ce sont les atomes et le hasard qui gouvernent tout. S'il y a un Dieu, tout va bien. Si tout dépend du hasard, n'en dépends-tu pas aussi?

XXIX.

La terre nous couvrira bientôt tous, et se convertira en d'autres choses qui se convertiront ensuite en d'autres jusques à l'infini. Tout homme qui considérera bien ce flux et reflux de changements continuels, et cette rapidité avec laquelle toutes choses sont emportées, ne pourra s'empêcher de mépriser tout ce qui est terrestre et mortel.

XXX.

La cause première de toutes choses est un torrent qui entraîne tout, et qui ne s'arrête jamais.

XXXI.

Que ces petits hommes qui se piquent d'être grands politiques, et de traiter toutes les affaires selon les maximes de la philosophie, sont méprisables ! ce ne sont que des enfants. Mon ami, de quoi s'agit-il ? Il s'agit de faire ce que la nature demande de toi. Travaille donc, si tu le peux, et ne regarde point si cela sera su. N'attends point ici une république comme celle de Platon ; mais commence, et quelque peu de progrès que tu fasses d'abord, ne pense pas que ce soit peu de chose ; car qui est-ce qui pourra changer entiérement toutes

les opinions des hommes? et sans ce changement, que peut-on attendre d'eux qu'une obéissance forcée, et qu'une servitude accompagnée de larmes et de soupirs? Va présentement et me parle d'Alexandre, de Philippe et de Démétrius Phalereus. C'est à eux à voir s'ils ont bien connu ce que demande la nature universelle, et s'ils ont profité de ses leçons. Car s'ils n'ont eu qu'une gravité affectée comme des rois de théâtre, personne ne me condamne à les imiter. La philosophie agit d'une manière modeste et simple; ne me porte donc point à une orgueilleuse gravité.

XXXII.

Il faut regarder d'en haut ces millions de troupeaux, cette variété infinie de cérémonies dans la religion, ces différentes navigations dans la tempête et dans la bonace; toutes les différences des choses qui sont, qui arrivent et qui passent. Il faut considérer aussi la vie de ceux qui ont vécu avant nous, celle de ceux qui vivront après, et celle des peuples qui vivent présentement dans les nations barbares, et se dire à soi-même: Combien y a-t-il de gens dans le monde qui ne connaissent pas même

ton nom? combien y en aura-t-il qui l'oublieront en peu de temps? et parmi ceux qui te connaissent et qui te louent présentement, combien s'en trouvera-t-il qui te blâmeront bientôt? Enfin, il faut se persuader que ni la mémoire de notre nom, ni la gloire, ni rien de tout ce qu'on voit ici bas, n'est digne de nos soins ni de notre estime.

XXXIII.

Sois tranquille dans toutes les choses qui viennent du dehors, et juste dans celles qui viennent de toi. C'est-à-dire, dans tous tes desirs et dans toutes tes actions n'aie d'autre vue que l'utilité du public; car voilà ce qui est conforme à la nature.

XXXIV.

Tu peux retrancher beaucoup de choses superflues qui te troublent, et qui consistent toutes entières dans ton opinion. Et le plus sûr moyen de te mettre au large, c'est de faire passer devant toi le monde entier comme en revue, et surtout ton propre siècle; de considérer séparément le changement soudain qui arrive à chaque chose en particulier, et de penser que tout le temps qui coule depuis qu'elle est formée jusqu'à ce qu'elle soit

détruite, est très-court; et que, comme celui qui précède sa naissance est infini, celui qui suivra sa mort le sera de même.

XXXV.

Tout ce que tu vois périra très-promptement. Ceux qui le verront périr, périront bientôt êux-mêmes; et celui qui est mort dans une extrême vieillesse, sera bientôt égal à celui qui est mort fort jeune.

XXXVI.

Examine bien quel est l'esprit de ces gens-là; quelles occupations ils ont; quelles sont les choses par lesquelles on peut attirer leur amour et leurs respects. Enfin regarde leurs ames toutes nues, et voi que, quand elles prétendent servir par leurs louanges et nuire par leurs satires, c'est une pure vanité.

XXXVII.

La perte de la vie n'est qu'un échange. C'est à cela que se plaît la nature universelle, qui fait tout si bien et si sagement. Cela a été toujours et sera de même jusqu'à l'infini. Qui es-tu donc, toi qui dis que tout a été mal dès le commencement et ira

toujours mal de même ? Quoi ! parmi tant de dieux dont tu crois que le monde est rempli, il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait eu la force de corriger ce désordre ! Et le monde est donc condamné à être éternellement malheureux ?

XXXVIII.

La matière de chaque chose n'est que pourriture ; de l'eau, de la poudre, des os, de l'ordure. Le marbre n'est qu'un calus de la terre ; l'argent et l'or n'en sont que la lie. Les étoffes ne sont que les excrémens des animaux ; la pourpre n'est que le sang d'un coquillage ; et ainsi du reste. Ta vie même est quelque chose de pareil ; elle vient de là et elle y retourne.

XXXIX.

C'est avoir assez vécu dans la misère, dans les lamentations et dans les grimaces. Qu'est-ce qui te trouble ? que trouves-tu là de nouveau ? qu'est-ce qui t'épouvante ? Est-ce la forme ? regarde-la. Est-ce la matière ? examine-la. Il n'y a rien au-delà de ces deux choses. Sois donc désormais plus simple, plus équitable et plus complaisant envers les dieux.

XL.

Voir ce monde cent années, ou ne le voir que trois, tout cela est égal.

XLI.

S'il a péché, le mal est en lui. Mais peut-être n'a-t-il pas péché.

XLII.

Ou tout ce qui arrive part d'une même source intelligente, et arrive également pour tout le corps; et ainsi il ne faut pas qu'une partie se plaigne d'une chose qui est destinée pour le tout, et non pas pour elle seule : ou tout se fait par le concours fortuit des atomes, et le monde n'est qu'un mélange et qu'une dissipation. De quoi t'étonnes-tu donc? et pourquoi dis-tu à ton esprit, Tu es mort, tu es perdu? Est-ce donc lui qui mange, qui boit, qui se fâche, qui rit, et qui fait toutes les autres fonctions corporelles?

XLIII.

Ou les dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les pries-tu? et s'ils peuvent quelque chose, au lieu de les prier qu'un tel accident arrive ou n'arrive pas,

pourquoi ne les pries-tu pas plutôt de te faire la grace de ne craindre rien, de ne desirer rien, de ne t'affliger de rien ? Car si les dieux peuvent aider les hommes, ils peuvent surtout les aider en cela. Tu me diras peut-être qu'ils ont mis tout cela en ton pouvoir. Ne ferais-tu donc pas beaucoup mieux de te servir avec une entière liberté de ce qui dépend uniquement de toi, que de te tant tourmenter pour ce qui n'en dépend point, et que de le desirer dans la servitude et dans la bassesse ? Mais qui t'a dit que les dieux ne nous secourent pas dans les choses qui sont en notre pouvoir ? Commence seulement à faire de ces sortes de prières, et tu verras. Celui-ci prie qu'il puisse obtenir des faveurs de sa maîtresse ; et toi, prie de n'avoir jamais de pareils desirs. Celui-là demande d'être défait d'une telle chose ; et toi, demande de n'avoir pas besoin d'en être défait. Un autre, que son fils ne meure point ; et toi, prie de ne pas craindre qu'il meure. En un mot, tourne ainsi toutes tes prières, et tu en verras le fruit.

XLIV.

Epicure dit en quelque endroit : « Dans mes ma-

« ladies je n'entretenais nullement de mon mal « ceux qui me venaient voir, et je n'avais point avec « eux de ces conversations de malade; mais je pas- « sais les journées à discourir des principes des « choses, et surtout à prouver que l'ame, en partici- « pant aux douleurs du corps, peut conserver sa « tranquillité et se maintenir dans la possession de « son véritable bien. En me mettant entre les mains « des médecins, je ne leur donnais pas lieu de s'énor- « gueillir comme si c'était une chose bien considé- « rable que de me redonner la santé. Et en ce temps- « là même, je passais ma vie doucement et heureu- « sement. » Fais donc comme lui; et dans les maladies, et dans tous les autres accidens, que rien ne te sépare jamais de la philosophie, et ne t'amuse point à discourir avec les sots ni avec les physiciens. C'est une règle commune à tous les métiers et à tous les arts, qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'on fait, et à l'instrument avec lequel on le fait.

XLV.

Quand quelqu'un t'a offensé par son impudence, demande-toi à toi-même : Se peut-il faire que dans le monde il n'y ait point d'impudens ? Non, cela

ne se peut. Ne demande donc point l'impossible. Celui qui t'a offensé est du nombre de ces impudens qui doivent être nécessairement dans le monde. Pense de même sur un fourbe, sur un perfide, et sur tout autre homme qui aura péché de quelque manière que ce soit. Car, dès le moment que tu te souviendras qu'il est impossible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens, tu trouveras en toi plus de facilité à les supporter chacun en particulier. Il est aussi très-utile de rechercher d'abord quelle vertu la nature a donnée pour l'opposer à un tel vice. Car elle n'a pas manqué d'en donner une contre chaque vice comme une espèce de contrepoison. Par exemple, contre la cruauté elle a donné la douceur, et contre un autre venin un autre antidote. Enfin, il dépend de toi de montrer le bon chemin à celui qui s'égare : or, tout homme qui péche s'égare et s'éloigne de son but. En quoi t'a-t-on donc offensé ? Si tu y prends bien garde, tu trouveras qu'aucun de ceux contre qui tu te mets si fort en colère, n'a rien fait qui puisse rendre ton ame moins parfaite qu'elle n'est. C'est pourtant en cela

que consiste tout le tort et tout le mal qu'on te peut faire. D'ailleurs, qu'y a-t-il là de mauvais et d'étrange, qu'un ignorant fasse les actions d'un ignorant? Ne dois-tu pas plutôt te plaindre de toi-même, de ce que tu n'as pas prévu et que tu ne t'es pas attendu qu'un tel ferait ce qu'il a fait? car la raison t'a souvent donné lieu de penser que vraisemblablement il ferait une telle faute. Cependant tu l'as oublié, et tu es surpris qu'il l'ait faite. Sur toutes choses, quand tu te plaindras d'un ingrat et d'un perfide, ne t'en prends qu'à toi-même; car c'est manifestement ta faute, soit d'avoir cru qu'un homme ainsi disposé te garderait le secret, soit, quand tu as fait un plaisir, de ne l'avoir pas fait libéralement, sans en attendre aucune reconnaissance, et de n'avoir pas recueilli tout le fruit de ton action, dans le moment même de l'action. Car que veux-tu davantage? N'as-tu pas fait du bien à un homme? cela ne te suffit-il pas? et en faisant ce qui est selon la nature, demandes-tu d'en être récompensé? C'est comme si l'œil demandait d'être payé parce qu'il voit, et les pieds parce qu'ils marchent. Car, comme ces membres

sont faits pour cela, et qu'en remplissant leurs fonctions ils ont tout ce qui leur est propre ; de même l'homme est né pour faire du bien, et toutes les fois qu'il est dans cet exercice, ou qu'il fait quelque chose d'utile à la société, il accomplit les conditions sous lesquelles il est au monde, et il a ce qui lui convient.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIÈME.

I.

Mon ame! quand seras-tu donc bonne, simple, sans mélange et sans fard? Quand seras-tu plus visible et plus aisée à connaître que le corps qui t'environne? Quand goûteras-tu les douceurs qu'on trouve à avoir de la bienveillance et de l'affection pour tous les hommes? Quand seras-tu pleine de toi-même et riche de tes propres biens? Quand renonceras-tu à ces folles cupidités et à ces vains desirs qui te font souhaiter des créatures animées ou inanimées pour contenter tes passions, du temps pour en jouir davantage, des lieux et des pays mieux situés, un air plus pur, et des hommes plus sociables? Quand seras-tu pleinement satisfaite de ton état? Quand trouveras-tu ton plaisir dans toutes les choses qui t'arrivent? Quand seras-tu persuadée que tu as tout en toi, que tout va bien pour toi, que tout ce que tu as vient des dieux, que ce qui leur plaît t'est bon, et que tout

ce qu'ils t'envoient tend à la conservation de cet être très-parfait, très-bon, infiniment juste, infiniment beau, qui produit, qui comprend, qui environne et qui embrasse toutes choses, et qui, quand elles se dissolvent et se séparent, les reçoit en lui pour en produire de nouvelles et toutes semblables? Enfin, quand seras-tu si bien d'accord et si bien unie avec les hommes et avec les dieux, que vivant avec eux sous les mêmes lois et comme sous la même police, tu ne puisses plus ni te plaindre d'eux, ni leur donner lieu de condamner ta conduite?

II.

Regarde bien ce que demande ta nature, comme si tu étais gouverné par la nature seule, et le fais si la nature de l'animal n'en est point blessée. Regarde ensuite ce que demande la nature de l'animal, et ne te le refuse point, à moins que cela ne soit contraire à la nature de l'animal raisonnable. Car qui dit animal raisonnable dit politique, c'est-à-dire, né pour la société. Si tu observes bien ces règles, ne te mets en peine de rien.

III.

Ou tu peux supporter ce qui t'arrive, ou tu ne le peux pas. Si tu le peux, ne t'en fâche point, mais supporte-le. Si tu ne le peux pas, ne t'en fâche pas non plus, car en te consumant il se consumera aussi. Souviens-toi pourtant qu'il est en ton pouvoir de souffrir tout ce qu'il dépend de ton opinion de te rendre supportable, en te persuadant que c'est ton intérêt ou ton devoir qui le veulent ainsi.

IV.

Quand quelqu'un péche, enseigne-le doucement, et lui remontre sa faute. Et si tu ne le peux faire, n'accuse que toi-même, ou plutôt ne t'accuse point.

V.

Tout ce qui t'arrive t'était préparé dès l'éternité. L'enchaînement fatal des causes, en filant dès le commencement des siècles la trame de ta vie, y a joint et mêlé ces accidens.

VI.

Que ce soient les atomes ou la nature, il faut d'abord poser que je suis une partie de ce tout que la nature gouverne; et ensuite, que je suis lié natu-

rellement avec les autres parties de même espèce. Etant bien persuadé de ces vérités, je ne pourrai jamais prendre en mauvaise part rien de ce qui me sera distribué par un tout dont je fais partie : car il n'est pas possible qu'une chose soit mauvaise pour une partie, quand elle est bonne pour le tout. Et ce tout ne peut rien avoir en soi qui ne lui soit utile. C'est un avantage qui est commun à toutes les natures. Mais la nature de l'univers a de plus ce privilége, qu'aucune cause extérieure ne peut la forcer à rien produire qui lui soit nuisible. Cette première vérité, que je suis une partie de ce tout, me fera acquiescer à tous les accidens qui m'arriveront dans la suite ; et la seconde, que je suis lié naturellement avec les parties de même espèce, me portera à ne rien faire qui ne soit utile à la société ; à avoir toujours devant les yeux ces autres parties ; à rapporter à leur utilité toutes mes actions et tous mes desseins, et à éviter tout ce qui pourrait leur être contraire. Pendant que je serai dans cette disposition, il faut nécessairement que ma vie soit heureuse, comme tu conçois que serait celle d'un bourgeois qui rapporterait toutes ses

actions au bien de ses concitoyens, et qui recevrait de bon cœur tout ce que sa ville lui départirait.

VII.

Toutes les parties de cet univers qui sont renfermées dans les espaces du monde doivent nécessairement périr, c'est-à-dire, s'altérer et se changer. Si c'est un mal pour elles, et un mal inévitable, la condition de cet univers est donc bien malheureuse, que toutes ses parties soient destinées à périr et à changer en mille façons. La nature a-t-elle donc voulu procurer ce mal à toutes ses parties, et faire qu'elles ne fussent pas seulement sujettes au mal, mais, ce qui est bien pis, qu'elles ne pussent jamais l'éviter ? ou les a-t-elle faites ainsi par mégarde et sans le savoir ? L'un et l'autre sont également incroyables. Que si, laissant là la nature, on s'avise de dire que toutes ses parties sont nées pour une telle fin, n'est-ce pas une chose bien ridicule que dans le même temps qu'on soutient que les parties de l'univers sont nées pour le changement, on ne laisse pas d'en être surpris et de s'en fâcher comme si cela était contraire à la nature ;

surtout chaque chose retournant par sa dissolution dans les mêmes principes d'où elle a tiré son être? car sa dissolution n'est, ou qu'une dissipation des élémens qui l'ont composée, ou qu'un changement par lequel ce que notre corps a de solide se change en terre, et ce qu'il a de spiritueux se change en air; de sorte que tout retourne sous les ordres et en la disposition de cet univers, soit qu'il doive périr par un embrâsement général après une certaine révolution de siècles, ou qu'il ne fasse jamais que se renouveler par des changemens continuels. Quand je te parle de ce que tu as de solide et de spiritueux, ne t'imagine pas que ce soit ce que tu as eu à ta naissance; l'un et l'autre ne sont que d'hier ou d'avant-hier, par le moyen des alimens que tu as pris et de l'air que tu as respiré. C'est ce que tu reçois de jour en jour qui se change, et non pas ce que ta mère t'a donné. Et quand on supposeroit même que ce que tu as reçu de ta mère, et qui t'a fait ce que tu es, est mêlé et confondu avec ce que tu as tiré de la nourriture et de la respiration, cela ne détruirait pas ce que je viens de dire, qui demeure constamment vrai.

VIII.

Quand tu te seras une fois donné le nom de bon, de modeste, de véritable, de prudent, de complaisant et de magnanime, prends bien garde de ne les pas changer; et si par malheur tu venais à les perdre, tâche de les recouvrer au plus tôt. Mais souviens-toi que celui de prudent t'avertit que tu dois t'appliquer sérieusement et sans relâche à connaître chaque chose par toi-même; que celui de complaisant t'engage à recevoir de bon cœur ce qu'il plaît à la nature universelle de t'envoyer; et que celui de magnanime t'oblige à élever ton esprit au dessus de tous les mouvemens de la chair, et à mépriser la gloire, la mort et toutes les autres choses semblables. Si tu conserves donc ces beaux noms sans te soucier que les autres te les donnent, tu seras un autre homme, et tu mèneras une autre vie: car de vouloir être encore tel que tu as été jusqu'ici, et de te laisser encore déchirer et traîner par les mêmes soins, cela est d'un homme lâche, trop attaché à la vie, et entièrement semblable à ces misérables qui combattent contre les bêtes, et qui, à demi mangés et tout cou-

verts de sang et de blessures, demandent d'être réservés au lendemain pour être encore exposés aux mêmes dents et aux mêmes ongles. Tâche donc de parvenir à ce peu de noms, et quand tu y seras parvenu, tâche de t'y maintenir comme si tu étais transporté dans les îles des bienheureux. Que si tu t'aperçois que tu ne puisses pas les garder tous, retire-toi dans quelque coin que tu puisses défendre, ou sors même du monde entièrement sans te fâcher, avec un esprit de simplicité, de liberté et de modestie, et ravi de pouvoir au moins faire cette bonne action dans la vie, que d'en sortir courageusement. Mais ce qui t'aidera le plus à retenir tous ces noms, c'est de te souvenir des dieux, et de penser qu'ils ne veulent pas que les hommes les flattent, mais qu'ils leur ressemblent, et qu'ils fassent ce qui est de l'homme, comme le figuier fait ce qui est du figuier, le chien ce qui est du chien, et l'abeille ce qui est de l'abeille.

IX.

La comédie du monde, la guerre, la frayeur, la paresse ou l'esclavage, effaceront peut-être dans un seul jour toutes ces saintes maximes de ton esprit.

X.

Sur combien d'objets un physicien ne promène-t-il pas son imagination ? Combien de choses fait-il passer devant lui comme en revue ? Mais il ne faut pas se contenter de connaître ; il faut agir et joindre la pratique à la théorie, si l'on veut bien faire son devoir, et conserver pur et entier en soi-même le plaisir que donne la connaissance des choses ; ce plaisir qui pour être secret n'en est pourtant ni moins sensible, ni plus caché.

XI.

Quand jouiras-tu de la simplicité et de la gravité ? Quand auras-tu une connaissance si distincte de chaque chose, que tu saches ce qu'elle est dans son essence, quel lieu elle occupe dans l'univers, de combien de temps sera sa durée, ce qui entre dans sa composition, à qui elle peut être donnée, et ceux qui peuvent et la donner et l'ôter ?

XII.

Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche ; et parmi les hommes, l'un se glorifie d'avoir pris un liévre, un autre d'avoir pris un poisson, celui-là d'avoir pris un sanglier ou un ours, et

celui-ci d'avoir pris des Sarmates. Ne les trouvera-t-on pas tous de vrais brigands si l'on examine bien leurs opinions ?

XIII.

Accoutume-toi à connaître et à examiner comment toutes choses se changent les unes dans les autres ; sois attentif à ces changemens, et t'exerce continuellement à cette manière de méditation. Il n'y a rien qui rende l'ame si grande ; car celui qui sait que dans un moment il sortira de la vie, et quittera tout par conséquent, il a déja dépouillé son corps, et s'est remis tout entier, pour ce qui regarde ses actions, entre les mains de la souveraine justice, et entre celles de la nature universelle pour ce qui regarde les accidens qui peuvent lui arriver. Du reste il n'a pas seulement la moindre attention à ce qu'on pourra dire, penser ou faire contre lui ; content de ces deux avantages, d'agir avec justice dans ce qu'il fait, et d'embrasser avec joie ce qui lui arrive, il renonce à tous les autres soins et à toutes les autres occupations du monde. Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la loi, et qu'à suivre Dieu, dont toutes

les voies sont droites, et tous les jugemens justes.

XIV.

Que sert-il d'avoir des défiances et des soupçons, quand il dépend de toi de voir de quoi il s'agit, et ce qu'il faut faire? Si tu le vois, fais-le avec douceur et sans regarder derrière toi. Si tu ne le vois pas, suspens ton action, et consulte tes conseillers les plus habiles. Que si quelqu'autre chose vient à la traverse, conduis-toi sagement selon l'occasion, en suivant toujours ce qui te paraît juste. C'est le meilleur but que l'on puisse se proposer, et ce n'est qu'en s'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeste.

XV.

Tout homme qui obéit toujours à la raison est en même temps agissant et tranquille, sérieux et gai.

XVI.

Dès que tu es éveillé, demande-toi s'il t'importe beaucoup qu'un autre fasse ce qui est bon et juste, tu trouveras qu'il ne t'importe nullement.

XVII.

Quand tu vois des gens qui parlent en maîtres,

et qui louent et blâment avec autorité et avec orgueil, ne manque pas d'examiner leur vie : tâche de découvrir ce qu'ils sont à table et dans leur cabinet ; pénètre leurs desseins, ce qu'ils recherchent et ce qu'ils fuient, et souviens-toi qu'ils ne vivent que de rapines et que de vols qu'ils font, non pas, comme on dit, avec les pieds et avec les mains, mais avec la plus précieuse partie d'eux-mêmes, avec laquelle, s'ils voulaient, ils pourraient acquérir la foi, la modestie, la vérité, la loi et le bon génie.

XVIII.

Un homme modeste et bien instruit dit à la nature qui donne tout et qui retire tout, Donne-moi tout ce que tu voudras, et reprends ce qu'il te plaira. Et il le dit non pas avec une fierté insolente, mais d'une manière qui lui marque son respect, son obéissance et son affection.

XIX.

Le temps qui te reste à vivre est court, vis comme sur une montagne ; car il n'importe ici ou là, si tu es dans le monde comme dans une ville.

XX.

Montre aux hommes un homme vraiment homme, et qui vive selon la nature. Qu'ils le voient, qu'ils l'interrogent; et s'ils ne peuvent le supporter, qu'ils le fassent mourir. Il vaut beaucoup mieux mourir que de vivre comme eux.

XXI.

Il n'est plus temps de disputer quel est l'homme de bien, mais de le devenir.

XXII.

Pense incessamment à l'éternité et à la matière universelle, et souviens-toi que chaque chose en particulier est à l'égard de la matière un grain de sable, et à l'égard du temps un clin d'œil.

XXIII.

Sur chaque objet qui t'environne pense d'abord qu'il se dissout déja, qu'il change, qu'il se dissipe et qu'il se corrompt; enfin, que la vie n'est pas plus en lui que la mort.

XXIV.

Regarde ce que sont les hommes; ils mangent, ils dorment, et font toutes les autres fonctions naturelles. Regarde qui sont ceux qui commandent

aux autres; ils sont remplis d'orgueil, ils se mettent en colère, et traitent de haut en bas ceux qui sont soumis à leur autorité. Remets en ta mémoire de combien de choses ils sont eux-mêmes les esclaves, et à quel prix; et pense à ce qu'ils seront bientôt.

XXV.

Ce que la nature universelle porte à chaque particulier, c'est ce qui lui est utile; et il lui est utile dès le moment qu'elle le lui porte.

XXVI.

La terre aime la pluie; l'air aime à la donner. Le monde aime à faire ce qui doit nécessairement être fait. Je dis donc au monde : J'aime ce que tu aimes. N'est-ce pas même le langage ordinaire et commun? et sur tout ce qui se fait, ne dit-on pas que *cela aime à se faire?*

XXVII.

Ou tu vis dans ce lieu-là, et tu y es déja accoutumé; ou tu vas ailleurs, et c'est ce que tu demandes; ou tu meurs, et voilà ton ministère achevé. Il n'y a rien au-delà : aie donc bon courage.

XXVIII.

Sois persuadé que ce petit coin de terre est comme tous les autres, qu'on y est aussi bien, et qu'on y trouve les mêmes choses que sur le sommet d'une montagne et que sur le rivage de la mer. Partout tu reconnaîtras la vérité de ce que dit Platon, que le sage est enfermé dans les murs d'une ville, comme dans l'enceinte d'un parc de brebis sur une haute montagne.

XXIX.

Fais-toi toujours ces questions : En quel état est présentement mon ame? quel bien lui fais-je? à quel usage est-ce que je la mets? Est-elle sans intelligence? S'est-elle séparée et retranchée de la société? Est-elle si fort mêlée, confondue et collée avec cette misérable chair, qu'elle suive tous ses mouvemens, et qu'elle lui obéisse comme son esclave?

XXX.

Quiconque s'enfuit de chez son maître est un esclave fugitif. Notre maître c'est la loi. Quiconque donc transgresse la loi, est un fugitif. Celui qui s'afflige, qui se fâche ou qui craint, l'est tout

de même : car que veut-il ? il veut, autant qu'il est en son pouvoir, s'opposer à ce qui est ordonné et résolu par l'esprit universel qui gouverne et qui règle tout. Or, cet esprit n'est autre que la loi qui distribue à chacun ce qui lui convient et qui lui est propre. Donc celui qui craint, qui se fâche et qui s'afflige, est un esclave fugitif; car il s'oppose à la loi.

XXXI.

Quand la femme a conçu, d'autres choses viennent achever et former l'enfant. Quel merveilleux effet d'une telle cause ! Dès que cet enfant est formé, il avale de la nourriture, et derechef d'autres causes viennent concourir à lui donner le sentiment et le mouvement, en un mot, la vie, la force et toutes les autres qualités. Combien y a-t-il là de merveilles ? Ce sont ces secrets de la nature qu'il faut méditer. Il faut tâcher de voir la vertu qui opère toutes ces choses, comme on voit celle qui pousse les corps en bas et en haut; non pas véritablement avec les yeux, mais aussi clairement.

XXXII.

Pense très-souvent que toutes choses sont et

seront comme elles ont été, et remets-toi devant les yeux toutes les comédies et toutes les scènes semblables que tu as vues toi-même, ou que tu as lues dans l'histoire; par exemple la cour d'Adrien, celle d'Antonin, celle de Philippe, celle d'Alexandre, celle de Crésus: c'est toujours la même chose, il n'y a de différence que le changement d'acteurs.

XXXIII.

Celui qui s'afflige et qui se plaint de quelque chose que ce soit, est très-semblable à un pourceau qu'on égorge, et qui regimbe et fait de grands cris. C'est la même chose de celui qui, seul dans son lit, se lamente pour les chaînes dont nous sommes liés et garotés. Souviens-toi qu'il est donné à l'animal raisonnable de suivre volontairement sa destinée, et que la suivre seulement c'est une nécessité imposée à tous les animaux.

XXXIV.

Considère séparément tout ce que tu fais, et sur chaque chose fais-toi cette demande : La mort est-elle donc si cruelle, parce qu'elle me privera de ceci?

XXXV.

Quand tu es choqué de la faute de quelqu'un, examine-toi d'abord toi-même, et regarde si tu n'as jamais rien fait de pareil. Par exemple, si tu n'as jamais pris pour un véritable bien l'argent, les plaisirs, la vaine gloire ou d'autres choses semblables. Cette réflexion dissipera dans le moment toute ta colère, surtout si tu te souviens en même temps que ce malheureux a été forcé de faire ce qu'il a fait : car comment pouvoit-il s'en empêcher ? Si tu le peux, arrache-le à cette force majeure qui l'entraîne.

XXXVI.

Quand tu vois Satyrion, sectateur de Socrate, représente-toi Eutychès ou Hymènes. Quand tu vois Euphrates, représente-toi Eutychion ou Sylvain. Quand tu regardes Alciphrion, pense d'abord à Tropéophore. Quand tu vois Xénophon, imagine-toi Criton ou Sévère ; et quand tu jettes les yeux sur toi-même, représente-toi quelqu'un des Césars. Ainsi sur chacun trouve dans les siècles passés quelqu'un qui lui ressemble, et fais ensuite cette réflexion : Où sont tous ces gens-là ? ils ne

sont plus. De cette manière tu t'accoutumeras à voir que toutes les choses humaines ne sont qu'une fumée et qu'un rien ; surtout si tu te souviens en même temps que ce qui est une fois changé ne paraîtra plus dans toute la suite innombrable des siècles. Et toi quel espace de temps y occupes-tu? mais, quelque court que soit cet espace, n'est-ce pas assez de le passer honnêtement ? Quelle matière et quelle occasion veux-tu éviter de déployer ta force et d'exercer ta vertu ? Car que sont tous les accidens qu'un exercice de la raison qui connaît exactement la nature et la qualité des choses qui arrivent dans cette vie ? Demeure donc ferme jusqu'à ce que tu te les sois toutes rendues familières, comme un bon estomac s'accommode de tout, s'approprie tout, et comme un grand feu convertit en flamme et en lumière tout ce qu'on y jette.

XXXVII.

Que personne ne puisse dire véritablement que tu n'es ni de mœurs simples, ni homme de bien : fais mentir tous ceux qui penseront cela de toi ; cela est en ton pouvoir. Qui t'empêche d'être

homme de bien et simple ? Résous-toi seulement à ne plus vivre si tu n'es tel : car sans cela la raison ne veut pas que tu vives.

XXXVIII.

Qu'est-ce qu'on peut dire ou faire de mieux sur cette matière ? Quoi que ce puisse être, il est en ton pouvoir de le dire ou de le faire ; et n'allégue point pour excuse que tu en es empêché. Tu ne cesseras de gémir et de te plaindre que quand tu te seras mis en état de faire dans toutes les occasions qui se présenteront tout ce qui est propre et convenable à la nature de l'homme, avec le même plaisir que le voluptueux trouve dans le luxe et dans les délices. Car tout ce que tu peux faire selon ta propre nature, tu dois le regarder et l'embrasser comme la jouissance d'un très-grand bien. Or en tout temps et en tous lieux il dépend de toi d'agir de cette manière. Un cylindre, le feu, l'eau, et toutes les autres choses qui sont régies par une nature et par une ame privée de raison, ne peuvent pas toujours conserver le mouvement qui leur est propre, car elles trouvent souvent des obstacles sur leur chemin. Mais il n'en est pas ainsi de l'ame

ou de la raison ; elle continue toujours son essor selon son essence, et comme il lui plaît, au travers de toutes les difficultés qui s'opposent à son passage. Mets-toi donc bien devant les yeux cette facilité avec laquelle la raison perce et surmonte tous les obstacles, comme le feu se porte en haut, comme une pierre descend en bas, et comme un cylindre roule sur un lieu penchant ; et n'en demande pas davantage. Car tous les autres empêchemens que tu pourras trouver, ou ils viendront de ce cadavre que tu traînes, ou bien ils ne pourront te nuire, ni te faire aucun mal sans le secours de ton opinion et sans la permission de ta raison même. Autrement celui qui les souffrirait deviendrait tout aussitôt méchant. Véritablement pour tous les autres ouvrages de l'art ou de la nature, dès que le moindre mal leur arrive, ils sont gâtés et ne sont plus de même prix ; mais ici on peut dire tout le contraire, et assurer que l'homme qui se sert bien des accidens qui le traversent, en devient et plus estimable et meilleur. Enfin, souviens-toi qu'aucune chose ne nuit au citoyen, quand elle ne peut nuire à la ville ; et qu'elle ne

nuit point à la ville quand elle ne nuit point à la loi. Or, ce qu'on appelle des malheurs et des infortunes ne nuit point à la loi; et, ne nuisant point à la loi, il ne saurait par conséquent nuire ni au citoyen, ni à la ville.

XXXIX.

Quand un homme est bien imbu et bien pénétré dès véritables opinions, le moindre mot et le plus commun suffit pour lui faire rappeler sa constance et sa gaieté. Par exemple, ce mot d'Homère:

> Quand le vent fait tomber les feuilles de nos bois,
> Le printemps aussitôt en fait renaître d'autres.
> Les mortels ici bas suivent les mêmes lois:
> Quand l'un naît, l'autre meurt.

Tes enfants aussi sont de véritables feuilles: vraies feuilles ces hommes qui crient si haut, et qui, comme s'ils étaient seuls dignes d'être crus, louent ou blâment les autres en public, où les déchirent et s'en moquent en particulier. Feuilles encore ceux qui dans les siècles suivants recevront la mémoire de ton nom, et la feront passer à leurs descendants. Enfin toutes choses sont autant de feuilles:

le printemps les produit, le vent les abat, et la forêt en pousse d'autres à leur place; et elles ont toutes cela de commun, qu'elles sont de peu de durée. Mais toi, tu les crains ou tu les desires comme si elles devaient durer toujours. Encore un petit moment, et tes yeux seront fermés; et d'autres viendront bientôt pleurer ceux qui auront assisté à tes funérailles.

X L.

Un œil sain doit voir tout ce qui est visible, et ne pas dire, Je ne veux voir que du verd : car c'est le propre d'un œil malade. L'ouie et l'odorat bien sains doivent être toujours prêts et à entendre et à sentir tout ce qui peut être senti et entendu. Un bon estomac doit se faire également à toutes sortes de viandes, comme une meule est faite à moudre toutes sortes de grains. Il faut de même qu'un esprit sain soit préparé à tout ce qui lui arrive. Celui qui dit, Que mes enfants vivent, que tout le monde loue ce que je fais; c'est un œil qui demande à voir du verd, c'est une dent qui ne veut que des choses tendres.

XLI.

Dans le monde il n'y a personne de si heureux qui à sa mort n'ait autour de lui des gens qui se réjouissent du mal qui lui arrive. Si c'est un honnête homme et un homme sage, il se trouvera toujours quelqu'un qui dira : Enfin nous pourrons respirer, nous voilà délivrés de ce pédagogue. Il est vrai qu'il n'était fâcheux ni incommode à personne; mais j'ai remarqué très-souvent qu'il nous condamnait en secret. Voilà ce qu'on dira de cet honnête homme. Mais pour nous, combien d'autres choses avons-nous qui font desirer à une infinité de gens d'en être défaits! Si en mourant tu as ces pensées, tu mourras plus volontiers; car tu feras ce raisonnement : Je quitte une vie où ceux qui en jouissent avec moi, et pour lesquels j'ai souffert tant de peines, fait tant de vœux et passé par tant d'inquiétudes, sont les mêmes qui veulent que je meure, espérant que ma mort leur procurera peut-être quelque soulagement. Pourquoi donc voudrais-je faire ici un plus long séjour? Que ces réflexions ne t'obligent pourtant pas à en sortir mal avec eux; mais au contraire, en suivant

ta bonne coutume, témoigne-leur toujours tous les sentimens d'amitié, de douceur et de bienveillance. D'un autre côté aussi ne les quitte pas comme malgré toi, et comme en étant arraché; mais, comme dans ceux qui meurent heureusement l'ame se détache doucement et volontairement du corps, il faut que tu te détaches d'eux de la même manière : car la nature t'a attaché et lié avec eux, elle t'en délie présentement. Je m'en détache donc, non pas par force ni avec violence, mais de mon bon gré : car c'est une des choses qui se font selon la nature.

XLII.

Sur tout ce que tu vois faire, accoutume-toi, autant qu'il t'est possible, à rechercher pourquoi on le fait. Commence par ce que tu fais toi-même, et tâche de découvrir le but où tendent toutes tes actions.

XLIII.

Souviens-toi que ce qui te remue et qui te fait agir comme une marionnette, ce sont les ressorts cachés au dedans de toi; et ces ressorts ce sont tes sens qui n'ont toujours que trop d'éloquence pour

te persuader, c'est l'amour de la vie et toutes les autres passions, en un mot, l'homme intérieur. Ne t'amuse donc point à considérer le vaisseau extérieur et les organes qui en dépendent. Ils ne sont que comme une scie ou un autre instrument, avec cette différence pourtant qu'ils sont nés avec toi : mais, sans la cause qui les meut et qui les arrête, ils seraient aussi inutiles que la navette au tisserand, la plume à l'écrivain, et le fouet au cocher.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

I.

Les propriétés de l'ame raisonnable sont, qu'elle se voit elle-même, qu'elle se compose elle-même, qu'elle se rend telle qu'elle veut; qu'elle jouit des fruits qu'elle porte, au lieu que tout ce que portent les plantes et les animaux ne va qu'au profit des autres et jamais au leur; qu'elle parvient toujours à sa fin entière et parfaite, quelque bornée que soit sa vie : car il n'en est pas d'elle comme de la danse, d'une comédie, ou d'autres choses semblables, dont on ne saurait retrancher la moindre chose sans rendre l'action imparfaite et défectueuse. En quelque endroit qu'on la surprenne, au commencement, au milieu, à la fin, elle fait que ce qui a paru est toujours une pièce complète et finie; de sorte qu'elle peut toujours dire, J'ai tout ce qui m'appartient. De plus l'ame parcourt tout cet univers; elle se promène dans les espaces immenses qui l'environnent; elle contemple sa figure; elle

mesure en quelque manière l'éternité; elle pénètre et conçoit la régénération périodique des choses; et, lisant ainsi dans l'avenir, elle voit clairement que ceux qui viendront après nous ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont précédés n'ont vu que ce que nous voyons. On peut dire même que par la raison de cette uniformité un homme qui n'a vécu que quarante années, quelque peu d'esprit qu'il ait, a vu tout ce qui a été avant lui et tout ce qui sera après. Les autres propriétés de l'ame sont l'amour du prochain, la vérité, la pudeur, et de n'estimer rien tant que soi-même, ce qui est aussi le propre de la loi. Et de cette manière la droite raison est la même que la raison de la souveraine justice.

I I.

Tu mépriseras la musique, les danses et tous les spectacles, si tu fais ce que je vais te dire. A l'égard de la musique, tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons, et sur chacun te faire cette demande : Est-ce donc là ce qui me ravit? Tu en auras honte. Sur la danse fais la même chose, et considère à part tous ses gestes et tous ses mouve-

mens, et ainsi de tous les spectacles. Enfin sur toutes les choses du monde, excepté sur la vertu et sur ce qui vient d'elle, souviens-toi de cette maxime, divise-les par parties, et par cette division apprends à les mépriser. Suis la même règle sur toute la vie.

III.

Combien est heureuse l'ame qui est toujours prête à se séparer du corps, soit qu'après cette séparation elle soit éteinte ou dissipée, ou qu'elle subsiste encore ! Mais il faut que cette bonne résolution vienne de son propre jugement, et non pas d'une opiniâtreté obstinée comme celle des chrétiens. Il faut qu'elle se porte à cette action avec raison, avec gravité, et sans aucun faste, pour persuader aux autres de l'imiter.

IV.

Ai-je fait quelque chose d'utile à la société ? J'en ai reçu la récompense. Aie toujours cette maxime dans la bouche, et ne cesse jamais de faire le bien.

V.

Quel est ton métier ? d'être homme de bien. Comment y peut-on mieux réussir qu'en méditant

sur les ordres de la nature de l'univers, et sur tous les devoirs auxquels l'homme est engagé par les lois de sa nature particulière?

V. I.

Les tragédies ont été premièrement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie, pour les avertir qu'ils doivent nécessairement arriver, et pour leur apprendre que les mêmes choses qui les divertissent sur la scène, ne doivent pas leur paraître insupportables sur le grand théâtre du monde. Car tu vois bien que telle doit être la catastrophe de toutes les pièces, et que ceux qui crient tant sur le théâtre, O Cithéron! ne se délivrent pas de leurs maux. Les poëtes tragiques disent souvent des choses très-utiles, comme ceci: «Si les dieux n'ont soin «ni de moi ni de mes enfants, cela même ne se «fait pas sans raison.» Et ceci encore: «Ne te mets «pas en colère contre les affaires, car elles ne s'en «soucient point;» et, «La vie est comme la moisson «d'un champ;» et plusieurs autres choses semblables. A la tragédie succéda la vieille comédie armée d'une liberté magistrale, et qui, en donnant

à chaque chose son véritable nom, réussissait admirablement à corriger l'arrogance et l'insolence des citoyens. Diogène s'est servi à ce dessein de beaucoup d'endroits de cette vieille comédie. Après cela vint la comédie que l'on appelle moyenne ; et enfin on inventa la nouvelle comédie qui dégénéra en une pure imitation. On sait que les auteurs de cette dernière sorte de comédie disent de fort bonnes choses, mais au fond quel est le sujet et le but de toutes ces représentations ?

VII.

Que c'est une chose bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure disposition pour la philosophie que celle où tu es maintenant !

VIII.

Une branche séparée de la branche à qui elle touchoit, ne peut qu'elle ne soit séparée de l'arbre entier : tout de même un homme qui s'est séparé d'un autre homme, s'est entièrement séparé de toute la société. Mais c'est une main étrangère qui retranche la branche, au lieu que l'homme se retranche lui-même en haïssant son prochain et en s'éloignant de lui. Et il ne sait pas qu'il se sépare

par-là tout d'un coup de la société civile. Mais voici une grace bien particulière de Dieu qui a établi la société, c'est que nous pouvons être incorporés et réunis au corps dont nous nous sommes séparés, et faire encore une partie du même tout. Il faut seulement se souvenir qu'une partie à qui il est souvent arrivé de se séparer, ne se réunit et ne se reprend enfin qu'avec beaucoup de peine, et qu'une branche qui a toujours été attachée à son arbre, et qui à crû avec lui, est bien différente de celle qui y a été entée après sa séparation, comme tous les jardiniers même l'assurent.

IX.

Il faut être branche d'un même arbre, et ne pas suivre les mêmes opinions.

X.

Quand tu suis la droite raison, il n'est pas au pouvoir de ceux qui s'y opposent de t'empêcher de faire une bonne action; il ne faut pas non plus qu'ils puissent t'arracher la douceur et l'affection que tu dois avoir pour eux. Demeure ferme dans ces deux dispositions, poursuis ton dessein et ton choix, et continue d'avoir la même bonté pour

ceux qui te traversent et qui te chagrinent : car ce n'est pas une marque moins grande de faiblesse de se fâcher contre eux, que de renoncer à son entreprise et que de se décourager. Celui qui se rebute en se laissant épouvanter, et celui qui perd les sentimens d'affection et d'humanité qu'il doit avoir pour les hommes que la nature lui a donnés pour parens et pour amis, sont également déserteurs et quittent également leur poste.

XI.

Il n'y a point de nature qui soit inférieure à l'art, car tous les arts imitent la nature. Cela étant, il s'ensuit par une conséquence très-évidente que la nature la plus parfaite, et qui comprend en elle toutes les autres, ne cède point à l'industrie de tous les arts. Or, il est certain que ceux-ci font toujours les choses les moins parfaites pour les plus parfaites : il est donc constant que la nature le fait aussi ; et c'est ce qui produit la justice, et la justice est la mère de toutes les autres vertus : car il n'y aura plus de justice, si nous courons avec tant d'ardeur après les choses indifférentes, si nous nous

laissons tromper, et si nous sommes inconstans et téméraires.

XII.

Si les choses, dont la crainte ou le desir te donnent de l'inquiétude et troublent tout le repos de ta vie, ne viennent pas d'elles-mêmes jusques à toi, et si c'est toi proprement qui vas à elles, et que de leur côté elles demeurent immobiles, impose seulement silence à ton opinion qui en juge, et tu ne les desireras ni ne les craindras.

XIII.

L'ame est une sphère d'une rondeur parfaite; pendant qu'elle ne s'étend et ne se relâche point en dehors, et qu'elle ne se resserre et ne s'enfonce point en dedans, elle reluit d'une lumière qui lui fait découvrir la vérité de toutes choses et celle qui est en elle.

XIV.

Quelqu'un me méprise, c'est à lui à voir pourquoi il le fait; pour moi je prendrai bien garde de ne rien faire ou dire qui mérite ce mépris. Il me hait, c'est sur son compte; pour moi j'aurai toujours la même bonté et la même affection pour tous

les hommes en général, et pour celui-là même en particulier ; et je serai toujours prêt à lui remontrer sa faute sans m'emporter en reproches et sans faire ostentation de ma patience, mais sincérement et charitablement, comme Phocion, s'il est vrai qu'il n'ait pas mêlé la raillerie à ses avertissemens : car il faut que cela vienne du cœur, et que Dieu, qui connaît l'intérieur des hommes et qui sonde les cœurs, voie qu'on n'est fâché de rien, qu'on ne se plaint de rien. Car, quel mal est-ce pour toi si tu fais les choses qui sont propres à ta nature? et puisque Dieu t'a mis dans ce monde pour le bien de la société, pourquoi refuses-tu de faire les choses qui sont utiles à la nature universelle ?

XV.

Ceux qui se méprisent les uns les autres, qui se flattent les uns les autres, et qui veulent se surpasser les uns les autres, sont toujours soumis les uns aux autres.

XVI.

Quelle horreur et quelle fausseté de dire, J'ai résolu d'agir franchement avec vous ! Que veux-tu faire, mon ami? Il n'était nullement nécessaire

de faire ce préambule, la chose parlera assez d'elle-même ; il faut qu'elle soit écrite sur ton front, et qu'on lise dans tes yeux ce que tu as dans l'ame, comme un amant lit toutes choses dans les yeux de sa maîtresse. En un mot, il faut qu'un honnête homme, un homme franc, soit comme celui qui sent mauvais, et que ceux qui s'en approchent sentent d'abord ce qu'il est. Une franchise affectée est un poignard caché. Il n'y a rien de plus horrible que cette amitié de loup : évite cela sur toutes choses. L'honnêteté, la franchise et la bonté paraissent dans les yeux de ceux qui les ont, ils ne sauraient les cacher.

XVII.

Veux-tu vivre heureusement ? Cela dépend de toi, tu n'as qu'à avoir de l'indifférence pour tout ce qui est indifférent. Et tu en auras sans doute si tu examines chaque chose séparément et par rapport au tout ; si tu te souviens qu'il n'y en a aucune qui puisse nous forcer à juger d'elle, ni qui vienne jusqu'à nous, et que c'est nous qui faisons tout le chemin, qui en jugeons, et qui nous en faisons une image lorsque nous pourrions ou nous empê-

cher de la faire, ou l'effacer entièrement si elle s'était glissée malgré nous et à notre insu; et enfin si tu fais cette réflexion que nous ne serons pas obligés de nous tenir longtemps sur nos gardes, et que la mort viendra bientôt terminer tous ces soins, et nous mettre pour toujours dans une tranquillité parfaite. Qu'est-ce donc qui t'empêche d'être content de toutes les choses qui arrivent dans le monde? Si elles sont selon la nature, reçois-les gaiement, et elles te seront faciles; et si elles sont contre la nature, cherche ce qui est conforme à ta nature propre, et le poursuis, quelque peu de gloire qui l'accompagne: car il n'y a rien de plus pardonnable que de suivre son propre bien.

XVIII.

Pense d'où chaque chose est venue, de quoi elle est composée, en quoi elle sera changée, et ce qu'elle sera après son changement. Tu verras qu'elle ne peut jamais souffrir aucun mal, et que rien ne pourra lui nuire.

XIX.

Voici neuf articles qu'il est bon que tu médites

incessamment. Le premier, que tu es lié naturellement avec les hommes, et que nous sommes faits les uns pour les autres. D'un autre côté, que tu es né pour les conduire, comme un bélier et un taureau sont nés pour être à la tête des troupeaux. Et en remontant plus haut, que si le hasard et les atomes ne sont pas les maîtres du monde, c'est donc la nature qui gouverne tout; et cela étant, les choses les moins parfaites sont créées pour les plus parfaites, et celles-ci, les unes pour les autres.

Le second, quels sont ces hommes à table, dans leur cabinet et ailleurs; et surtout quelle dure nécessité leur imposent leurs opinions, et avec quel faste ils se portent aux actions les plus condamnables.

Le troisième, que s'ils ont raison de faire ce qu'ils font, il ne faut pas s'en fâcher; et s'ils ne l'ont pas, ils péchent donc malgré eux et par ignorance : car, comme l'ame n'est jamais privée de la vérité que malgré elle, c'est aussi toujours malgré elle qu'elle ne rend point à chacun ce qui lui est dû. Voilà pourquoi ils ne peuvent souffrir qu'on

dise d'eux qu'ils sont injustes, ingrats, avares, ou pour tout renfermer en un mot, qu'ils ne font pas leur devoir envers leur prochain.

Le quatrième, que tu tombes souvent dans les mêmes fautes, que tu es semblable à ces gens-là, et que si tu t'empêches de commettre certains péchés, ton inclination ne laisse pas d'y être portée, et que tu ne t'en abstiens que par crainte ou par vanité, ou par quelque autre raison aussi vicieuse.

Le cinquième, que tu ne sais pas même certainement s'ils ont mal fait : car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée; et il faut savoir bien des circonstances avant que de prononcer sur les actions d'autrui.

Le sixième, c'est que tu as beau te chagriner et te tourmenter, la vie de l'homme ne dure qu'un moment, et dans peu nous ne serons plus.

Le septième, que ce ne sont pas les actions des autres qui nous troublent, car elles ne subsistent que dans l'ame de ceux qui les font; ce sont nos propres opinions. Chasse-les donc, et cesse de juger qu'une telle chose est mauvaise, et toute ta colère s'évanouira. Mais comment en venir à bout?

en te persuadant qu'il n'y a rien de honteux en ce qui t'arrive de la part des autres : car, si ce n'était pas une vérité constante qu'il n'y a d'autre mal que le vice qui est en toi, ou ce que tu fais de honteux, tu ne pourrais t'empêcher de commettre toi-même beaucoup de maux; tu serais un brigand, et pis encore.

Le huitième, que la colère et le chagrin nous font beaucoup plus de mal que les choses mêmes dont nous nous plaignons, et qui les font naître.

Le neuvième, que la bonté est invincible quand elle est sincère, sans hypocrisie et sans masque : car que te pourra faire l'homme du monde le plus violent et le plus emporté, si tu as de la bonté pour lui jusques au bout, si, quand l'occasion s'en présente, tu l'avertis bonnement, et que tu tâches de le corriger avec douceur dans le même temps qu'il s'efforce de te faire le plus de mal? Si tu lui dis, Non, mon fils, ne fais point cela, nous sommes nés pour toute autre chose, tu ne me fais aucun mal, mais tu t'en fais à toi-même; et si tu lui remontres adroitement et en général, que ni les abeilles ni aucun des autres animaux qui paissent

ensemble, ne font rien de semblable. Ne mêle à tes avis ni la raillerie ni les reproches; qu'il ne paraisse qu'une affection sincère sans aucun chagrin; et ne lui parle point comme un docteur dans sa chaire, ni pour attirer l'admiration de ceux qui t'écoutent; tire-le en particulier, quelque foule qui t'environne.

Aie toujours ces neuf articles devant les yeux, comme autant de précieux dons des muses; et commence enfin à être homme pendant que tu vis. Mais il faut que tu évites avec autant de soin de flatter ton prochain, que de te fâcher contre lui. Ces deux vices ruinent également la société et sont également pernicieux. Quand tu seras en colère, souviens-toi donc qu'il n'y a rien de viril dans cette passion, et que, comme la bonté et la douceur sont des vertus plus humaines, elles sont aussi plus mâles; que la force et le courage sont entièrement du côté de celui qui est bon, et ne se trouvent jamais dans celui qui est colère et chagrin. Car plus la bonté approche de l'insensibilité et de l'indolence, plus elle approche de la véritable force. La colère n'est pas moins la marque d'un esprit faible que la tristesse : dans l'une et dans

l'autre, on est également blessé et mis hors de combat.

Voici encore, si tu veux, une dixième maxime qui sera comme le présent du dieu même qui préside aux muses : Il y a de la folie à prétendre que les méchans ne fassent point de mal, c'est desirer l'impossible. Mais de leur permettre d'en faire aux autres, et de ne vouloir pas souffrir qu'ils t'en fassent, c'est une tyrannie déclarée et une horrible cruauté.

X X.

Notre esprit a quatre penchans qu'il faut observer continuellement; et quand on les découvre, il faut les bannir en disant sur le premier, cette imagination n'était pas nécessaire; sur le second, cela va à ruiner la société; sur le troisième, ce que tu vas dire n'est pas conforme à tes sentimens : or il n'y a rien de plus indigne que de parler contre sa pensée. Enfin sur le quatrième, en te reprochant à toi-même que tu fais les actions d'un homme qui a assujetti la partie la plus divine de lui-même à la partie la plus méprisable, c'est-à-dire, à cette partie mortelle qui est le corps, et à toutes ses voluptés grossières et brutales.

XXI.

Tout ce qu'il y a en toi d'aérien et d'igné, quoique naturellement il se porte en haut, cependant soumis à l'ordre de cet univers il demeure ici bas dans ce composé. Tout de même ce qu'il y a de terrestre et d'humide, quoique naturellement il tende en bas, demeure pourtant en haut, et se tient dans une situation qui ne lui est pas naturelle : tant il est vrai que les élémens même obéissent à la loi générale, en conservant la place qui leur a été donnée malgré eux, jusqu'à ce que cette même loi leur donne le signal de leur dissolution et de leur retraite! N'est-ce donc pas une chose horrible que la partie intelligente de toi-même soit la seule désobéissante, et la seule qui se fâche de garder son poste? On ne lui impose pourtant rien qui la gêne et qui la violente, rien qui ne soit conforme à sa nature. Cependant, au lieu de le souffrir, elle s'y oppose et se révolte contre cet ordre; car tous ces mouvemens qui la portent à l'injustice, à l'intempérance, à la tristesse et à la cruauté, que sont-ils que des révoltes contre la nature? Dès qu'un esprit porte impatiemment les accidens qui lui

arrivent, dès ce moment-là il quitte lâchement son poste; car il n'a pas moins été fait pour l'égalité et pour la piété que pour la justice; et ces deux premières vertus ne sont pas moins dans l'ordre des choses utiles à la société, elles sont même plus anciennes que les actions justes.

XXII.

Celui qui ne rapporte pas toutes les actions de sa vie à un seul et même but, ne saurait être toujours un seul et même homme. Ce que tu dis là ne suffit pas, si tu n'ajoutes encore quel doit être ce but. Comme tous les hommes n'ont pas la même opinion de toutes les choses qui paraissent de véritables biens au peuple, et qu'ils ne sont d'accord que sur quelques-unes, c'est-à-dire, sur celles qui vont au bien du public, tout de même il faut se proposer un but dont tout le monde convienne, et qui aille au bien de la société. Celui qui dirigera à ce but tous ses mouvemens, ne sera jamais inégal dans ses actions, et par ce moyen il sera toujours le même.

XXIII.

Pense souvent à la fable du rat de ville et du rat des champs, à la frayeur de ce dernier et à sa fuite.

XXIV.

Socrate avait accoutumé d'appeler les opinions du peuple, des contes à épouvanter les enfants.

XXV.

Les Lacédémoniens mettaient les siéges des étrangers à l'ombre dans leur théâtre, et eux ils s'asséyaient où ils pouvaient.

XXVI.

Perdicas demandant un jour à Socrate pourquoi il n'allait pas le voir : Pour ne pas mourir, lui dit-il, de la mort la plus malheureuse, c'est-à-dire, pour n'avoir pas le déplaisir de ne te pouvoir rendre les bienfaits que j'aurais reçus de toi.

XXVII.

Voici un précepte que l'on trouve dans les écrits d'Epicure : « Aie toujours devant les yeux quelqu'un des anciens qui aient été parfaitement vertueux. »

XXVIII.

Les Pythagoriciens ordonnaient de regarder le ciel le matin dès qu'on était levé, afin de se souvenir par-là des êtres qui suivent toujours le même chemin, et qui font toujours leur ouvrage de la même manière, sans aucune inconstance ni variété; et pour penser à leur ordre, à leur pureté, et à leur simplicité toute nue, car les astres n'ont point de voile pour se cacher.

XXIX.

Souviens-toi quel était Socrate lorsque sa femme ayant emporté ses habits il ne trouva qu'une peau pour se couvrir, et de tout ce qu'il dit à ses amis qui avaient honte de le voir en cet état et qui s'enfuyaient.

XXX.

Tu ne saurais enseigner à lire ni à écrire, si tu ne l'as appris auparavant : à plus forte raison ne pourras-tu donc enseigner aux autres à vivre, si tu ne le sais pas toi-même.

XXXI.

Tu es esclave, il ne t'appartient pas de parler.

XXXII.

Les hommes blâment la vertu à tort et à travers, et tâchent de la décrier par leur vain babil; mais mon cœur n'en fait que rire.

XXXIII.

C'est être fou que de chercher des figues en hiver; mais ce n'est pas être plus sage que de chercher et de desirer son enfant quand il n'est plus.

XXXIV.

Epictète disait fort bien : Quand tu caresses ton enfant, dis-lui en toi-même, Peut-être mourras-tu demain. Mais cela est de mauvais augure, lui dit quelqu'un. Sur quoi il répondit, que rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être de mauvais augure, autrement ce serait un mauvais augure de dire que des épis seraient moissonnés.

XXXV.

Un raisin vert, un raisin mûr, un raisin sec, ce ne sont que des changemens, non pas d'une chose qui est en une qui n'est point, mais d'une chose qui est en une qui n'est pas présente.

XXXVI.

C'est un mot d'Epictète, il n'y a ni voleur ni tyran de la volonté.

XXXVII.

Il faut trouver l'art de donner son consentement à propos, disait le même Epictète; et sur le sujet de nos mouvemens il faut être toujours appliqué à faire en sorte qu'ils se fassent avec exception, qu'ils tendent au bien de la société, et qu'ils soient proportionnés au mérite des choses. Il faut se défaire entièrement de tous ses desirs, et n'avoir d'aversion que pour les choses qui dépendent de nous absolument, et qui nous sont soumises.

XXXVIII.

Nous ne combattons pas pour rien, disait ce grand homme; il s'agit d'être ou sage, ou fou.

XXXIX.

Voici un excellent raisonnement de Socrate: Que voulez-vous? Voulez-vous avoir des ames raisonnables, ou des ames sans raison? Nous voulons des ames raisonnables. Mais voulez-vous avoir de celles qui sont saines, ou de celles qui

sont vicieuses ? De celles qui sont saines. Que ne les cherchez-vous donc ? C'est que nous les avons. Si vous les avez, pourquoi êtes-vous donc toujours en dissentions et en querelles ?

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

LIVRE DOUZIÈME.

I.

Si tu n'as point d'envie contre toi-même, tu peux dès aujourd'hui posséder les choses auxquelles tu n'espères de parvenir qu'avec le temps. Pour cet effet, laisse-là le passé, remets l'avenir entre les mains de la Providence, et dispose du présent selon les règles de la sainteté et de la justice; de la sainteté, pour recevoir agréablement et pour aimer tout ce qui t'arrive : car c'est la nature même qui te l'envoie, et qui t'a fait naître pour cela; et de la justice, afin que tu dises la vérité librement et sans détour, et que tu obéisses à la loi en te comportant sagement et dignement en toutes choses. Mais il faut que rien ne puisse te détourner de ton chemin, ni la méchanceté des autres, ni ce qu'ils pensent de toi, ni ce qu'ils en disent, ni les sentimens de cette masse de chair où tu es enfermé; car c'est à la partie souffrante à se plaindre de ce qu'elle sent. Enfin, quand le temps de ton

départ sera venu, si renonçant à tout autre soin, tu ne penses qu'à honorer et à respecter comme il faut la partie supérieure de ton ame, qui est ce que tu as de divin, et que tu ne craignes pas tant de cesser de vivre, que de ne pas commencer à bien vivre, tu seras un homme digne du monde qui t'a produit; tu cesseras d'être étranger dans ta patrie; tu n'admireras plus comme extraordinaire ce qui arrive tous les jours, et tu ne dépendras plus de ceci ni de cela.

I I.

Dieu voit les ames nues, sans s'arrêter aux vases matériels, à l'ordure et à l'écorce qui les cachent. Car par son seul esprit il touche et pénètre les choses qui, découlant de lui, se sont renfermées dans ces étroites prisons. Si tu t'accoutumais à suivre cet exemple, tu te délivrerais de beaucoup d'inquiétudes et de soins; car celui qui ne prend pas garde aux chairs qui l'environnent, comment s'amuserait-il à prendre garde aux habits, au logement, à la gloire, et à tous les autres ornemens extérieurs qui ne sont que les embellissemens de la scène?

III.

Il y a trois choses dont tu es composé, le corps, l'esprit, et l'ame. Les deux premières ne t'appartiennent que jusqu'à un certain point, et en tant que tu en dois avoir soin. Mais la troisième est la seule qui soit proprement à toi. C'est toi-même. Si tu éloignes donc et sépares de toi, c'est-à-dire de ton ame, tout ce que les autres disent ou pensent, tout ce que tu as toi-même dit ou fait, tout ce que tu prévois et qui t'épouvante, tous les mouvemens qui viennent de la part du corps qui t'environne, et de l'esprit dont ce corps est animé, et qui ne sont point en ton pouvoir, enfin, tout ce que le tourbillon extérieur du monde agite et roule à son gré; et que ton intelligence toute pure, arrachée à l'enchaînement fatal des choses, et délivrée de ce joug, vive à part en elle-même, faisant ce qui est juste, voulant ce qui lui est envoyé, et disant la vérité; si, dis-je, tu sépares de ton ame tous les sentimens qui lui viennent de la liaison et de la sympathie qu'elle a avec le corps; que tu éloignes de ta pensée l'avenir et le passé; que tu te rendes toi-même comme la sphère d'Empédo-

cle, *qui, étant égale en tout sens et d'une rondeur parfaite, tourne toujours sans se lasser;* et que tu ne penses qu'à vivre le temps que tu vis, c'est-à-dire, qu'à jouir du temps présent, tu pourras passer noblement et sans trouble tout celui qui te reste à vivre, et être toujours avec ton génie dans une étroite intelligence et dans une parfaite union.

IV.

Je me suis souvent étonné comment les hommes, qui s'aiment toujours plus eux-mêmes qu'ils n'aiment les autres, font pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur. En effet, si un Dieu venait à paraître tout d'un coup, ou un sage précepteur, et qu'il leur ordonnât de ne rien penser en eux-mêmes qu'ils ne dîssent en même temps, il n'y en a pas un seul qui pût supporter un jour entier une si rude contrainte. Tant il est vrai que nous avons bien plus de honte de ce que les autres pensent de nous, que de ce que nous pensons nous-mêmes!

V.

Comment est-il possible que les dieux qui ont

réglé et ordonné tout si sagement, et avec tant d'amour pour l'homme, aient pourtant fait cette faute, que certains hommes, les plus gens de bien, qui ont eu un commerce plus étroit avec la divinité, et qui ayant passé toute leur vie dans l'exercice des bonnes œuvres, des prières et des sacrifices, ont été comme les amis de Dieu, lorsqu'ils sont une fois morts, ne reviennent plus à la vie, mais sont éteints pour toujours? Si cela est ainsi, tu dois être persuadé qu'il est bien, et que les dieux l'auraient fait autrement s'ils l'avaient jugé nécessaire. Car s'il eût été juste, il aurait été aussi très-possible; et s'il eût été selon la nature, la nature même l'aurait porté: mais de ce que cela n'est pas, s'il est vrai qu'il ne soit pas, tu dois nécessairement conclure qu'il ne l'a pas fallu. Tu vois toi-même qu'en faisant cette recherche tu disputes de tes droits avec Dieu, et tu lui en demandes une espèce de compte: or, nous n'en userions pas ainsi, si Dieu n'était souverainement juste et souverainement bon. Et puisqu'il a ces deux qualités, il n'a donc rien oublié de ce qui était juste et raisonnable dans la disposition et dans l'arrangement du monde.

VI.

Tâche de t'accoutumer aux choses auxquelles tu es le plus mal propre, *l'habitude te les rendra aisées et faciles :* car tu vois que la main gauche qui est mal adroite à toutes les autres fonctions, parce qu'elle n'y est pas accoutumée, tient pourtant la bride plus ferme que la main droite, parce que c'est une chose qu'elle fait toujours.

VII.

Pense souvent à l'état où il faut que tu sois, et pour le corps et pour l'ame, quand la mort te surprendra ; songe à la briéveté de la vie, à l'abîme infini du temps qui t'a précédé, à celui qui te suivra, et à la faiblesse et fragilité de la matière.

VIII.

Considère les causes dépouillées de l'écorce qui les couvre ; le but de toutes les actions ; ce que c'est que la douleur, la volupté, la gloire et la mort ; et pense que nous nous faisons nous-mêmes tous nos embarras, qu'il ne dépend pas des autres de nous incommoder, et que tout n'est qu'opinion.

IX.

Dans l'usage des opinions il faut plutôt ressembler au lutteur qu'au gladiateur : car, dès que celui-ci perd son épée, il est mort, au lieu que l'autre a toujours son bras, et n'a besoin que d'avoir le courage de s'en bien servir.

X.

Il faut regarder ce que les choses sont en elles-mêmes, en considérant séparément leur matière, leur forme et leur fin.

XI.

Que le pouvoir de l'homme est grand! il dépend toujours de lui de ne faire que ce qui est agréable à Dieu, et de recevoir avec soumission et avec joie tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer.

XII.

Désormais il ne faut se plaindre ni des dieux ni de la nature; car ils ne manquent ni volontairement ni malgré eux. Il ne faut pas non plus se plaindre des hommes, car toutes leurs fautes sont involontaires. Il ne faut donc jamais se plaindre.

XIII.

C'est être bien ridicule et bien étranger dans le

monde, que de s'étonner de quoi que ce soit.

XIV.

Ou c'est une destinée absolue et un ordre inévitable qui gouverne tout, ou c'est une providence qu'on peut se rendre propice, ou c'est le hasard et une confusion téméraire. Si c'est l'immuable nécessité, pourquoi t'opposes-tu à ses arrêts? Si c'est la providence que tu puisses te rendre propice, pourquoi ne tâches-tu pas de te rendre digne de son secours? Et si c'est le hasard aveugle, réjouis-toi de ce que dans un si grand désordre tu as au dedans de toi une ame intelligente pour te conduire : si le tourbillon t'enveloppe et t'entraîne, qu'il entraîne ta chair et tes esprits; il ne dépend pas de lui d'entraîner ton ame.

XV.

Une lampe éclaire jusqu'à ce qu'elle soit éteinte, et ne perd pas un seul moment sa lumière. Comment donc laisserois-tu éteindre avant la mort la vérité, la justice et la tempérance qui sont en toi?

XVI.

Sur tout ce qui te fait croire qu'un autre a pé-

ché, ne manque pas de dire en toi-même : Que sai-je si c'est un péché? Que s'il a péché véritablement, fais d'abord cette réflexion, qu'il s'est condamné lui-même, et que c'est comme s'il s'était lui-même déchiré le visage avec ses ongles. Souviens-toi en même temps que celui qui ne veut pas que les méchans péchent, est semblable à celui qui voudrait empêcher les figues d'avoir du lait amer, les enfans de pleurer, les chevaux de hennir, et toutes les autres choses qui sont naturelles et d'une nécessité indispensable. Car que peut faire à cela le misérable qui a ce naturel vicieux? Guéris-le donc si tu es si habile.

XVII.

Une chose n'est pas honnête, ne la fais pas; elle n'est pas vraie, ne la dis point, et sois toujours le maître de tes mouvemens.

XVIII.

Il faut avoir toujours le monde entier devant les yeux, et se dire à tous momens : Qu'est-ce qui me donne présentement une telle pensée? la bien développer, et considérer séparément sa matière, sa forme, sa fin, et le temps de sa durée.

XIX.

Commence enfin à sentir qu'il y a en toi quelque chose de plus considérable et de plus divin que ce qui produit tes passions, et qui te remue comme une marionnette par des ressorts étrangers.

XX.

Qu'est présentement mon ame? Est-elle crainte, soupçon, desir, ou quelque chose de semblable?

XXI.

La première chose c'est de ne rien faire témérairement et sans dessein; et la seconde, de ne rien faire qui ne tende au bien de la société.

XXII.

Pense que dans peu tu ne seras plus, ni toi, ni rien de ce que tu vois, ni aucun de ceux qui sont présentement en vie. Toutes choses sont faites pour être changées et détruites, afin qu'il en naisse d'autres de leurs débris.

XXIII.

Tout n'est qu'opinion, et l'opinion est en toi: défais-t-en donc quand tu voudras; et, comme ceux qui ont doublé un cap, tu ne trouveras plus tran-

quillité, que sûreté, et tu voyageras comme dans un golfe doux et paisible.

XXIV.

Toute action qui cesse et finit en son temps, ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse ; et celui qui la fait n'en souffre aucun non plus de cette cessation. Il en est de même du tissu de toutes nos actions, que nous appelons la vie. S'il finit en son temps, il ne reçoit aucun mal de cette fin ; et celui qui termine quand il faut cet enchaînement d'actions, n'est point malheureux. Or, c'est la nature qui mesure le temps et qui assigne à chacun son terme ; quelquefois c'est la nature particulière, comme il arrive à ceux qui meurent de vieillesse ; mais en général c'est la nature universelle qui gouverne tout, et qui, changeant et remuant à son gré toutes ses parties, fait que le monde subsiste toujours frais et toujours jeune. Or, ce qui est utile à l'univers, est toujours de saison et toujours beau. La cessation de la vie n'est point un mal, puisqu'elle n'est point honteuse, car elle ne dépend pas de nous, et n'est point contraire aux lois de la société ; et elle est un bien, puisqu'elle est com-

mode, utile, et convenable à l'univers qu'elle renouvelle.

XXV.

Celui-là est gouverné et porté par l'esprit de Dieu, qui concourt avec Dieu à un même dessein, et qui règle ses volontés sur les siennes.

XXVI.

Voici trois règles qu'il faut avoir toujours présentes. La première, pour ce qui regarde tes actions, de ne rien faire témérairement et d'une autre manière que la justice même ne l'aurait fait; et pour ce qui est des accidens qui t'arrivent du dehors, d'être persuadé qu'ils viennent du hasard ou de la providence, et qu'il ne faut jamais ni accuser la providence ni se plaindre du hasard. La seconde, de considérer ce que chaque chose était avant qu'elle eût reçu l'ame avec la vie, et ce qu'elle est depuis qu'elle l'a reçue jusqu'à ce qu'elle la rende, de quelles parties elle est composée, et en quelles parties elle se dissout. La troisième enfin, c'est de penser que si tu t'étais une fois élevé au-dessus des nues, et que tu eusses contemplé de là les hommes et toutes les choses humaines, leur con-

fusion et leur désordre, et vu cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air et dans la région étherée, toutes les fois que tu t'éleverais à la même hauteur tu les verrais toujours de même : car leur seule qualité permanente, c'est d'être toujours semblables, et toujours de peu de durée. Où est donc là ce grand sujet de vanité ?

XXVII.

Chasse l'opinion, et te voilà sauvé. Or, qui est-ce qui t'empêche de la chasser ?

XXVIII.

Quand tu es fâché de quelque chose, tu as oublié que tout arrive pour le bien de la nature universelle, et que les fautes des autres ne te regardent point. Que tout ce qui se fait a toujours été, sera toujours, et est présentement partout de même. Qu'il y a entre les hommes une étroite liaison, et une parenté qui ne vient pas tant de la chair et du sang, que de ce qu'ils participent tous à une même ame. Tu as encore oublié que cette ame de chacun est un Dieu et une émanation de la divinité. Que rien n'est à nous en propre ; mais que tes enfans, ton corps et tous tes esprits viennent de Dieu ;

que tout n'est qu'opinion, et enfin que le temps présent est le seul dont chacun jouit, et qu'il puisse perdre.

XXIX.

Il est bon de repasser souvent en sa mémoire tous ceux qui ont été extrêmement fâchés de quelque chose; ceux qui ont été élevés au faîte de la gloire; ceux qui ont été précipités dans un abîme de calamités; ceux qui ont eu des inimitiés violentes; enfin tous ceux qui ont reçu les plus grandes faveurs de la fortune ou éprouvé ses plus grands revers, en quelque état que ce soit; et ensuite il faut faire cette réflexion: Où sont-ils? que sont-ils devenus? Ce n'est plus que fumée et que cendre; ils ne vivent plus que dans les discours des hommes, ou même ils n'y vivent déja plus. Pense en même temps à ce que faisaient, par exemple, Fabius Catulinus à sa maison de campagne, Lucius Lupus et Stertinius à Bayes, Tibère et Velius Rufus à Caprée. Pense à tous les empressemens inquiets avec lesquels ils couraient à tout ce que leur imagination séduite leur faisait paraître digne de leurs soins et de leur estime; combien tout cela était

méprisable et vil, et qu'il y avait bien plus de raison et de sagesse à se montrer en toutes rencontres juste, tempérant, et soumis aux ordres de Dieu, avec une simplicité sans fard : car il n'y a rien de plus mauvais et de plus insupportable que l'orgueil, nourri et enflé par une humilité fausse.

XXX.

Quand les libertins te demanderont où tu as vu les dieux, et comment tu sais qu'il y en a pour leur rendre un si grand culte ; tu leur répondras premièrement qu'ils sont visibles, et que d'ailleurs, quoique tu ne voies pas ton ame, tu ne laisses pas de la respecter : qu'il en est de même des dieux ; les effets merveilleux que tu ressens tous les jours de leur pouvoir, te prouvent qu'ils sont, et font que tu les adores.

XXXI.

Le bonheur de la vie consiste à considérer ce que chaque chose est en elle-même, et à connaître sa matière et sa forme ; à faire de tout son cœur des actions de justice, et à dire toujours la vérité. Que reste-t-il après cela qu'à jouir de la vie en accumulant bonne action sur bonne action, sans lais-

ser entre deux le moindre intervalle ni le moindre vide ?

XXXII.

Il n'y a qu'une même lumière du soleil, quoiqu'elle soit divisée et séparée par des murailles, par des montagnes, et par mille autres choses ; il n'y a qu'une même matière, quoiqu'elle soit divisée en des millions de corps séparés ; il n'y a qu'un seul et même esprit, quoiqu'il soit partagé en une infinité de natures différentes, et de différens individus ; il n'y a qu'une même ame intelligente, quoiqu'elle semble être séparée et divisée en toutes les autres parties de tous ces êtres différens : la forme et la matière insensibles n'ont aucune liaison l'une avec l'autre ; elles sont pourtant unies et liées par l'esprit de l'univers qui les assemble malgré elles : mais l'ame intelligente a une inclination particulière et propre pour sa semblable ; elle se joint à elle, et rien n'en peut empêcher l'union.

XXXIII.

Que souhaites-tu ? D'être ? de sentir ? d'avoir du mouvement ? de croître ? de ne croître plus ? de parler ? de penser ? Qu'y a-t-il là qui te paraisse

digne de tes desirs? Si donc toutes ces fonctions séparées sont si méprisables, va tout d'un coup à ce dernier retranchement, qui est de suivre la raison et Dieu. Mais souviens-toi que c'est blesser le respect qu'on leur doit, et ne pas les suivre, que d'être fâché que la mort vienne nous priver de toutes choses.

XXXIV.

Que la partie du temps infini assignée à chacun est petite, et qu'elle est bientôt absorbée et engloutie par l'éternité! quelle petite portion de toute la matière t'a été distribuée! quelle petite part as-tu à l'esprit universel! et dans toute la terre quel point a-t-on choisi pour t'y faire ramper! Si tu t'entretiens bien de ces pensées, tu ne trouveras rien de grand que de faire ce que ta propre nature demande, et que de souffrir ce qu'il plaît à la nature universelle de t'envoyer.

XXXV.

Quel usage fait présentement ton ame d'elle-même? car tout consiste en cela. Toutes les autres choses, soit qu'elles dépendent de toi ou non, ne sont que cendre et que fumée.

XXXVI.

Une des plus fortes raisons pour faire mépriser la mort, c'est que ceux même qui ont établi le souverain bien dans la volupté, et le souverain mal dans la douleur, l'ont pourtant méprisée.

XXXVII.

Celui qui ne trouve d'autre bien que ce qui est de saison, à qui il est égal d'avoir eu le temps de faire peu ou beaucoup d'actions raisonnables, et qui ne met aucune différence entre jouir fort longtemps de la vue de ce monde et n'en jouir que peu d'années, celui-là, dis-je, ne craint point la mort.

XXXVIII.

Mon ami, tu as vécu dans cette grande ville; qu'importe que tu n'y aies vécu que cinq ans? Ce qui est selon les lois est égal pour tout le monde. Quel grand mal est-ce donc pour toi d'être envoyé hors de cette ville, non pas par un tyran ni par un magistrat injuste, mais par la nature même qui t'en a fait citoyen? C'est comme si le préteur renvoyait de la scène un comédien qu'il aurait loué. Mais je n'ai pas encore achevé les cinq ac-

tes ; je n'en ai représenté que trois. C'est bien dit, tu en as représenté trois : or dans la vie trois actes font une pièce complète ; et celui-là seul lui marque ses véritables bornes, qui, l'ayant composée, juge présentement à propos de la finir. Tu n'es cause ni de l'un ni de l'autre, ni de son commencement ni de sa fin ; tu n'es qu'acteur : retire-toi donc avec des sentimens doux et paisibles, comme le Dieu qui te donne congé est propice et doux.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

FIN.